LIBRARY OF PRINCETON
5.8.50
THEOLOGICAL SEMINARY

BX 9459 .A1 M66
Monod, Gustave.
La Famille Monod = portraits
et souvenirs

LIBRARY OF THE
MAY 6 1890
THEOLOGICAL SEMINARY

LA FAMILLE MONOD

PORTRAITS ET SOUVENIRS

RÉDIGÉS PAR

GUSTAVE MONOD

L'UN DES DERNIERS SURVIVANTS DES «DOUZE»

Imprimé comme manuscrit.

PARIS

1890

AVANT-PROPOS

La famille de Jean Monod, genevois, et de Louise de Coninck, danoise, a commencé par la naissance de mon frère Frédéric à Monnaz près Morges, en Suisse, le 17 mai 1794; elle s'est augmentée de sept enfants à Copenhague, puis de cinq à Paris, où elle s'est fixée en 1808. Aujourd'hui, quatre-vingt-seize ans après la naissance de Frédéric, elle est arrivée à la quatrième génération; le dernier né de cette génération porte le numéro 319.

Dans cet intervalle de temps, cette famille a fourni à l'église protestante de France dix-sept pasteurs, dont l'un a pu être appelé, non sans raison, le premier de tous les prédicateurs chrétiens de France en ce siècle. Elle a pris place en France dans les Écoles normale, polytechnique, des ponts-et-chaussées et des mines, dans la magistrature,

l'université, la diplomatie, l'administration, le commerce, la Faculté de médecine, la Société des missions évangéliques et la marine. Elle a essaimé aux États-Unis, aux Indes, en Angleterre, dans l'extrême Orient et en Afrique.

Depuis longtemps se sont imposés à la famille le désir et le devoir de consigner par écrit, pour l'instruction et l'édification des générations présentes et futures des Monod et de ceux qui se sont joints à eux par alliance, comment a eu lieu le développement de cette famille; mais, jusqu'à présent, dans le tourbillon de la vie active, aucun de ses membres n'a pu entreprendre ce travail. On s'est borné à des tableaux de généalogie. J'ai fait un premier essai manuscrit, limité à la famille Monod. Un second travail, également manuscrit, embrassant les descendants de mon grand-père Frédéric de Coninck, a été fait par Paul de Coninck. Frédéric de Coninck, mon cousin, comme Paul, a repris et étendu ce travail. Il en est résulté une très grande carte imprimée, où la généalogie remonte jusqu'au dix-septième siècle et où figurent les différentes branches issues de nos aïeux. Cette carte est très précieuse par les renseignements qu'elle contient; mais, vu la rapide extension des familles, il est devenu impossible, faute de place, d'y faire figurer tous les nouveaux

venus. On a senti la nécessité d'y substituer, en se bornant à la famille Monod et à ses alliés, un registre in-8° dans lequel une page est réservée à chaque chef de famille, rangé par ordre alphabétique, et où des pages blanches attendent les chefs à venir. Ce registre de la famille peut ainsi être facilement maintenu au courant des accroissements progressifs.

Chaque chef de famille doit se faire un devoir de posséder ce registre [1].

Nous devons enfin à mon neveu Gustave Monod un dernier travail généalogique aussi instructif qu'ingénieux, imprimé sous forme de livre in-12 avec le titre de : « État nominatif des 259 descendants directs de Jean Monod et de Louise de Coninck, arrêté au 1er janvier 1883. »

Il a soin de publier chaque année un supplément imprimé contenant l'indication des naissances, des décès et des mariages survenus dans l'année écoulée.

Grâce au précieux travail de Gustave, il est donc

[1] Beaucoup de chefs de famille négligent la tenue de ce registre; quelques-uns même ignorent son existence et se contentent du beau travail fait par mon neveu Gustave en 1883. C'est un tort que je déplore. Mon registre m'a été donné en 1872 par ma fille Gertrude, et je ne saurais me passer des renseignements qu'il me fournit lorsque j'en ai besoin. Il est vrai qu'il est tenu à jour.

facile à tous les chefs de famille de compléter le registre dont ils doivent être munis.

Mais tous ces travaux de généalogie, quelque utiles qu'ils soient, ne peuvent donner une idée complète de l'histoire du développement de la famille, et puisqu'il n'est que trop bien prouvé qu'il ne faut plus compter sur aucun de ses membres actifs pour écrire cette histoire, j'ai cru devoir entreprendre cette tâche, quelque insuffisant que je sois pour la bien remplir.

Dieu m'a créé du loisir et m'a condamné à la solitude, tout en me conservant, malgré mon âge avancé, l'usage de ma plume. S'il me donne le temps et les forces nécessaires pour achever ce travail, je désire que les membres de ma famille présents et futurs qui liront cet écrit n'y voient que l'accomplissement d'un devoir. C'est pour eux seuls que ce travail a été entrepris, et mon but serait atteint si cette lecture avait pour effet de produire dans le cœur de tous les descendants de Jean et de Louise Monod un sentiment profond de vénération pour leur mémoire et de reconnaissance envers Dieu, qui a si visiblement réalisé pour eux sa promesse « de faire miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui l'aiment. »

Les documents qui m'ont servi pour ce travail sont :

1° Une autobiographie de mon grand-père de

Coninck, contenue dans une lettre adressée à un ami qui l'avait prié de lui faire connaître les principaux traits de sa vie. Cette lettre a été écrite en 1807, époque de sa retraite des affaires. J'en possède une copie, faite par mon frère Édouard.

2° Le journal de ma grand'mère de Coninck, écrit pour sa fille aînée, Mme Clemens, établie alors en Angleterre.

Ce journal, commencé à la fin de 1793, se termine en août 1803. Il présente des lacunes, de septembre 1794 à novembre 1798, et de décembre 1800 à avril 1803. Il ne contient donc aucun renseignement sur la jeunesse, les fiançailles et le mariage de ma mère, ni sur le départ de la famille Monod pour Paris. Il se rapporte surtout à un voyage de mes grands parents de Coninck en Suisse, à l'époque de la naissance de mon frère Frédéric, et à un voyage en Hollande en 1803. Il renferme des détails intéressants sur la vie de la famille de Coninck à Copenhague, mais ne mentionne qu'incidemment la famille Monod.

J'en ai eu connaissance par une copie qu'a bien voulu me confier mon beau-frère Clemens Good. L'original appartient à ma cousine Mme Raaslöff.

3° Le journal de mon frère Henri, écrit pendant un voyage aux États-Unis, de 1820 à 1822, et formant deux volumes, dont le premier a été égaré.

4° Le journal écrit par mes frères Billy et Adolphe, pour notre mère, à sa demande, pendant leurs études à Genève, et formant deux volumes. Commencé en 1820, il se termine en 1824. A ce journal est réuni un journal écrit par Adolphe pendant son séjour à Naples et adressé à la Société de théologie de Genève en 1827.

5° Le précieux journal d'Adèle, écrit de 1815 à 1827, formant dix volumes dont le huitième est égaré [1]. Il comprend en partie l'histoire de la famille pendant ces douze ans, mais surtout l'histoire d'Adèle. Celle-ci n'ayant pour objet que de renseigner ses lecteurs sur sa propre vie, omet, comme connus, une foule de faits importants concernant la famille.

6° Des renseignements que j'ai obtenus de Copenhague, de Genève, de Hull, du Havre, de La Rochelle, de Paris, de Nîmes, de Montauban, etc.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont bien voulu me venir en aide par leurs réponses à mes demandes; et surtout à signaler à la reconnaissance de tous les miens mon cousin Charles de Coninck et mon neveu Auguste Bouvier : les documents aussi nombreux qu'intéressants qu'ils m'ont envoyés ont beaucoup facilité la tâche que je me suis imposée.

[1] On peut espérer que les possesseurs de ce volume et du premier volume du journal de Henri, s'ils existent encore, se feront un devoir de les restituer.

7° Une note importante recueillie par Paul Monod chez nos parents de la branche Suisse, concernant nos aïeux Monod.

8° Mes propres souvenirs, bien incomplets, car j'ai malheureusement négligé de me faire renseigner par mes parents sur les événements qui ont précédé mon enfance.

Voici mon plan : Après avoir fait connaître les origines de la famille de Coninck, j'indiquerai celles de la famille Monod.

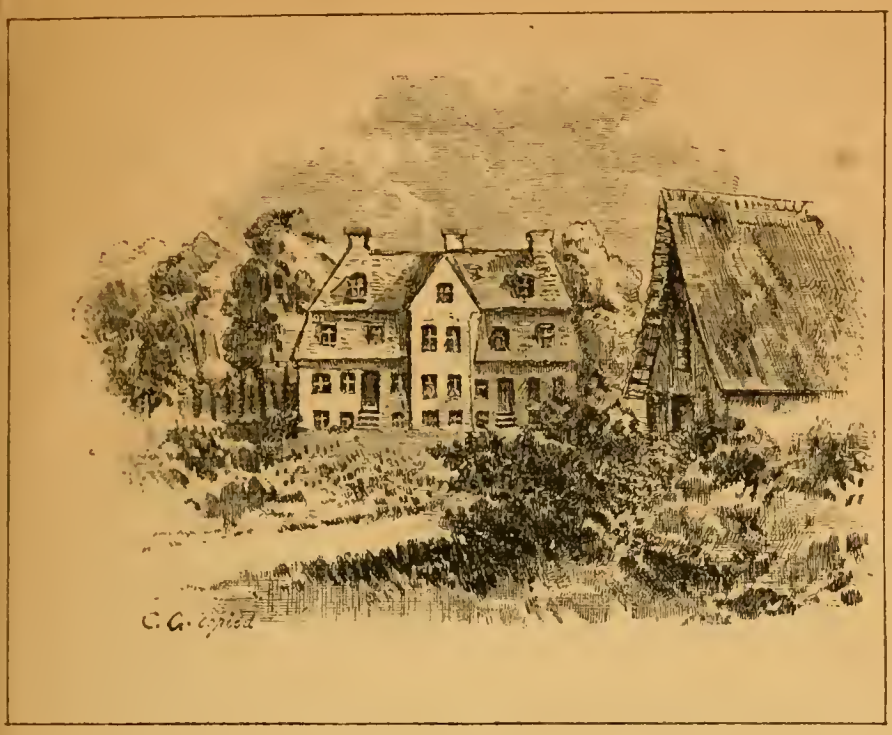
Puis suivra le récit des événements concernant notre branche de la famille.

Je compléterai enfin cette histoire par une notice biographique sur mes parents et leurs douze enfants, dont trois seulement sont encore de ce monde.

G. Monod.

Paris, juillet 1890.

Frédéric de Coninck.



KANIN-GAARD

I

AÏEUX MATERNELS

La clarté du récit (on s'en rendra compte au chapitre suivant) me détermine à parler d'abord de mes aïeux maternels.

Mon grand-père maternel, Frédéric de Coninck, a été un homme éminent. Admirablement doué sous le rapport de l'intelligence et du génie commercial, il

a fait servir ces dons à acquérir une grande fortune dont il a fait un noble et charitable usage. Notre famille a tout lieu d'être fière de se rattacher à lui. Je crois que les générations qui suivent la mienne me sauront gré de faire connaître avec quelques développements ce qu'a été leur ancêtre maternel.

La famille de Coninck est originaire de Bruxelles. Elle était catholique et faisait partie de la noblesse. Presque tous ses membres ont appartenu soit à la magistrature, soit à l'Église. C'est après l'abolition des privilèges de la noblesse que la famille est allée s'établir à Anvers où ses membres semblent avoir continué à être magistrats ou prêtres.

Un membre de cette famille épousa une huguenote, Mlle Crommelin. Il s'appelait François de Coninck. Il embrassa la religion de sa femme et alla s'établir en France. Il mourut à Rouen en 1662. Sa conversion et son départ avaient rompu tous liens avec la famille catholique, restée à Anvers. Ce n'est qu'en 1766 que Frédéric de Coninck, étant venu à Anvers par suite de circonstances qui seront mentionnées plus loin, renoua les rapports entre les deux branches qui s'ignoraient réciproquement.

Frédéric, fils de François de Coninck, émigra en Angleterre après la révocation de l'Édit de Nantes en 1685. Pendant qu'il était encore en France, il s'était fiancé avec Mlle Marie Camin. Sa fiancée fut

mise dans un couvent d'où elle trouva moyen de s'échapper. Elle rejoignit Frédéric à Londres, où eut lieu leur mariage. Ils se décidèrent à s'établir à Schiedam, en Hollande. Ils eurent plusieurs enfants, dont deux fils. L'aîné tourna mal et causa bien des chagrins à ses parents, qui vivaient péniblement, soutenus en partie par le travail de couture de la mère et des filles. Mais le second, Jean de Coninck, né en 1692, qui a été le père de Frédéric de Coninck, mon grand-père, prit la résolution de venir en aide à sa famille en allant s'établir, en 1714, à Batavia, où il fonda une maison de commerce. Après un début difficile, cette maison prit un développement qui excita la jalousie de la Compagnie hollandaise des Indes. Celle-ci réussit à forcer Jean de liquider sa maison. Il rentra en Hollande, en 1733, avec une fortune considérable, et épousa une fille de M. de Rapin de Thoyras [1].

Jean de Coninck était donc le petit-fils de François. De son mariage avec Mlle de Rapin de Thoyras sont nés deux fils : Frédéric et Jean, et trois filles : Henriette, non mariée; Marie-Anne, qui a épousé Philippe Muysson et qui, après la mort de celui-ci, est venue rejoindre son frère Frédéric à Copenhague; et Cécile, qui épousa Paulin de Jonquières et lui donna

[1] Paul de Rapin, seigneur de Thoyras, écuyer.

trois fils, dont un seul a eu des enfants, au nombre de cinq, constituant une des branches danoises alliées de la famille de Coninck. Les parents de Jonquières sont venus s'établir à Copenhague, comme leur sœur veuve Muysson, et leur frère Jean.

Frédéric de Coninck, né le 5 décembre 1740, était de taille moyenne, doué d'une santé vigoureuse et d'une figure très agréable, qui dénotait son intelligence exceptionnelle et sa bonté. Il excellait dans tous les exercices du corps et y déployait autant de vigueur que d'adresse.

Il était aussi très adroit de ses mains et a souvent amusé et émerveillé son entourage par ses tours de prestidigitation.

Son père l'encouragea à suivre la même carrière que lui et dirigea son éducation dans ce sens. En 1757, à l'âge de dix-sept ans, il entra comme employé dans une maison anglaise à Amsterdam. Il ne tarda pas à se concilier, par sa capacité et sa conduite, l'estime et l'affection de ses patrons. Il eut même bientôt tout lieu d'espérer de succéder à l'un d'eux, qui manifestait l'intention de se retirer des affaires et de retourner en Angleterre.

Heureusement pour F. de Coninck et pour ses descendants, un amour contrarié vint à la traverse de cette espérance. Il était devenu amoureux, comme

on l'est à vingt-trois ans, d'une jeune fille qui paraissait le payer de retour. Il avait fait ses confidences à un soi-disant ami, qui avait déjà une position acquise et un peu de fortune, et qui, grâce à ces avantages, parvint à le supplanter, sinon dans le cœur, du moins dans l'esprit de la jeune fille. Elle céda aux instances de ses parents et épousa le supplanteur, « en quoi, » dit F. de Coninck, « elle fit prudemment et sagement sans doute, tout en obéissant peut-être à sa propre vanité. » F. de Coninck n'en fut pas moins désespéré de ce qu'il considérait comme un malheur et ne put supporter l'idée de rester à Amsterdam, témoin du triomphe de son rival. Il se décida à renoncer au bel avenir qui s'ouvrait pour lui dans la maison qui l'avait si justement apprécié, et voulut non seulement s'expatrier mais même quitter l'Europe, à l'exemple de son père. Il y avait alors à Copenhague une Compagnie des Indes qui faisait le commerce avec l'Orient. F. de Coninck pensa qu'il trouverait un emploi dans cette Compagnie et partit pour Copenhague en 1763, muni de lettres de recommandation. Il en avait pour les comtes de Bernstorff et de Moltke, alors tout-puissants dans le gouvernement danois. M. de Moltke était président de la Compagnie des Indes à Copenhague.

F. de Coninck, « ne manquant ni de talent ni de connaissances dans le commerce, » comme il le dit

quelque part, réussit dans son projet. Malgré sa jeunesse, il avait déjà conquis une place distinguée dans la bienveillance de ses supérieurs par son intelligence, son travail et sa conduite. Le comte de Moltke s'empressa de s'assurer ses services en lui offrant l'emploi de subrécargue pour résider en Chine et gérer les affaires de la Compagnie. F. de Coninck avait accepté. Il avait terminé ses préparatifs, fait porter ses bagages à bord du navire, et attendait le moment du départ, quand M. Fabritius, qui était à la tête d'une forte maison de commerce de Copenhague, lui proposa de remplacer son associé qui venait de se retirer inopinément. M. Fabritius avait fait le voyage de Hollande à Copenhague avec F. de Coninck et avait pu apprécier la valeur de ce jeune homme. Celui-ci n'hésita pas à accepter cette offre si brillante, se libéra de ses engagements envers M. de Moltke et entra en fonctions dans la maison Fabritius et Weber. Mais il ne tarda pas à voir que les promesses de Fabritius, qu'en vrai jeune homme il avait négligé de faire mettre par écrit, n'étaient pas tenues. Fabritius, en annonçant dans une circulaire le départ de son associé, ne mentionnait pas son remplaçant. F. de Coninck s'en expliqua avec lui et apprit que la mère de Fabritius, qui en réalité était à la tête de la maison et qui n'avait pas été

consultée par son fils, refusait de ratifier les arrangements faits par lui. On offrait à F. de Coninck de rester dans la maison comme commis, à des conditions très avantageuses.

Celui-ci, humilié d'avoir été dupe de sa trop grande confiance et de sa bonne foi, ayant d'ailleurs le sentiment de sa propre valeur, refusa, avec la détermination de retourner en Hollande ou d'aller en Angleterre, s'il ne pouvait pas mieux faire à Copenhague. Or il avait mis à profit son séjour dans cette ville pour s'assurer qu'il rencontrerait peu de concurrence sérieuse s'il y fondait une maison de commerce, et que ses relations avec la Hollande et d'autres pays, où il avait des parents dans les affaires, lui assureraient le succès. Il fonda une maison à son compte en 1764. Grâce à son nom, il ne tarda pas à établir de bonnes et fructueuses relations avec ses parents d'Anvers, quoiqu'ils ignorassent, ainsi que lui, que leur nom commun tenait à une commune origine. Cette famille avait une grande influence dans le Brabant, étant alliée par les femmes aux familles les plus riches du pays. Il n'y avait plus à cette époque aucun homme portant le nom de de Coninck à Anvers.

Les principales affaires de F. de Coninck avec ses amis du Brabant consistaient en placements d'argent; les familles alliées aux de Coninck, n'étant

pas dans le commerce, trouvaient difficilement dans le pays l'emploi de leurs économies.

Peu de temps après, le gouvernement danois eut le désir de faire un emprunt. F. de Coninck, informé de cette intention, après avoir sondé le terrain auprès de ses amis du Brabant, vint trouver le comte de Moltke et lui offrit un million. La confiance qu'inspirait déjà ce financier de vingt-quatre ans était telle, que M. de Moltke accepta l'offre avec empressement. C'était la première négociation financière de quelque importance que tentait le Danemark. Son crédit n'était pas encore bien établi à l'étranger : une offre pareille n'était pas à dédaigner. M. de Moltke fit autoriser son jeune protégé par le roi à entreprendre cette négociation, et F. de Coninck partit immédiatement, muni des pleins pouvoirs nécessaires.

Mais à peine arrivé en Hollande il reçut l'avis que ces pouvoirs étaient révoqués, avec l'ordre de les renvoyer. Avant d'accepter l'offre de F. de Coninck, le gouvernement danois avait chargé un intendant de commerce de négocier cet emprunt. Celui-ci avait pris des engagements avec une maison de banque d'Amsterdam. Dès qu'il avait su la mission confiée à F. de Coninck, il avait représenté au gouvernement danois qu'il était impossible de faire réussir cet emprunt si deux négociateurs en étaient chargés, et il avait obtenu

du gouvernement l'annulation du traité fait avec F. de Coninck.

Heureusement pour celui-ci, M. de Moltke ne se tint pas pour battu. Il fit savoir au banquier d'Amsterdam que les arrangements pris avec lui ne seraient maintenus que s'il allouait une part dans la négociation de l'emprunt à F. de Coninck. M. Clifford (c'était le nom du banquier) tâcha d'obtenir de F. de Coninck de s'en rapporter à sa parole; mais celui-ci, éclairé par sa mésaventure avec Fabritius, exigea un engagement écrit et, après bien des tiraillements, obtint un traité par lequel il s'engageait à ne rien demander à la Hollande, mais avait toute liberté d'agir en Flandre et dans le Brabant.

Il partit en 1766 pour Anvers, muni par son père de tous les papiers de famille établissant sa descendance de François de Coninck, qui avait quitté Anvers pour s'établir en France. Il fut d'autant mieux accueilli que les pièces apportées par lui permirent aux de Coninck d'Anvers de gagner un procès intenté à une famille du Brabant qui prétendait être issue dudit François.

On lui fit même entendre que s'il voulait rentrer dans le giron de l'Église catholique et se fixer à Anvers, il pouvait aspirer à une très brillante alliance et à une fortune assurée. Tout en déclinant mo-

destement ces offres, il profita de ces bonnes dispositions pour placer l'emprunt danois et réussit au delà de ses espérances, car les obligations firent prime de 1 à 4 % au-dessus du pair. Il parvint aussi à établir de solides relations avec les commerçants d'Anvers.

Il revint à Copenhague à la fin de 1766, possesseur d'un joli capital et ayant bien établi sa réputation et son crédit à l'étranger.

A son retour, le gouvernement lui donna les témoignages les plus flatteurs de sa satisfaction pour la manière dont il s'était acquitté de sa mission.

En 1768, il fut nommé agent du roi et directeur du Comptoir du magasin général. Cet établissement était en décadence par suite d'une administration vicieuse; F. de Coninck eut le bonheur de le relever.

En 1772, il fut nommé un des directeurs de la nouvelle Compagnie des Indes, qui succédait à celle dont le privilège était arrivé à sa fin. Son génie commercial lui avait fait comprendre que ces Compagnies privilégiées s'assureraient une source très notable de revenus en autorisant des entreprises particulières, quitte à prélever 8 % sur leurs bénéfices. Il fit insérer dans le projet des statuts de la nouvelle Compagnie une clause qui permettait le commerce indépendant de la Compagnie, à cette

condition. Comme on ne pensait pas qu'un particulier aurait jamais l'idée de faire concurrence à la Compagnie, la clause fut acceptée. F. de Coninck en profita pour faire le commerce des Indes pour son propre compte. Il fut alors attaqué avec la plus grande violence, comme trahissant les intérêts de la Compagnie, et on voulut le forcer à donner sa démission de directeur.

Il brava l'orage et laissa au temps le soin de le justifier. En effet, quand on vit que le plus clair du revenu de la Compagnie provenait des redevances payées par F. de Coninck et ceux qui avaient suivi son exemple, l'opinion changea du tout au tout à son sujet. Il profita de ce qu'on lui rendait justice pour donner sa démission, motivée sur ce que l'extension de ses affaires particulières ne lui permettait plus de consacrer à la Compagnie tout le temps nécessaire.

Cette fois on voulait le garder; mais il maintint sa résolution de se retirer, et l'assemblée générale accepta sa démission en insérant dans le procès-verbal les regrets que cette démission faisait éprouver à la Compagnie.

F. de Coninck avait un autre motif pour quitter la Compagnie des Indes: il avait eu connaissance d'abus frauduleux, commis par des employés inférieurs avec la connivence de quelques-uns des directeurs, et, ne pouvant y remédier, il croyait

prudent de se mettre à l'abri d'une catastrophe. Cette catastrophe eut lieu quelques années après, et les directeurs furent rendus responsables des vols qui avaient été commis.

Bien consolé de la trahison dont il avait été l'objet à Amsterdam à l'âge de vingt-trois ans, il s'était marié le 7 janvier 1770, à trente ans, avec Marie de Joncourt, descendante de réfugiés lors de la révocation de l'édit de Nantes, née à la Haye en 1747. Il en eut neuf enfants, dont cinq garçons et quatre filles. Voici le relevé de cette famille :

Frédéric, qui épousa Mme veuve D'Allens, née Eschauzier, et eut huit enfants dont l'aînée, Constance, épousa mon frère Frédéric, et le second, Frédéric, fonda la maison de Coninck au Havre. De toute cette génération il ne reste plus aujourd'hui que le dernier fils, Édouard, retiré en Suisse.

Jean, qui épousa sa cousine Anne-Élisabeth de Coninck, dont il eut six enfants, et en secondes noces Henriette Fisker, qui n'eut pas d'enfants et à laquelle il survécut.

Henri, mort à neuf ans.

Guillaume, mort à quatorze ans.

Louis, capitaine de vaisseau au service du Danemark. Il épousa Marie Herlöw et n'eut pas d'enfants.

Marie de Coninck
née de Joncourt.

Marie-Anne, qui à l'âge de quinze ans épousa M. Pingel et eut une fille, qui devint ma belle-mère. Marie-Anne épousa en secondes noces John Clemens, irlandais, et en troisièmes noces Michel Smith. — Pas d'autre enfant que sa fille Gertrude Pingel.

Marie-Henriette, qui épousa M. Duntzfelt et eut huit enfants, dont une a été la mère du pasteur Gustave Good.

Louise-Philippine, qui a épousé Jean Monod, mon père, et a eu treize enfants.

Cécile-Caroline, qui a épousé son beau-frère Smith, devenu veuf; elle a eu trois enfants, dont l'aînée, Marie-Anne, a épousé M. Raaslöff qui a été ministre de la guerre en Danemark.

Il est à noter que, de ces quatre filles, les trois premières ont été les aînées des enfants de F. de Coninck, et que la quatrième a clos la série de ses enfants.

Les affaires de F. de Coninck prospérèrent au delà de toute attente; mais plus tard il eut à subir un échec, auquel, sans entrer dans les détails, il fait allusion dans la lettre indiquée ci-dessus. Il dit seulement que l'envie ne s'était pas endormie et qu'il s'en fallut de peu qu'il ne fût entièrement ruiné. « Grâce à Dieu, dit-il, j'ai pu éviter ce naufrage et réparer en partie cette brêche. »

Il ajoute qu'il s'est retiré des affaires laissant sa maison à ses fils, qu'il a soixante-sept ans et est à la tête de la famille la plus nombreuse et la plus unie qui existe peut-être à Copenhague; qu'il n'a plus d'ambitions et peu de soucis; qu'il pardonne de tout son cœur à ceux qui ont cherché à lui nuire. « Peu d'hommes, dit-il en terminant, ont autant que moi de raisons de remercier Dieu et d'être reconnaissants pour tous ses bienfaits. »

On peut juger de la fortune qu'avait acquise F. de Coninck dans le commerce par les faits suivants. Son fils aîné, mon oncle, m'a dit avoir compté, dans le port de Copenhague, huit navires venus des Indes, chargés de cargaisons appartenant à son père, valant chacun quinze à dix-huit cent mille francs. En ce temps un million en valait environ quatre de l'époque actuelle.

Indépendamment du petit palais qu'il avait acheté avec ses vastes dépendances et d'une grande maison voisine qu'il avait fait reconstruire et arranger selon ses idées, il possédait, sur les bords d'un lac à quinze kilomètres de Copenhague, trois propriétés: celle de Dronning-gaard pour lui-même, celle de Frederiks-lund pour son fils Frédéric et celle de Kanin-gaard qu'il destinait à son frère Jean, venu, à sa demande, de Hollande

le rejoindre en Danemark, et qui fut occupée par mon père après son mariage, comme il sera dit plus loin.

Dronning-gaard (*Dronning,* reine; *gaard,* ferme) avait été primitivement une grande ferme qui avait appartenu à une reine danoise. F. de Coninck l'acheta en 1781. C'était une vaste propriété, dont un promontoire était baigné par le lac de Fuür. Ce lac, d'environ 1600 hectares de superficie, est alimenté par d'autres lacs et par des sources souterraines.

Il n'y a pas de rivières dans l'île de Seeland, mais seulement des ruisseaux. Les eaux du lac de Fuür s'écoulent dans le Sund par le Mölle-Aa (*mölle,* moulin; *aa,* ruisseau).

C'est sur ce promontoire que F. de Coninck fit bâtir un beau château, suffisant pour loger sa grande famille et ses nombreux visiteurs. Il convertit une partie des terres de la ferme en des jardins d'agrément ou de rapport et en un grand parc, où il se plut à réunir une partie des arbres étrangers qui pouvaient affronter le climat du Danemark. De vastes serres abritaient les plantes d'agrément trop délicates pour supporter les hivers danois. Encore maintenant, quoique le château soit en ruines, les touristes ne manquent pas d'aller voir les arbres du parc créé par F. de Coninck. Les

élèves de l'École forestière de Copenhague sont conduits tous les ans à Dronning-gaard, pour étudier la collection unique de beaux arbres qu'il avait rassemblés chez lui de tous les pays.

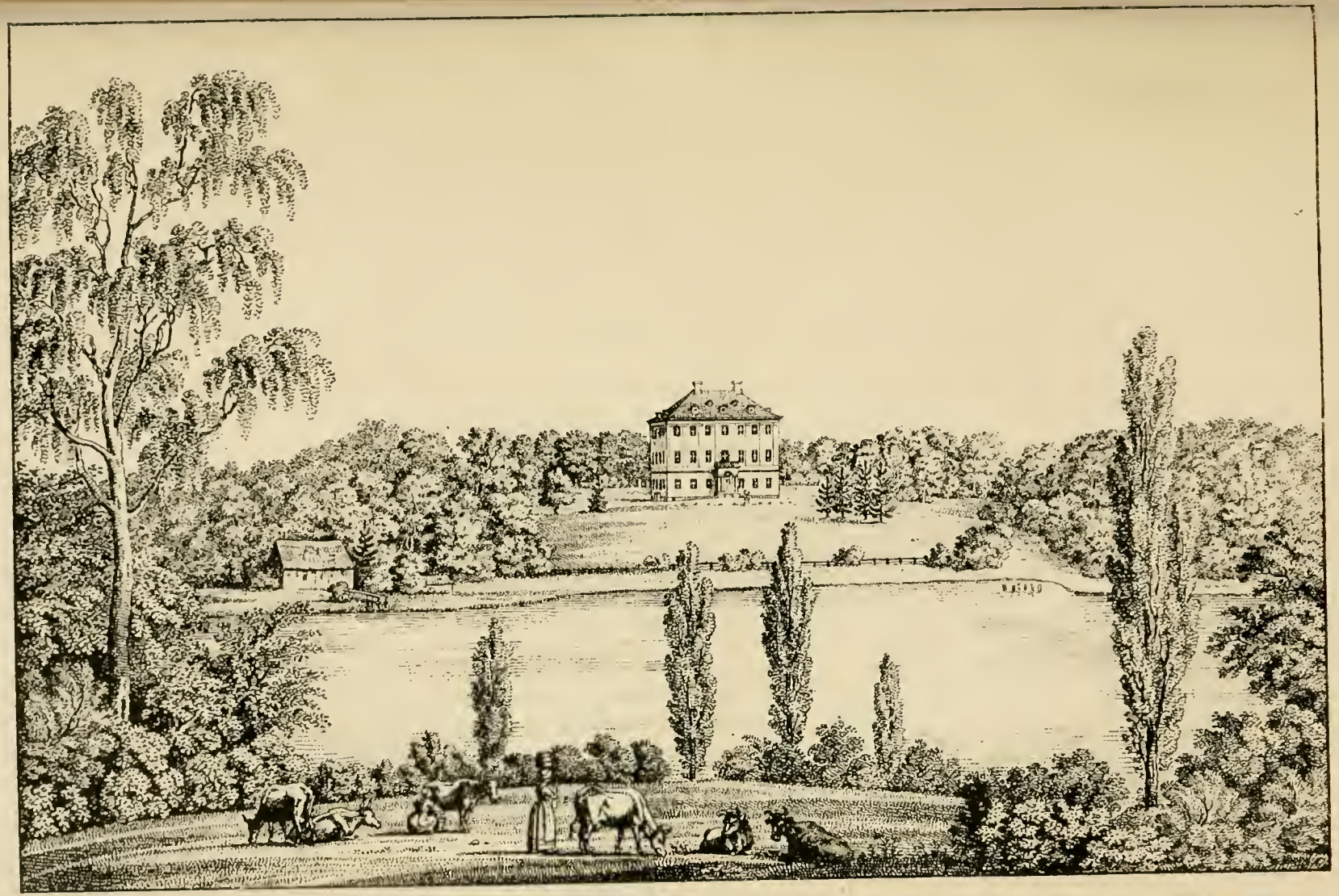
Il y avait introduit aussi des antilopes qu'on mettait à l'abri du froid pendant l'hiver.

L'anniversaire de la naissance de ma grand'mère (le 22 juillet) était l'occasion d'une grande fête avec vente de bienfaisance, feu d'artifice, etc., où l'on affluait de Copenhague et des environs, et où ne manquaient pas de se rendre tous les membres de la famille qui pouvaient se donner ce plaisir.

Le souvenir de F. de Coninck et de sa digne femme s'est conservé dans le cœur des générations suivantes aux environs de Dronning-gaard, à cause des innombrables bienfaits qu'ils répandaient autour d'eux.

Il avait orné de fresques, représentant des vues de sa campagne, les murs d'une grande salle dans sa maison de ville. Cette salle existe encore et porte le nom de salle de Dronning-gaard.

Sur le lac, il entretenait une flottille pour l'amusement de ses enfants et petits-enfants. Il y avait des frégates et des bricks en miniature, mais équipés selon les règles de la marine. Les jeunes gens se livraient des batailles sous les ordres de mon oncle Louis et d'un sien cousin, tous deux officiers de la



Dronning-gaard.

marine royale. Le jeu se termina mal un jour, où l'un des combattants faillit se noyer.

J'ai eu entre les mains un album réunissant les vues des plus belles maisons de campagne de l'Europe et où figurait Dronning-gaard.

Frederiks-Lund était une propriété dépendante de Dronning-gaard, que F. de Coninck avait créée pour son fils aîné, qui portait le même nom de baptême que son père, et qu'à cause de cela nous appelions « oncle Fritz. » Cette habitation était beaucoup plus modeste que celle de mon grand-père. Mon oncle y était fort attaché, laissant volontiers les travaux du bureau à la charge de son frère Jean pour s'occuper de sa famille, de sa propriété, de la culture des abeilles et de ses dessins, car il avait des goûts artistiques. Cette propriété, dont l'occupation et l'entretien n'entraînaient pas les mêmes frais que le château de F. de Coninck, existe encore et a été habitée par son acquéreur à la suite de la faillite de la maison de Coninck.

Kanin-gaard (*Kanin*, lapin) située au bord du même lac que Dronning-gaard, mais à une certaine distance, était une propriété assez vaste, modeste comme Frederiks-Lund. Mon père l'a occupée depuis son mariage jusqu'à son départ pour Paris.

Elle était assez considérable pour permettre l'entretien de vaches et d'un troupeau de moutons.

Elle existe encore et a trouvé preneur lors de la vente des propriétés de F. de Coninck.

Mon grand-père, par suite de sa position à Copenhague, comme grand propriétaire et comme chef d'une importante maison de commerce, recevait la visite de tous les voyageurs distingués qui venaient à Copenhague.

Au cours d'une visite que mon père fit aux Tuileries à la tête du Consistoire de l'Église réformée de Paris, lors de l'avènement de Louis-Philippe comme roi des Français, celui-ci lui rappela qu'il avait été très bien accueilli par son beau-père, pendant un séjour qu'il avait fait incognito à Copenhague en 1795.

Il importait à F. de Coninck, pour ses affaires, d'être bien informé des faits et gestes de Napoléon, et dès l'ouverture des négociations pour la paix d'Amiens, en 1802, il avait organisé un service de courriers entre Amiens et Copenhague. Ce fut lui qui put annoncer à l'ambassadeur de France, à Copenhague, la conclusion de la paix d'Amiens entre la France et l'Angleterre.

En février 1794, le palais de Christiansborg, qui était la résidence de la famille royale danoise, fut réduit en cendres. L'incendie éclata le soir au moment où allait avoir lieu un bal et fut si rapide, commençant par les combles et activé par la fusion de la couverture en plomb, que plusieurs employés

périrent et qu'on eut de la peine à sauver la famille royale, qui était très nombreuse.

Elle fut recueillie dans diverses maisons, et F. de Coninck donna asile à deux de ses membres. Il fournit des vêtements et des couvertures dont la famille avait grand besoin.

La reine douairière désira acheter le beau palais appartenant à F. de Coninck. Celui-ci le céda au prix de 45,000 dalers courant, mais de cette somme il réserva 30,000 dalers dont il fit don pour la reconstruction du château royal. Or un daler vaut 5 fr. ; mais on était en 1794 et à cette époque, un franc, selon Thiers, valait 4 à 5 fois plus qu'aujourd'hui. — Le don patriotique de F. de Coninck représenterait donc maintenant une valeur d'au moins 600,000 fr.

F. de Coninck ne reculait devant aucune dépense lorsqu'il la croyait utile. Ayant lu dans une brochure publiée par le marquis de Ducrest l'indication d'une amélioration dans la construction des navires de commerce et approuvant les vues de l'auteur, il l'appela à Copenhague pour construire un navire selon ses idées. Ce navire fit un voyage aux Indes avec plein succès, mais au retour il fit naufrage sur les côtes du Jutland.

Il témoigna de la sympathie qu'il portait à Louis XVIII dans son exil, en lui faisant hommage

d'une belle collection de monnaies françaises ; il reçut, à ce propos une lettre de remerciements écrite par le roi lui-même.

En reconnaissance des services importants qu'il avait rendus au gouvernement des Pays-Bas et comme témoignage de l'estime qu'on avait pour lui à la Haye, sa ville natale, le poste de représentant diplomatique du gouvernement hollandais auprès du gouvernement danois lui fut offert. Il ne l'accepta pas, ne voulant pas abandonner sa maison de banque et de commerce.

Le docteur Winslow, qui jouissait à Copenhague d'une grande considération, était le médecin de F. de Coninck. Il s'était souvent arrêté dans ses visites devant le célèbre tableau de Gérard Dow, dit « La mère de Gérard Dow, » appartenant à mon grand-père. Ma grand'mère fut atteinte d'une maladie qui donna de vives inquiétudes. Après son rétablissement, F. de Coninck envoya le tableau à M. Winslow, avec un billet où il lui disait que puisqu'il avait si bien soigné sa vieille femme, il le priait d'accepter, en souvenir d'elle, cette autre vieille femme qu'il avait tant de fois admirée. M. Winslow ne voulut accepter ce magnifique cadeau qu'à la condition, insérée dans son testament, que ce tableau serait rendu à la famille de Coninck après sa mort, ce qui fut fait.

Je n'ai pas de renseignements précis sur ce que devint ce tableau, après cette restitution ; mais ce qui est certain, c'est que dans une vente publique faite il y a une trentaine d'années, il fut vendu 25,000 fr.

Mon oncle Jean donna à son tour à son médecin, après le rétablissement d'un enfant malade, un superbe tableau de Van Huysen. Voilà des cadeaux que les princes mêmes ne font guère.

Les capitaux prêtés par la maison de Coninck aux émigrés venus à Copenhague, à la suite de la révolution française de 1789, et non restitués, s'élèvent à plusieurs centaines de mille dalers courant. Ainsi, à Copenhague, des descendants des huguenots persécutés, spoliés, pendus et brûlés en France, sont venus en aide, avec une générosité inouïe, aux descendants des persécuteurs de leurs ancêtres. En même temps, à Lausanne, les émigrés furent très généreusement assistés par des parents de la famille de Coninck, Mme Blaquière-Cazenove et la baronne de Freisheim, sœurs de notre aïeule Suzanne-Esther de Coninck, née de Rapin de Thoyras. Elles étaient toutes deux des femmes très supérieures et dans une grande aisance. Les émigrés appelaient les réunions qui avaient lieu chez ces dames : les nouvelles soirées de Rambouillet.

Il était difficile qu'un homme qui, grâce à son

travail et à son intelligence, avait réussi à se créer une si brillante position, n'excitât pas, malgré sa bienveillance et sa charité parfois excessive, l'envie et la jalousie de ceux qu'il avait laissés derrière lui. L'allusion voilée que fait mon grand-père, dans son autobiographie, aux tentatives faites pour lui nuire en est la preuve. Un de ses parents, parlant de lui, après sa mort, avec mon cousin Charles de Coninck, lui dit d'une voix émue: «Je ne crois pas qu'il ait jamais existé un homme qui plus que lui ait eu à souffrir de l'ingratitude et de l'envie.» Il cita plusieurs faits à l'appui de cette assertion.

F. de Coninck était arrivé à l'apogée de sa fortune en 1807; il avait pu se mettre en garde contre ses ennemis personnels. Mais ce que ceux-ci n'avaient pu faire, le gouvernement anglais l'exécuta.

J'aime et j'admire les Anglais individuellement. La race anglo-saxonne qui constitue la nation anglaise a fait et fait encore de puissants efforts pour l'avancement du règne de Christ dans le monde et a droit à la reconnaissance de l'univers. Cela posé, je crois pouvoir ajouter que le gouvernement anglais n'est pas à la hauteur de ses administrés. L'intérêt est son seul mobile; l'intérêt prime toute considération de droit et de justice. Quel que soit

le parti au pouvoir, ce qu'il considère comme l'intérêt de la nation est son seul guide dans toutes ses actions. Jamais un ministre anglais n'a pensé ni ne pensera comme Guizot lorsqu'il s'écria à la tribune française « que la France était assez riche pour payer sa gloire. » Le gouvernement anglais fera toujours passer l'intérêt avant la gloire. Il l'a bien prouvé dans sa conduite à l'égard du Danemark à cette époque.

Le grand développement qu'avait pris le commerce danois, surtout depuis l'arrivée à Copenhague de F. de Coninck, et la prospérité qui en était résultée excitaient la jalousie du gouvernement anglais, qui ne cherchait qu'un prétexte pour l'anéantir. C'était l'époque de la grande lutte de Napoléon Ier contre l'Europe et surtout contre l'Angleterre. Les Anglais, s'appuyant sur le prétendu droit de visite, avaient lancé sur les mers une foule de corsaires qui s'emparaient des navires de commerce, quelle que fût leur provenance, soutenant que ce qui est bon à prendre est bon à garder ; et le gouvernement anglais, voyant l'intérêt de la nation dans ces vols, fermait les yeux.

Pour protéger leur commerce contre de tels abus, la Russie, la Suède et le Danemark conclurent un traité de neutralité armée. Ce traité menaçant l'honnête industrie des corsaires anglais, le gouverne-

ment anglais s'y opposa et envoya trente-trois vaisseaux de ligne pour combattre les forces navales danoises concentrées dans le port de Copenhague. Le 2 avril 1801 eut lieu une sanglante bataille navale où périrent trois mille Anglais et mille Danois. Nelson, qui commandait la flotte anglaise, voyant que celle-ci allait être détruite, demanda un armistice sous peine de mettre le feu aux navires où étaient enfermés les prisonniers danois, la plupart blessés. Le prince royal régent crut devoir accepter cet armistice à la grande indignation de son entourage, dont faisait partie mon oncle, Louis de Coninck, alors lieutenant de marine. La flotte anglaise se retira momentanément. Cette bataille fut l'occasion de grands sacrifices patriotiques pour venir en aide aux blessés et aux orphelins. F. de Coninck donna pour sa part 10,000 dalers courant, en dehors des dons faits par sa famille.

Le Danemark, n'étant pas soutenu par ses alliés, fut obligé, malgré ce succès momentané, de rompre l'alliance conclue avec la Russie et la Suède.

En 1807, le gouvernement anglais, sous prétexte que Napoléon et Alexandre Ier projetaient une descente en Angleterre et voulaient se servir à cet effet de la flotte danoise, somma le Danemark de lui livrer celle-ci, sous la promesse de la rendre à la paix.

La flotte anglaise, sous les ordres de lord

Gambier [1], apporta cette sommation sous menace de bombardement. Sur le refus du gouvernement danois, la ville fut bombardée trois nuits de suite, les 2, 3 et 4 septembre 1807. Après quoi, la flotte danoise fut livrée le 7 septembre aux Anglais et alla pourrir dans les ports anglais. Il n'y eut pas une voix dans le Parlement pour protester contre cet acte de brigandage qui causa la ruine du commerce danois. Le gouvernement anglais distribua deux millions et demi, comme quart de prise, aux marins qui avaient contribué à cette victoire.

Après le départ des Anglais, l'envie et la jalousie trouvèrent un prétexte favorable pour attaquer de nouveau F. de Coninck. On lui intenta un procès de haute trahison, dans lequel se trouvèrent impliqués le comte de Schulin et le pasteur Rönne. Ces trois hommes de bien avaient fait précisément ce qu'on pouvait attendre d'un patriotisme intelligent. Une partie des troupes anglaises avait débarqué en dehors de la ville; mon grand-père, de concert avec ses deux amis, fit des démarches auprès de l'amiral anglais pour éviter aux paysans danois le pillage et régler les réquisitions. La haute-cour, réunie pour juger la valeur de cette absurde accusation, tint ses séances dans le salon de mon grand-père, dont la santé

[1] Nelson avait été tué à la bataille de Trafalgar en 1805.

était fort altérée, ce qui prouve qu'il ne s'agissait pour elle que d'une affaire de forme. On rendit justice aux accusés. Ils furent honorablement acquittés, et le roi envoya à F. de Coninck le grand cordon de Daneborg, qui fut refusé. Mon grand-père, à la suite de cet inique procès, eut une attaque d'apoplexie dont il se remit imparfaitement. Il languit encore pendant quelques années, et ce n'est qu'en 1811 qu'il mourut à Dronning-gaard.

Mon cousin Charles de Coninck, à l'obligeance duquel je dois une grande partie des détails racontés ci-dessus, estime que les sommes dues par les Anglais à F. de Coninck, par suite de leurs injustifiables saisies, se montent à une cinquantaine de millions.

Des descendants de sujets danois du Schleswig qui avaient été spoliés par les Anglais, comme mon grand-père, étant devenus Allemands par suite de la prise de cette province par le roi de Prusse et par l'empereur d'Autriche, s'avisèrent de soumettre leurs réclamations au prince de Bismarck, qui les appuya auprès du gouvernement anglais comme il pouvait le faire, et des indemnités furent accordées. L'intérêt du gouvernement anglais était, dans cette circonstance, de se laisser convaincre par le prince de Bismarck.

La rapacité des Anglais n'a pas pesé uniquement sur la maison de Coninck. Le grand-père maternel

de Charles de Coninck, qui avait hérité d'une fortune dans l'île de Sainte-Croix, la réalisa et s'embarqua pour le Danemark en 1807, trois mois avant toute déclaration de guerre de l'Angleterre au Danemark. Un corsaire anglais lui vola toutes ses valeurs; on lui prit même sa montre dans son gousset.

La maison de Coninck n'eut pas à souffrir seulement de l'indigne conduite du gouvernement anglais à son égard. L'Espagne se mit de la partie : après la retraite des troupes françaises en 1814, le gouvernement royaliste provisoire s'empressa, pour se procurer de l'argent, de saisir les bâtiments de commerce qui se trouvèrent à sa portée. A la Corogne, il mit la main sur des navires appartenant à la maison de Coninck, avec promesse d'indemnités après la conclusion de la paix. Toutes les réclamations ont été inutiles. L'Espagne reconnaît loyalement ses dettes, mais ne les paie que si elle y est forcée, comme ce fut le cas pour une dette contractée envers l'Angleterre pendant une des guerres carlistes : après plusieurs années de réclamations inutiles, lord Palmerston envoya un ultimatum et le compte fut réglé. La somme due par l'Espagne à la maison de Coninck, en tenant compte des intérêts, est maintenant considérable.

Ma grand'mère survécut à son mari jusqu'en 1821. Elle mourut à Copenhague le 8 mai, à

l'âge de soixante-quatorze ans, après une maladie qui ne dura que quatre jours, pendant laquelle la reine fit plusieurs fois demander de ses nouvelles. Après sa mort, la reine fit témoigner à ma tante Duntzfelt la part qu'elle prenait à la grande épreuve qui venait de frapper la famille de Coninck.

Il avait été question pour ma grand'mère de venir rejoindre sa fille Louise à Paris, mais l'état de sa santé l'avait obligée de renoncer à ce projet dont maman se réjouissait beaucoup.

Le mariage de Frédéric avec sa cousine Constance, fille d'oncle Fritz, avait eu lieu à Frederiks-Lund, cinq jours avant la mort de grand'maman.

Dans la même année eut lieu la déclaration de faillite de la maison de Coninck, due aux événements indiqués plus haut. A cette occasion, mes oncles crurent devoir brûler tous les papiers de la maison. Ainsi ont été détruits un grand nombre de documents précieux pour la famille de Coninck et pour toutes celles qui se rattachent à elle.

En 1822, oncle Fritz se décida à se transporter avec sa famille à Paris, où son fils aîné, Frédéric, l'avait précédé: depuis plusieurs années, mon cousin faisait partie de notre famille. Oncle Fritz était accompagné de sa femme, de sept enfants, de sa belle-mère et de sa belle-sœur, non mariée et connue sous le nom de « tante Biche. »

A son arrivée à Paris, oncle Fritz s'était établi près de notre demeure, dans le « cul-de-sac Coquenard, » maintenant converti en une large rue, dans un appartement qui lui avait permis de prendre des pensionnaires, dont le principal fut le jeune Grüner, depuis membre de l'Institut, et qui a été directeur de l'École des Mines.

Une première tentative d'une modeste maison de commerce, en association avec M. Joly, n'eut pas de succès, et la liquidation suivit de près la fondation.

Mon oncle finit par accepter l'offre de M. Vulliamy, d'être son entrepositaire pour les produits d'une filature de laine établie à Nonancourt. Il s'installa à cet effet au n° 6 de la rue des Petites-Écuries. C'est dans cette maison qu'il est mort en 1852, heureux et reconnaissant de la modeste existence à laquelle Dieu l'avait soumis, et qui offrait un si grand contraste avec celle qu'il avait menée en Danemark pendant quarante ans. Il avait vu mourir dans cette maison sa fille Pauline et sa belle-mère.

Tante Fritz et sa sœur sont allées finir leur vie au Havre, dans le voisinage de la maison qu'occupait Frédéric, leur fils et neveu, sur la côte d'Ingouville. Celui-ci, qui avait hérité du génie commercial de son grand-père, a fait dans le commerce une belle fortune, mais inférieure à celle de ce

dernier. Après avoir débuté à Nantes, il a fondé au Havre une maison très prospère. Il s'est associé trois de ses frères; deux d'entre eux lui ont succédé à sa mort, en 1874, mais ils ont dû liquider la maison à la suite de pertes. Ainsi, la grande fortune faite par F. de Coninck, perdue par ses fils, refaite en partie par son petit-fils, a été définitivement perdue par les frères de celui-ci. La famille de Coninck a fourni un triste et frappant exemple de l'instabilité des richesses.

Lorsque F. de Coninck s'était vu dans une position qui lui permettait d'être utile à la famille qu'il avait laissée en Hollande et à celle de sa femme, il les avait invitées à venir le rejoindre à Copenhague. C'est par suite de cette invitation que son frère et ses deux sœurs se sont établis dans cette ville.

Jean de Coninck avait épousé, en 1780, une Hollandaise, Mlle Schellebeeck, qui mourut trois ans après son mariage. Jean vint rejoindre son frère en 1784. Il épousa en secondes noces Christine Reyersen, en 1785, et en eut un fils, Jean-Frédéric, et une fille, Anne-Élisabeth, qui épousa son cousin Jean de Coninck. Sa seconde femme étant morte en 1789, Jean se remaria en 1790 avec Sophie Wleugel, dont il eut quatre fils et deux filles, et à laquelle il survécut. Elle mourut en 1805 et lui en 1807.

Mme Muysson n'avait pas d'enfants et avait adopté une jeune fille qui épousa un Français nommé de La Roche et en eut une fille, mariée à M. Raffard.

Cécile, comme je l'ai dit plus haut, a épousé Paulin-Philippe-Henri de Dompierre de Jonquières.

Mme F. de Coninck, née Marie de Joncourt, avait trois sœurs, qui toutes les trois sont venues aussi la rejoindre à Copenhague [1].

C'est en pensant à toutes ces familles groupées autour de la sienne que F. de Coninck a pu écrire

[1] L'une des sœurs de Mme F. de Coninck, Louise de Joncourt, a épousé Samuel Eschauzier : trois des filles nées de ce mariage, par leur union avec François Le Chevalier, Marc Puerari et Willem D'Allens, ont donné naissance à des familles alliées de la nôtre, dont je tiens à faire ici mention.

L'aînée de ces filles, Marie, mariée, à Copenhague, en 1796, à M. Le Chevalier, eut une fille, qui épousa, en 1826, à Amsterdam, M. Ed. Petitpierre, mort en 1827, quinze jours avant la naissance de sa fille Marie. Mme Petitpierre est morte il y a une douzaine d'années. Mlle Petitpierre habite actuellement Haarlem; elle n'a pas oublié les liens qui la rattachent aux familles de Coninck et Monod, et ne manque pas une occasion de le leur témoigner.

La seconde, Jeannette, épousa, en 1798, à Copenhague, Marc Puerari, neveu de ma grand'mère Monod. Je reviendrai plus loin avec quelques détails sur les liens qui nous unissent aux Puerari. (v. p. 45.)

La troisième, Henriette, épousa, en 1799, M. D'Allens qui mourut un an après, laissant un fils. Celui-ci, après avoir été capitaine dans la marine commerciale, est devenu commerçant au Havre.

Henriette Eschauzier a épousé, en 1802, en secondes noces, Frédéric de Coninck, « l'oncle Fritz, » déjà mentionné.

à son ami les lignes citées plus haut, qui signalent le nombre des membres de la famille de Coninck et la parfaite union qui régnait entre eux.

Aujourd'hui, cette famille si nombreuse, si prospère, qui, au commencement de ce siècle, entourait F. de Coninck, n'est plus représentée à Copenhague que par quelques membres âgés et sans enfants. Avec eux s'éteindra à Copenhague cette famille qui y a brillé d'un si vif éclat. C'est grâce aux fils de mon oncle Fritz que le nom de Coninck est conservé en France. L'un d'eux, Gustave de Coninck, a eu treize enfants, dont deux filles, tous vivants au moment où j'écris.

II

AÏEUX PATERNELS

Les renseignements généalogiques concernant la famille Monod ne remontent qu'à Jaques Monod, qui, vers la fin du seizième siècle, quitta le pays de Gex pour s'établir en Suisse. On ignore le motif de cette translation. Il y a lieu de croire que, le pays de Gex, qui faisait partie de la Suisse, ayant été incorporé à la France par Henri IV, Jaques aura préféré reprendre sa qualité de Suisse en venant s'établir dans ce pays. Il vint habiter Vuillerens, dans le canton de Vaud, épousa Claude Péclard et fut reçu bourgeois de Vuillerens.

Son fils André quitta Vuillerens en 1622, s'établit à Vevey et épousa Marguerite Gondoux.

Abraham Christin, fils du précédent, né en 1642, s'établit à Morges et épousa Jeanne Mégrier.

Il eut lui-même deux fils : Jean-François et David-Bernard, qui ont donné naissance, le premier

à la branche suisse, le second à la branche française de la famille Monod.

La branche suisse est restée à Morges et a été représentée successivement par :

Jean-François,	né en	1674.
Emmanuel	»	1720.
Béat-Henri	»	1753.
Henri-Emmanuel	»	1783.
Henri-Théodore	»	1807.
Édouard	»	1834.

Cette branche, qui a fourni des landammans, des officiers, un député à la Diète, et dont un membre qui a émigré en Russie a été fait noble par Alexandre Ier, est encore en pleine prospérité. Un de ses membres s'est marié, il y a quelques années, à une demoiselle appartenant à la famille Hentsch, de Genève.

La branche française commence avec David-Bernard Monod. Né à Morges vers 1672, David-Bernard obtint la permission de s'établir à Genève à titre d'*habitant* pour exercer la profession de marchand. Il fut reçu *bourgeois* le 10 juin 1703, au prix, fixé par le Petit-Conseil de Genève, de quatre mille florins, plus dix écus pour le Conseil, dix écus pour la bibliothèque, deux fusils et deux gibecières pour l'arsenal.

Ce détail prouve que le titre de citoyen de Ge-

nève était fort recherché, que la ville savait en tirer parti et aussi que le commerce de David avait prospéré, car il s'agissait d'une somme assez forte pour l'époque.

Il est à noter que, dans cet acte, le nom de Monod est écrit Monot, tant l'orthographe était alors peu respectée en ce qui concernait les noms.

David avait perdu sa première femme lorsqu'il n'était encore qu'*habitant* de Genève et était resté veuf avec un fils, Jean-Augustin, né en 1704 et mort jeune.

Il se remaria le 25 juillet 1705 avec Louise Hurte Binet après la mort de laquelle il épousa, le 30 août 1711, Jeanne-Marie Korn, dont le père, pasteur de l'Église réformée allemande qui existait à Genève depuis 1665, lui-même originaire de Brême, avait été honoré de la qualité de bourgeois de Genève sans bourse délier.

De cette troisième union, David eut d'abord trois filles qui ne se marièrent pas, et enfin, en 1717, un fils, Gaspard Joël, qui survécut seul à toute sa famille et donna naissance à Jean Monod, le père des « Douze. »

Gaspard Joël embrassa la vocation pastorale, peut-être à l'exemple de son grand-père Korn. Il fit ses études à Genève. A la suite d'un dernier

examen, en décembre 1741, la vénérable Compagnie, en lui conférant le titre de pasteur, lui recommande la simplicité dans ses prédications. En 1742, le 2 janvier, il fut consacré. En 1745, il était lecteur des prières à l'église de Saint-Pierre à Genève. En 1746, il accepta la place de précepteur dans une famille distinguée de Hollande.

En 1759, les Anglais s'étant emparés de la Guadeloupe, Joël obtint la place de chapelain du gouverneur anglais et de pasteur de l'Église réformée française à la Guadeloupe. Après un ministère de trois ans et demi, pendant lequel il se concilia à un haut degré l'estime et l'affection de son troupeau, il fut obligé de quitter l'île, retombée au pouvoir des Français. Il comptait son séjour à la Guadeloupe parmi les plus heureuses époques de sa vie. Son traitement était de 120 l. st. avec assurance d'une pension viagère de 60 l. st. si l'île était reprise par les Français.

A son retour en Angleterre, il fut nommé recteur de Huntings-field et Cookley dans le comté de Suffolk. Il se fit remplacer, comme c'était l'habitude, par un suffragant et revint à Genève en 1764. On lit dans le registre de la Compagnie que, dans la séance du 2 mars 1764, M. de la Rive a annoncé le retour de M. le pasteur Monod et proposé à la Compagnie de lui *donner à manger*,

c'est-à-dire de lui offrir un banquet, ce qui fut agréé.

Ce fait prouve que, malgré ces dix-huit ans d'absence, Joël n'avait pas été oublié des amis qu'il avait laissés à Genève.

Il se maria quelque temps après son retour (1763) avec Suzanne Madeleine Puerari, et devint, par ce fait, propriétaire du petit domaine d'Ambilly, situé en Savoie, près de Genève, appartenant à son beau-père. De cette union naquirent trois enfants : Jean, mon père, en 1765, Gérard en 1768 et Élisabeth en 1769.

Ma grand'mère étant une Puerari, les Monod sont donc directement parents des Puerari. Ils l'ont été plus tard collatéralement, comme il a été dit plus haut, par le mariage en 1798 de Marc Nicolas Puerari, professeur à Copenhague, avec Jeannette, fille d'Eschauzier, marié à Louise de Joncourt.

Les Puerari étaient une famille noble de Crémone qui, l'une des premières, est venue s'établir à Genève après avoir embrassé la Réforme. Elle a fourni à Genève des professeurs, des magistrats, des militaires et un médecin qui était aussi professeur de philosophie.

Les chefs de famille se faisaient appeler Pueraro à l'époque de leur installation à Genève au seizième siècle. Ce n'est qu'au début du dix-septième siècle

qu'ils ont renoncé à cette habitude et que le nom de Puerari a été définitivement fixé.

Le médecin indiqué ci-dessus s'appelait Daniel Puerari. Parmi ses enfants se trouvait Gabriel, capitaine au service de l'Angleterre, qui a été le grand-père de Suzanne Élisabeth, femme de Joël Monod. Marc Nicolas, déjà nommé, a eu quatre enfants : Frédéric, Jeannette, Émilie et Alfred. Ils sont morts tous les quatre. Frédéric seul s'est marié et a eu trois enfants, dont deux filles qui sont devenues Mme Eugène de Morsier et Mme Eugène Risler, et un fils, Eugène Puerari, maintenant associé de son oncle M. Mirabaud, banquier à Paris [1].

Rentré dans sa patrie, Joël Monod ne reprit pas la carrière pastorale. Il consacra ses loisirs à l'éducation de ses enfants et à la culture des sciences et des lettres. Il fit paraître quelques articles estimés dans la *Bibliothèque raisonnée* et dans la *Bibliothèque des sciences.*

Il a publié de nombreuses traductions de l'anglais : *Lettres et négociations de Dudley Carleton ; Henriette Courtney,* roman qui eut un grand succès ; et la

[1] Une sœur de Marc-Nicolas Puerari, Antoinette-Jeannette, épousa, en 1786, Georges Gaussen, qui fut le père de Louis, de Paul et de Sophie Gaussen. Louis Gaussen, professeur de théologie à Genève, n'a laissé qu'une fille, Caroline, qui a conservé avec notre famille les relations les plus affectueuses.

partie imprimée de l'ouvrage intitulé *the World* (le Monde). Mais sa principale traduction est celle du roman de Richardson, *Sir Charles Grandisson*, en 7 vol. in-12° (1757), dont une seconde édition en 7 vol. in-8° a paru en 1764. Cette traduction est bien supérieure à celle de Prévost, qui a rendu l'œuvre de Richardson méconnaissable par ses retranchements.

Mon père, qui a consacré à mon grand-père un court article dans la *Bibliothèque universelle*, dit en finissant qu'il a laissé un nom plus cher à sa famille que célèbre dans la postérité.

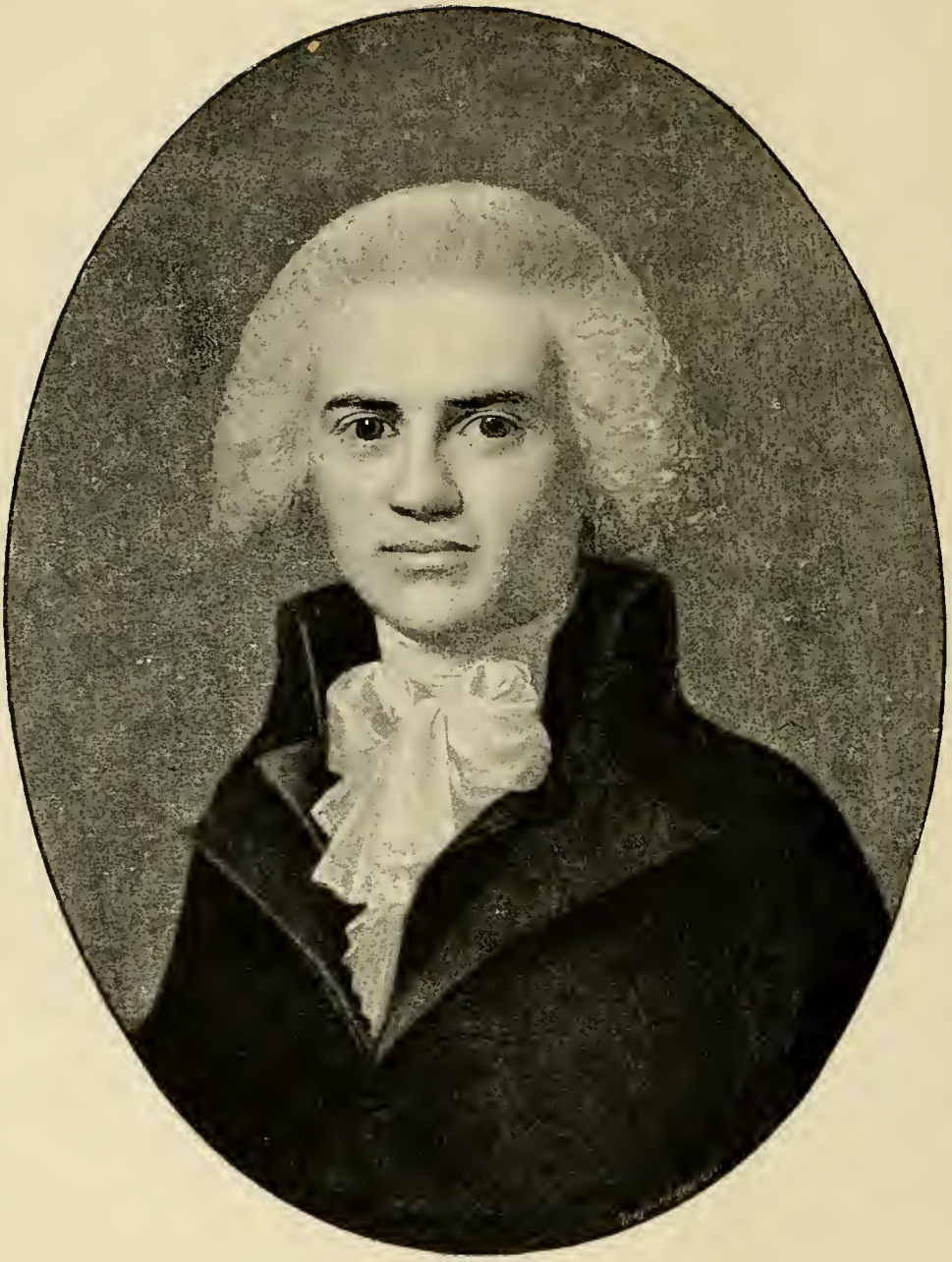
Gaspard-Joël Monod est mort d'apoplexie à soixante-cinq ans, le 14 avril 1782, à Ambilly.

Ma grand'mère Monod-Puerari est morte en 1799 à Copenhague, où elle était allée rejoindre son fils Jean, mon père.

Mon oncle Gérard ne s'est pas marié; il n'avait pas de profession. Mon père qui avait acheté à sa sœur la part qui revenait à celle-ci dans la propriété d'Ambilly, avait confié la gestion de ce domaine à son frère; celui-ci s'en acquitta de telle façon que mon père fut obligé d'envoyer à Genève son fils Édouard pour payer les dettes de Gérard. La vente d'Ambilly n'y suffit pas; papa dut compléter la somme nécessaire et constituer une pension à son frère. Celui-ci mourut à Genève en 1836.

Élisabeth, ma tante, a épousé en 1802 M. de Coutouly, Français noble qui, à ce titre, a émigré lors de la première révolution française et est venu s'établir avec sa femme à Copenhague, où il est mort en 1805, avant la naissance de son fils Charles. Il avait eu en 1803 une fille, Soucky, qui est morte en 1807.

Charles de Coutouly, qui avait embrassé la carrière pastorale et qui est mort en 1845, avait épousé, en 1835, Henriette Serre, née en 1814, et en avait eu six enfants dont quatre fils. Deux sont morts et les deux survivants servent le gouvernement français, l'un comme ambassadeur en Roumanie, l'autre comme consul au Cap. Des deux filles, l'une est morte à l'âge de deux ans, la seconde a épousé M. Dupin de Saint-André, pasteur de l'Église réformée de Tours. Mme veuve de Coutouly est établie à Tours, auprès de ses enfants Dupin de Saint-André.



JEAN MONOD
à l'âge de 28 ans.

D'après Juül.

III

RÉCIT

Jeunesse et mariage de Jean Monod.

Dans les pages précédentes je me suis efforcé de montrer les origines des parents des Douze. Je me propose maintenant de les faire connaître eux-mêmes ainsi que leurs enfants, d'abord par un récit suivi, puis par une série de notices biographiques.

Jean Monod était, comme il a été dit, le fils aîné de Gaspard Joël Monod. Il naquit à Ambilly le 5 septembre 1765. Vigoureux, sain de corps et d'esprit, de taille moyenne, sa figure avait une expression agréable qui révélait l'intelligence et la bonté dont il était doué. Le souvenir de sa physionomie a été conservé d'abord par un beau portrait, fait, ainsi que celui de maman, à l'époque de leur mariage, par un très habile peintre, M. Juül,

à Copenhague. Ces deux portraits, peints à l'huile, de grandeur naturelle, ont une réelle valeur artistique; ils en avaient aussi une très grande comme ressemblance. Plusieurs copies en ont été faites par Juül pour divers membres de la famille de Coninck. J'ai le bonheur de posséder les originaux [1].

Outre le grand intérêt qui s'attache à la reproduction des traits de mes parents à l'époque de leur jeunesse et dans les costumes du temps, ces portraits ont, je le répète, une valeur artistique. Je compte sur la piété filiale de celui qui les possédera après moi pour leur donner une première place parmi les souvenirs de la famille.

Un second portrait de papa, à l'époque de sa maturité, a été fait par Mme Munier, artiste célèbre, à Genève. Il a été reproduit par la gravure et je possède encore quelques exemplaires de cette gravure. Mme Munier a fait aussi un charmant portrait de ma mère à la même époque. Je suis heureux de pouvoir joindre à la biographie de mes parents la reproduction de leurs traits à l'époque de leur mariage et lors de leur maturité, lorsqu'ils étaient à la tête de leurs douze enfants [2].

M. Fessard, jeune sculpteur de talent, a fait de

[1] On les trouvera plus loin, reproduits par la photogravure.

[2] V. p. 127 et 135.

mon père un buste en plâtre, de grandeur naturelle. La famille possède des copies assez nombreuses de ce buste, qu'on peut voir aussi dans la sacristie de l'église de l'Oratoire.

Je ne mentionne que pour mémoire un médaillon en cire, très bien réussi, de papa, qui a été déposé étourdiment sur un poêle chaud et ne s'en est pas remis.

Jean Monod, né robuste, voulut dès sa jeunesse s'habituer à se passer de douceurs et de conforts inutiles. Il coucha à la dure et ne se permit qu'une nourriture frugale.

Nos traditions de famille se bornent à peu de chose relativement à la jeunesse de papa. Ce qui est certain c'est qu'il se montra aussi intelligent que studieux et se distingua par une conduite exemplaire. Il ne tarda pas à être au premier rang parmi les écoliers dans ses études classiques à Genève.

Il se décida à embrasser, comme son père, la carrière pastorale, et entra dans la Faculté de théologie de Genève où il se maintint encore au premier rang. Il avait une voix admirable et une élocution parfaite qui vinrent en aide à son intelligence et à ses solides études. Par ses sermons d'épreuve, il fit pressentir ce qu'il deviendrait comme prédicateur.

Les auteurs classiques, grecs et latins, lui étaient

familiers. Il termina ses études de théologie d'une façon brillante et fut consacré au saint ministère le 12 mars 1787, en même temps que MM. Lescale et Molière.

Il s'était épris à Genève d'une jeune fille qui paraissait disposée à répondre à son affection; mais ici encore, comme pour mon grand-père de Coninck, Dieu, pour le bonheur de la famille, coupa court à ce projet. La mère de Jean obtint de son fils de renoncer à cet amour naissant, parce qu'il y avait dans la famille de la jeune fille des phtisiques. L'événement prouva plus tard qu'elle avait agi prudemment; cette personne mourut jeune, de la poitrine.

Jean ne tarda pas à être distrait de ses chagrins d'amour par un événement qui devait décider de son avenir et de celui de sa famille. Il fut chargé de conduire à Pétersbourg une sienne cousine appartenant à la branche suisse établie à Morges. Elle avait été nommée par le czar Alexandre Ier gouvernante d'une de ses filles. — Une des petites-filles de Jean-François Monod avait épousé Charles Rath, général russe, et Henri Emmanuel, mentionné plus haut, avait été créé noble russe Livonien. C'est peut-être ce qui explique le choix fait d'une demoiselle Monod par Alexandre Ier pour l'éducation d'une de ses filles.

Jean s'acquitta de cette mission en 1790. A son

retour, il profita de ce que son voyage lui avait été largement payé pour visiter Stockholm et Copenhague avant de rentrer à Genève. Arrivé à Copenhague, il alla voir M. Mourier, pasteur de l'Église réformée, qui voulut bien lui faire faire connaissance avec la ville.

Dans une de leurs promenades, ils furent surpris par une grosse pluie, et M. Mourier se réfugia avec son jeune confrère dans une maison voisine. C'était le palais appartenant à F. de Coninck : M. Mourier voulut profiter de la circonstance pour présenter Jean Monod à F. de Coninck. Ce fut le début de Jean dans la famille de Coninck. Il fut très bien accueilli et invité à revenir.

Grâce au soin que prenait papa d'inscrire sur l'enveloppe des manuscrits de ses sermons l'époque où il les prêchait, nous apprenons qu'il était à Copenhague le 16 janvier 1791 et à Berlin le 19 juin suivant. Je conclus de ces deux dates que le séjour de papa à Copenhague a duré plusieurs mois, par suite de l'accueil qui lui fut fait dans la famille de Coninck.

Je n'ai à cet égard qu'une seule tradition que j'ai lieu de croire exacte, et qui est une véritable révélation. La veille du départ de Jean, Louise, la seconde des filles de F. de Coninck, alors âgée de seize ans, écrivit sur une vitre avec

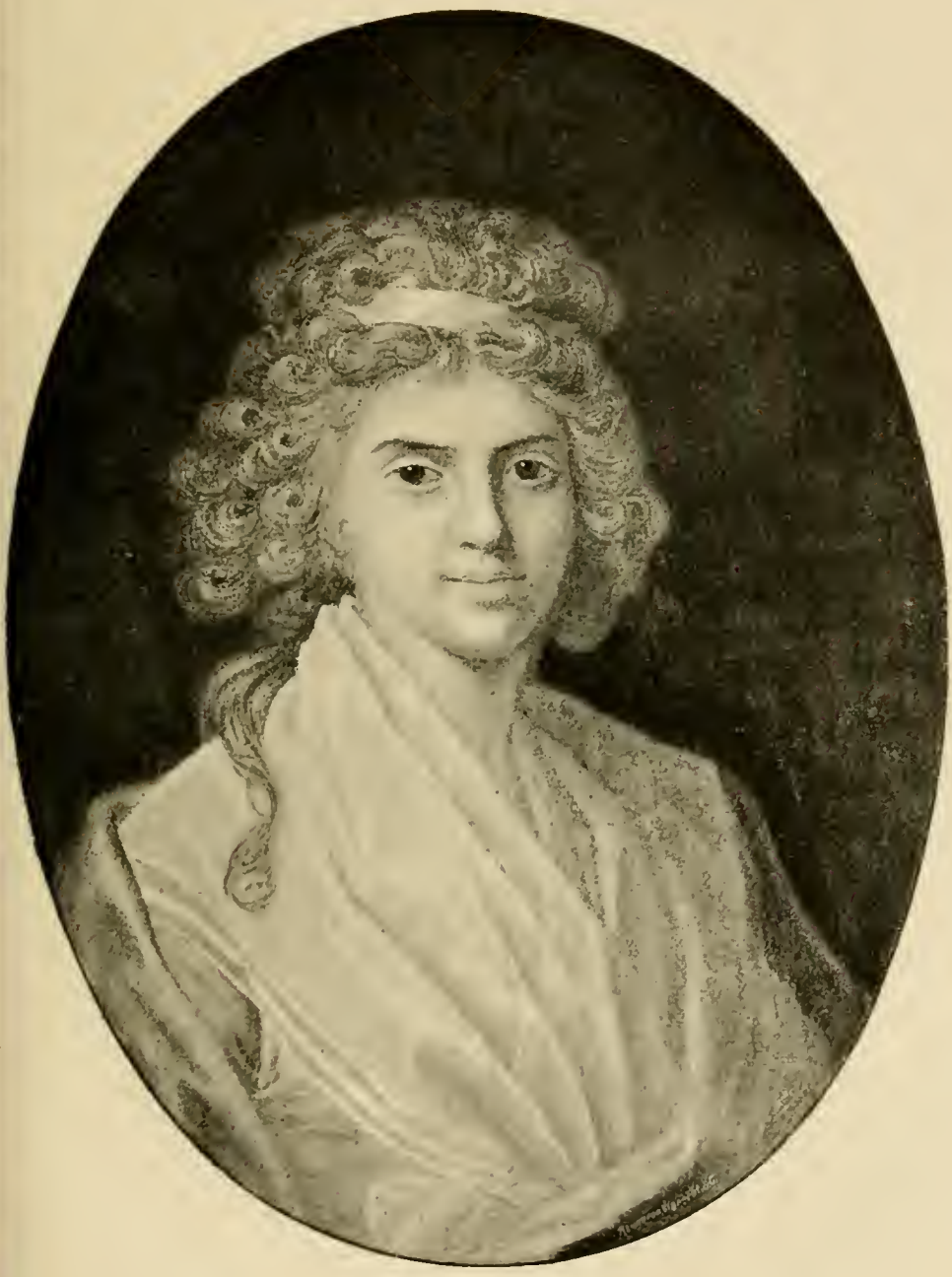
un diamant, en présence du jeune homme : *je reviendrai.*

Ce fait prouve que ces deux jeunes gens avaient profité du temps qu'ils avaient pu passer ensemble pour faire bonne connaissance et que Jean avait gagné le cœur de Louise.

Il fallait un encouragement aussi significatif pour qu'un jeune pasteur sans fortune pût concevoir l'espérance de se voir accorder la main de la fille d'un des premiers négociants de l'Europe à cette époque. Il y a tout lieu de croire que c'est après avoir quitté Copenhague que papa alla voir à Berlin son ami le pasteur Molière et prêcha pour lui le 19 juin avant de retourner en Suisse.

D'après les indications fournies par ses sermons, nous apprenons qu'il est retourné à Copenhague en 1792 après avoir prêché une fois à la Haye, le 13 mai, et deux fois à Londres, les 3 juin et 1er juillet. Il prêcha à Copenhague le 28 octobre et le 11 novembre 1792. La prédication n'était pas le seul but de son retour dans cette ville, à en juger par le fait que le 18 janvier 1793 il épousait Louise de Coninck, âgée de dix-sept ans et un mois.

Jean repartit pour la Suisse avec sa femme et s'arrêta à Morges, où l'attiraient probablement ses parents de la branche suisse.



Louise Monod
à l'âge de 18 ans.

D'après Juül.

L'aîné de ses enfants, Frédéric, naquit à Monnaz près de Morges le 17 mai 1794.

La même année, Jean fut appelé à Copenhague pour remplacer un des pasteurs de l'Église réformée.

C'est ainsi qu'un peu plus d'un an après son mariage et son départ pour la Suisse, il revint s'installer à Copenhague comme pasteur et ramena sa femme auprès des parents de celle-ci, avec son premier-né.

Séjour à Copenhague.

Jean Monod a desservi l'église française de Copenhague de 1794 à 1808.

Pendant ces quatorze ans il est devenu père de huit enfants, dont sept garçons. Il passait la belle saison à Kanin-gaard, que son beau-père avait mis à sa disposition. Je ne possède aucun document écrit sur cette période de notre vie de famille, et c'est à des traditions orales et à mes faibles souvenirs d'enfance que sont dus les quelques détails suivants.

Je ne sais rien de précis sur l'éducation de mes frères. Mon père avait confié en 1804 leur instruction à un jeune pasteur suisse du nom de Gaberel et, dans une lettre à son ami le pasteur Mestrezat, il témoigne sa satisfaction de l'aide que lui apporte

Gaberel. D'après ce qui m'a été dit, j'ai lieu de croire que mes frères causèrent quelques soucis à nos parents. Frédéric en particulier, tout bon garçon qu'il fût, avait une fougue qui lui faisait mal supporter la discipline. Son grand-père de Coninck ne l'en aimait pas moins, à telles enseignes qu'un jour, à l'approche du jour de naissance de son petit-fils, il lui demanda de lui apporter une liste des objets entre lesquels on pourrait choisir les cadeaux à lui faire. Frédéric mit en tête de sa liste une montre, un vrai cheval et une gymnastique. A la grande surprise et non moins grande joie du garçon, son grand-père ne voulut pas faire de choix et donna les trois objets!

Je cite ce fait surtout pour montrer la tendresse de grand-papa pour sa famille et de quels moyens il pouvait disposer pour satisfaire sa générosité.

Je n'avais pas cinq ans quand j'ai quitté le Danemark et mes souvenirs se ressentent de cette extrême jeunesse; ils se rapportent plutôt à des objets et à des animaux qu'à des personnes. Je n'ai aucun souvenir de mes grands-parents de Coninck, mais je vois encore un bélier très méchant faisant partie du troupeau de moutons appartenant à Kanin-gaard; il fallait lui couvrir les yeux avant de le laisser sortir de la bergerie.

J'étais très lié avec un magnifique chien de Terre-Neuve à poils bruns. Un jour je voulus lui procurer le plaisir de contempler les lapins enfermés dans un enclos. J'ouvris la porte de l'enclos pour que le chien pût mieux les examiner; mais je me souviens de ma terreur quand le chien se précipita sur les lapins et en étrangla plusieurs.

J'ai souvenance aussi d'un gros cerisier qui portait d'un côté des fruits de qualité inférieure et de l'autre des cerises excellentes. Mes frères étaient autorisés à grimper dans l'arbre et à manger les mauvaises cerises. Je les soupçonnais de se tromper parfois dans le choix à faire.

Ce soupçon avait sa raison d'être! Nous avions la permission d'aller le matin, à notre lever, ramasser, dans le jardin, les fruits tombés depuis la veille. Un jour Adolphe fut surpris secouant un arbre pour remplir son panier!

Nous avions une vieille bonne nommée Mette qui, vu le nombre croissant des enfants, devint bientôt insuffisante, et il fallut lui donner une aide du nom de Karen. Je préférais celle-ci, parce que Mette avait l'habitude de traiter les bosses que je pouvais me faire par l'application de la semelle de son soulier. Quel que fût l'état de cette semelle, je devais en subir le contact si j'avais la malechance de me cogner en présence de Mette.

Je me souviens de la répugnance que m'inspirait cette pratique superstitieuse.

A cet inconvénient près, mes vagues souvenirs me laissent l'impression que nous menions, tant à la ville qu'à la campagne, une vie aussi aisée qu'heureuse.

En 1798, papa fit un voyage à Londres et à Paris. Il fut invité à prêcher dans cette dernière ville. Cette prédication, en révélant à l'Église réformée de Paris le talent hors ligne dont était doué ce pasteur âgé de trente-trois ans, a eu une influence décisive sur la carrière de celui-ci et sur l'avenir de sa famille, car, à la mort prématurée de M. Mestrezat, pasteur de l'Église réformée de Paris, en 1808, papa reçut vocation de cette Église à venir remplacer le défunt.

Lors de ce voyage à Paris en 1798, le Danemark était en pleine prospérité; la famille de Coninck était à l'apogée de sa fortune et mon père n'avait aucune idée de quitter la position qu'il occupait à Copenhague.

En 1808, par suite de l'attentat commis en 1807 par l'Angleterre contre le Danemark, l'état des choses était tout autre; le commerce danois était en grande partie arrêté; la maison de Coninck était fortement ébranlée, et papa crut, dans l'intérêt de sa famille, devoir accepter l'appel qui lui était adressé par l'Église réformée de Paris, d'autant

plus qu'il y était encouragé par ses beaux-parents et que ma vaillante mère était disposée à accepter ce douloureux sacrifice.

Maman avait à ce moment huit enfants, dont l'aîné était âgé de quatorze ans et le dernier de deux ans. Elle était au cinquième mois d'une grossesse. Il s'agissait pour elle de quitter sa famille dont elle était chérie, d'abandonner la position heureuse et facile dont elle jouissait à Copenhague, pour aller, à l'entrée de l'hiver, s'établir avec sa nombreuse famille dans une ville qu'elle ne connaissait pas. Dieu lui donna l'énergie nécessaire pour cette grave entreprise. Elle la considérait sans doute comme un devoir envers son mari et peut-être aussi envers ses fils, dont l'éducation devait être bien difficile à Copenhague, tandis qu'à Paris elle serait singulièrement facilitée.

La bénédiction de Dieu a reposé sur ce sacrifice : la carrière de papa a été bien différente de ce qu'elle aurait été s'il fût resté à Copenhague, et ses enfants ont largement bénéficié de cet établissement à Paris qui a été l'origine de la prospérité de notre famille.

Quand je réfléchis à ce que sont devenus les Douze par le fait de ce transfert à Paris, mon cœur déborde de reconnaissance envers mes parents, et envers Dieu qui leur a donné la force de l'accomplir.

Indépendamment des avantages que les enfants de papa ont retiré de leur établissement en France et qui ressortiront de la suite de ce récit, je crois devoir signaler dès maintenant celui qui est résulté pour les fils aînés de ce que, nés à l'étranger d'un père suisse et d'une mère danoise, ils étaient considérés comme Danois et par conséquent exemptés de certaines charges imposées aux Français, notamment de la conscription. L'avantage était précieux pour mes frères aînés; on était aux dernières années du premier empire, époque où Napoléon drainait la France de tous ses jeunes gens pour en faire de la chair à canon.

Quand la Chambre dite *introuvable* tenta de faire casser l'élection de Benjamin Constant à la Chambre des députés, comme Suisse, et que celui-ci obtint son maintien à titre de descendant de réfugié lors de la révocation de l'Édit de Nantes, l'attention se porta sur la loi du 9-15 décembre 1790, dont l'article 22 est ainsi conçu :

« Toutes personnes qui, nées en pays étranger, descendent, à quelque degré que ce soit, d'un Français ou d'une Française expatriés pour cause de religion, sont déclarées naturels Français et jouiront des droits attachés à cette qualité, s'ils reviennent en France, y fixent leur demeure et prêtent le serment civique. »

Les fils Monod qui jusqu'à cette époque se considéraient comme Danois, voulurent bénéficier de cette loi et revendiquer leur titre de Français [1]. On parvint à se procurer les documents établissant que notre mère était descendante d'une réfugiée lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Les pièces établissant le départ de France de Rachel d'Amberbos pour cause de religion, son mariage avec Louis de Joncourt, l'acte de naissance de Marie de Joncourt et son mariage avec Frédéric de Coninck ont été déposés chez Me Chatelain, notaire, 25, rue Croix des Petits-Champs, le 1er février et le 7 avril 1825. Ce n'est qu'après 1830, sous le règne de Louis-Philippe, que les membres de la famille Monod purent faire établir leurs droits de Français. Grâce à ces pièces, nous avons pu nous faire inscrire sur les listes électorales, j'ai pu être nommé professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Valdemar, courtier d'assurances maritimes, et d'autres, pasteurs de l'Église réformée de France. Cette loi subsiste, dans ce qu'elle a d'essentiel et, encore aujourd'hui, tout descendant des de Joncourt et des de Coninck résidant à l'étranger peut se faire reconnaître Français. Il en serait de même d'un Monod, si plus tard il en naissait à l'étranger.

[1] L'aîné, Frédéric, dans l'ignorance de cette loi, s'était déjà fait naturaliser.

Il résulte de ces faits que depuis 1830 nous avons joui des droits de Français, bien que nous n'en ayons pas subi toutes les charges [1]. Nos ancêtres ont assez souffert du crime commis par Louis XIV pour que cette tardive et faible réparation fût due à leurs descendants.

Départ de Copenhague et installation à Paris.

Le départ de Copenhague eut lieu le 31 octobre 1808. Ce n'était pas chose aisée que de sortir de l'île de Seeland, alors bloquée par la flotte anglaise. La preuve en est que le navire sur lequel nous nous étions embarqués à Korsör fut poursuivi par un vaisseau anglais et dut se réfugier dans une des îles qui se trouvent dans le grand Belt. Ce ne fut qu'après trois jours passés dans cette île que, trompant la vigilance des Anglais, le navire put se remettre en route et aborder à Kiel. Nous étions alors sur terre ferme et

[1] Quelques-uns firent le service de la garde nationale. Lors de l'insurrection de juin 1848, Valdemar, dont la compagnie marchait contre les insurgés, a été effleuré par une balle qui a tué un garde national à son côté. Quant à moi, mon service s'est borné à vingt-quatre heures de prison, dues à ce que je payais un homme pour faire mon service à ma place, réservant mon temps pour mon service à l'hôpital et mes clients en ville.

ce n'était plus, pour arriver à Paris, qu'une affaire de temps, mais de temps prolongé, car nous ne voyagions que de jour.

Le voyage se fit en poste, moyennant une vaste berline qui contenait mes parents, Adèle, Adolphe, Valdemar, moi et la brave Karen mentionnée plus haut; plus une calèche dans laquelle se casèrent mes quatre frères aînés. On m'a assuré qu'à l'arrivée à Hambourg il y avait déjà près de soixante chemises à laver.

Ce voyage dura un mois et ne fut marqué que par un seul accident: un soir, dans une plaine sablonneuse, le postillon qui conduisait la calèche, trompé par l'obscurité, culbuta la voiture dans un fossé. Il n'y avait rien de cassé, ni de la voiture, ni de ceux qu'elle contenait. Mais il fallut un certain temps pour la remettre sur roues, et Billy avait profité de cet intervalle pour s'endormir assis sur le bord de la route. Ses trois frères avaient repris leurs places, et ce ne fut qu'après quelques moments que Frédéric, constatant l'absence de Billy, fit arrêter la voiture et alla quérir le voyageur oublié.

D'après mes souvenirs, la première installation eut lieu dans un hôtel de la rue de Cléry. Mes parents avaient à trouver un appartement et à monter un ménage tout nouveau. C'était dans les premiers jours de décembre. Je ne sais ce qu'il advint de

mes frères et de ma sœur pendant ces premiers temps difficiles à traverser. Il est probable que des paroissiens compatissants vinrent en aide à mes parents, en se chargeant de les garder jusqu'à ce qu'ils eussent un foyer définitif. Quant à moi, je n'ai souvenance que de mon triste séjour dans cet hôtel. Accoutumé en Danemark à une pleine liberté de mouvement, je supportais difficilement cette réclusion, contre laquelle je me révoltais d'autant plus facilement que j'étais un enfant actif et turbulent, enclin à la colère. Je me souviens d'avoir obligé ma pauvre maman à me fouetter quatre fois dans la même journée, malgré sa tendresse particulière pour son petit « Gussy. »

Ces légères punitions, qui n'étaient que trop bien justifiées, ont été largement compensées par la bénédiction spéciale que ma mère mourante a tenu à prononcer sur moi, et qui ne s'explique que par sa tendresse exceptionnelle.

Je fus délivré de cette prison par notre installation dans une propriété qui n'existe plus, au n° 2 de la rue Pigalle, au coin de la rue de la Tour-des-Dames. Cette maison avait probablement été autrefois habitée par un grand seigneur. Elle était placée entre deux cours. Un grand jardin s'étendant jusqu'à la rue de La Rochefoucauld, longeant par conséquent toute la rue de la Tour-

des-Dames, en dépendait. Elle n'était occupée que par nous, par le propriétaire, célibataire, dont l'appartement était au rez-de-chaussée d'une aile de la maison, et par son régisseur, qui occupait le second et unique étage au-dessus du premier, où nous étions installés.

Pour donner une idée de ce qu'avait dû être autrefois cette habitation, il me suffira de dire que la vaste salle à manger était lambrissée de laque, sur laquelle étaient tracés des dessins semblables à ceux qui figurent sur les boîtes de laque qui nous viennent de la Chine. La chambre des enfants avait dû être autrefois une galerie de tableaux ; elle était éclairée par le haut, et par une grande fenêtre au fond de la chambre. Elle était chauffée au moyen d'un grand poêle, installé par nos parents, et dont le souvenir m'a été conservé par un accident dont maman a été victime.

Elle était, un matin d'hiver, dans cette chambre avec moi, Karen et ma sœur Adèle. Dans le poêle flambaient plusieurs bûches. Adèle se trouvait devant la bouche du poêle quand l'ouverture brusque de la porte de la chambre en fit sortir une flamme qui mit le feu à sa robe. Adèle se mit à courir en poussant des cris. Maman la poursuivit en s'efforçant d'éteindre avec ses mains le feu qui enveloppait l'enfant. La bonne, au moyen d'une

couverture arrachée à un lit, éteignit les flammes qui n'avaient pas encore atteint Adèle; mais maman eut les mains cruellement brûlées. Je vois encore ces chères mains couvertes de pommes de terre écrasées, absurde moyen de combattre la douleur des brûlures. Celles de maman étaient peu profondes, et la guérison fut rapide.

C'est dans cette maison que sont nés Marie, le 31 mars 1809, et Edmond, en 1811. Ce dernier mourut quelques mois après sa naissance. C'est le seul des enfants de maman qui ne lui ait pas survécu.

Mon père fut installé comme pasteur de l'Église réformée de Paris par son collègue Rabaut Pommier, le 26 décembre 1808, dans l'église de Saint-Louis, située dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre. L'église et la rue ont été supprimées lorsqu'on a déblayé la cour du Louvre des constructions qui la remplissaient. C'est alors que l'église Saint-Louis fut remplacée par celle de l'Oratoire.

Les protestants de Paris n'avaient à cette époque que deux lieux de culte: l'église de Sainte-Marie, dans la rue Saint-Antoine, et l'église de l'Oratoire, dans la rue Saint-Honoré. Ces deux édifices avaient appartenu autrefois à des ordres catholiques supprimés à l'époque de la première révo-

lution [1]. La ville de Paris avait alloué aux protestants une troisième église située sur la rive gauche de la Seine, celle de Pentemont. Mais, par suite de circonstances qu'il est inutile de rappeler ici, elle ne fut mise à leur disposition que bien des années après les deux autres. L'église de l'Oratoire, qui avait appartenu aux Oratoriens, et qui était devenue un dépôt de la ville, fut restaurée et attribuée aux protestants de Paris en 1811.

L'Église réformée de Paris ne possédait alors que trois pasteurs. L'un d'eux était Rabaut Pommier, frère de Rabaut Saint-Étienne, qui, comme celui-ci et plusieurs autres pasteurs, avait, pendant la Révolution, renoncé au ministère évangélique et s'était lancé dans la carrière politique. Il avait fait partie de la Convention et avait voté la mort de Louis XVI avec sursis, dans l'intention de le sauver. Nommé pasteur de l'Église réformée de Paris le 25 février 1803, il fut exilé au retour des Bourbons à cause de son vote et dut donner sa démission de pasteur en 1816. Il fut remplacé huit jours après par M. Juillerat-Chasseur. Deux ans après, il obtint la permission de rentrer à Paris, où il est mort en 1820. Dès 1781, il avait constaté que l'inoculation

[1] La marquise de Sévigné assista quelquefois à la messe dans « l'Église des filles de Sainte-Marie de la visitation, » où reposait le corps de sa mère.

de la picote mettait à l'abri de la variole. Il fit part de cette observation à un médecin anglais. Celui-ci en parla à Jenner qui fut ainsi mis sur la voie de la découverte de la vaccine. Rabaut était un petit homme dont la voix était si faible que ses auditeurs l'entendaient à peine.

Le second, Marron, contrastait avec Rabaut par sa haute stature et par sa large prestance. Ancien condisciple de papa à la Faculté de Genève, il avait été nommé pasteur de l'Église réformée de Paris en 1802, et président du Consistoire à la mort de Mestrezat. Pitoyable prédicateur, il ajoutait à ce défaut celui de se croire poète et de forger des vers qu'il aurait dû garder pour lui. Lors de l'inauguration de la statue de Louis XIV sur la place des Victoires, sous la Restauration, il ne craignit pas de publier une pièce de vers à la louange de l'auteur de la révocation de l'Édit de Nantes.

C'est à ces deux pasteurs que fut adjoint Jean Monod pour desservir l'Église réformée de Paris, qui depuis a pris un développement tel qu'elle possède aujourd'hui 35 lieux de culte, à Paris ou dans ses environs, et 38 services du dimanche, soit le matin, soit l'après-midi, soit le soir. Elle compte douze pasteurs titulaires, douze pasteurs auxiliaires et suffragants, plus un pasteur aumô-

nier des prisons et un pasteur aumônier du lycée Henri IV. Les aumôniers des autres lycées sont des pasteurs titulaires ou auxiliaires de l'Église de Paris.

Ces trois pasteurs, en 1808, prêchaient à tour de rôle dans les deux temples. Jean Monod ne tarda pas à justifier les espérances qu'avait fondées sur lui l'Église réformée de Paris. Au talent de prédicateur qui s'était révélé pendant ses études à Genève et qui avait fait de lui le premier prédicateur de France à cette époque, se joignaient des connaissances aussi solides qu'étendues, l'amour du travail, l'exemple du chef d'une famille patriarcale, une bienveillance et une charité chrétienne sans limites. J'ai hérité de sa Bible qu'il avait interfoliée de pages blanches. Les nombreuses notes dont elles sont chargées témoignent de l'étude assidue qu'il en faisait. Malheureusement il était timide et se défiait de lui-même; il n'a jamais osé se livrer à l'improvisation. Ses sermons, médités et écrits très soigneusement, étaient récités, grâce à sa prodigieuse mémoire, comme s'ils étaient improvisés. Au culte de famille du matin, il lisait une prière. C'était à lui de préférence que les familles éclairées de l'Église confiaient l'éducation religieuse de leurs enfants.

A la mort de M. Marron en 1832, il fut nommé

président du Consistoire. Il était alors l'objet de la vénération de toute l'Église.

Par suite des revers de fortune de la famille de Coninck, la dot de ma mère avait été fortement compromise, et papa avait dû, pour élever sa nombreuse famille, se créer des ressources en recevant comme pensionnaires des enfants dont l'éducation lui était confiée. Le fait d'être admis dans sa famille, était considéré comme un privilège. La pension était de 3000 francs et les familles aisées pouvaient seules aspirer à cet avantage. Faute de place, papa ne pouvait recevoir que six élèves.

Les deux premiers qui nous furent adjoints comme camarades furent Henri Hottinguer et Georges Grivel. Parmi ceux qui ont passé par ce mode d'éducation je me contenterai de citer, outre ceux déjà nommés : Philippe Hottinguer; deux fils de M. Gros, de Lyon; trois fils de Nicolas Schlumberger; un fils de M. Gros, de Wesserling; le fils de M. Cottier; le fils de M. Portal; Louis Vernes; Benjamin Delessert; Amédée Bouffé; le fils de M. Muller-Sœhnée; deux des fils de John Lewis Brown, de Copenhague; deux neveux du roi de Wurtemberg dont l'aîné était l'héritier présomptif du trône [1]; un fils Duméril; un fils Babut; notre

[1] Il fut privé de ce titre par la naissance d'un fils du roi pendant qu'il était en pension chez mon père.

cousin Frédéric de Coninck ; un jeune Américain du nom de Perkins ; Fernand Joly, etc.

C'est grâce à ces pensionnaires que nous avons pu nous passer de l'enseignement des lycées tout en profitant de l'avantage de l'éducation commune.

A ces jeunes élèves se joignaient parfois, pour la table et le logement, des pensionnaires adultes. C'est ainsi qu'ont été admis dans la famille M. Rouville, Mlles Bourrit et Mussard. M. Bourrit, caissier de la maison de banque Blanc-Colin, a dîné à notre table pendant une vingtaine d'années jusqu'à sa mort.

Par sa grande énergie et son merveilleux savoir-faire, maman a suffi, avec l'aide de Dieu, à l'énorme tâche que lui imposait un tel état de maison, malgré d'affreuses migraines qui la forçaient de garder le lit pendant un, deux et même trois jours, et ses cinq grossesses à Paris, dont la dernière eut lieu en 1818. Il est vrai qu'elle menait rondement les choses. Elle se levait le neuvième jour et reprenait ses occupations [1]. Elle a nourri ses six premiers enfants, mais a dû s'arrêter au septième. J'ai été élevé au lait de vache ainsi que Valdemar. Marie et Edmond ont été élevés au

[1] C'est du moins ce que j'ai pu constater à la naissance de son treizième enfant, Betsy, la seule couche dont j'aie gardé le souvenir.

lait de chèvre. Maman ne s'est décidée à prendre des nourrices que pour les trois derniers, à la suite de la mort d'Edmond.

Papa, absorbé par les occupations de son ministère, ne pouvait pas songer à notre éducation et dut se borner à notre instruction religieuse. Il appela à son aide un précepteur, comme à Copenhague.

Il ne fut pas heureux dans le choix des deux premiers : Pétrosilius, Allemand, et Dittmar, pasteur genevois, qui tous deux furent obligés de résigner leurs fonctions au bout de peu de temps. Ils n'avaient à faire qu'à mes frères aînés, car c'était à l'époque de notre installation à Paris; mais papa constata bientôt qu'ils ne pouvaient pas tenir tête à ces jeunes gens, qui avaient apporté de Copenhague des habitudes d'indiscipline difficiles à vaincre.

Il dut avoir recours à un troisième précepteur, et cette fois il fut bien guidé dans son choix. Il s'adressa à M. Küster, jeune pasteur hanovrien, qui avait fait de fortes études et était un pédagogue hors ligne.

C'est probablement en 1812 que Küster est entré dans notre famille, dont il a fait partie pendant plus de vingt ans. Il y a tenu une si grande place, il a eu sur moi en particulier une influence si salutaire que je me sens pressé de consacrer à sa mémoire quelques lignes dans ce récit.

Küster était d'une stature élevée; l'expression de sa figure était agréable, elle dénotait l'intelligence et la bonté. Il était maigre et vigoureux, dur à la fatigue et ne craignait pas de courir avec ses élèves. Pendant tout le temps qu'il a passé dans notre famille, il n'a pas été malade. J'ignore complètement ce qui concerne sa famille et sa jeunesse; jamais il ne m'en a parlé. Je ne lui ai pas connu de correspondance avec l'Allemagne.

Sa tâche lui fut facilitée dès le début par la détermination que prit papa d'envoyer Frédéric à Genève, dans la pension tenue par son ami le pasteur Duvillard, naguères son compagnon d'études. Küster ne tarda pas à mater mes frères non par la sévérité et les corrections, mais par l'affection. Il prit avec le consentement de nos parents une autorité devant laquelle tout devait plier. « M. Küster l'a dit, » cela suffisait pour faire taire toutes les objections.

Il s'efforçait de développer chez ses élèves le sentiment de la dignité personnelle, de la probité, de l'amour fraternel. Sa principale punition était le bannissement de la salle d'étude : « Tu es indigne de rester à travailler; va t'amuser, si tu le peux! » et on ne le pouvait pas, tant on avait de honte d'être expulsé et de chagrin d'avoir fait de la peine à M. Küster. J'ai eu, en mon jeune frère Horace, un

frappant exemple de la manière dont Küster s'y prenait pour donner à un enfant le goût de l'étude [1].

Küster ne s'est jamais servi de la religion pour notre éducation et je n'ai jamais su quelles étaient ses croyances religieuses. Jamais dans la classe il n'a été question de prière ni de la lecture de la Bible. D'autre part, Küster n'a jamais dit un mot qui pût ébranler nos convictions religieuses.

Il voulait que nous apprissions à travailler seuls et en même temps à être durs à la souffrance. Il fallait être levé à six heures du matin et travailler dans une chambre sans feu, même dans les hivers les plus rigoureux. Je me souviens de n'avoir pu écrire, un matin, parce que l'encre était gelée. Küster, avant de se coucher, déposait sur le pupitre de chacun de ses élèves un papier indiquant le travail à faire avant son arrivée à huit heures. Il ne paraissait que très rarement dans le cercle de famille : après la classe du soir, il allait se reposer du travail que lui imposaient ses élèves dans un café, où il soupait en lisant les journaux et ne rentrait que fort tard.

Küster attachait une grande importance aux exercices du corps. La gymnastique et l'escrime ont fait partie de notre éducation. Il nous emmenait tous les jours, quelque temps qu'il fît, à la pro-

[1] Consulter pour les détails la biographie d'Horace.

menade. Il prenait la tête de la troupe, marchait vite et ne se mettait pas en peine de voir s'il était suivi, mais punissait, en rentrant, celui qui s'était égaré. Il utilisait ces promenades pour notre instruction en nous conduisant au Louvre ou au Jardin-des-Plantes, et pour notre développement corporel en nous laissant nous ébattre dans le Jardin des Tuileries, aux Champs-Élysées ou dans la campagne. Dans la belle saison, il nous conduisait dans un des bains établis sur la Seine, où il nous avait lui-même appris la natation. Il ne se passait guère d'hiver où nous ne pussions aller patiner sur le bassin de la Villette qui n'était pas encore envahi par les bateaux et était le rendez-vous de tous les patineurs de Paris.

Lors de l'occupation de Paris par les Alliés en 1814, Küster ne manqua pas une occasion de nous faire faire voir de près nos vainqueurs.

Un jour, il eut l'idée de nous faire faire le tour de Paris en dehors du mur qui l'entourait alors.

En 1812, il nous a conduits à pied à Fontainebleau. Partis de bonne heure de Paris, nous couchâmes dans un village à huit ou dix kilomètres de Fontainebleau où nous ne devions arriver que le lendemain matin. L'accès du château, alors occupé par le pape, nous étant interdit, nous visitâmes les jardins et le parc et, après nous être

restaurés et reposés, nous reprîmes la route du village où nous avions passé la nuit. En traversant la forêt nous fûmes assaillis par un gros orage avec pluie torrentielle. Küster nous fit garder le milieu de la chaussée et bien nous en prit, car la foudre tomba sur un arbre à peu de distance de nous. Arrivés à notre gîte de la veille, nous passâmes une soirée joyeuse à faire sécher nos vêtements devant un grand feu de fagots, et le lendemain soir nous rentrions à la maison, très fiers et très contents d'avoir pu faire ce voyage pédestre. Le but de ces grandes courses était de nous aguerrir à la fatigue.

Toutes ces pérégrinations étaient rendues possibles par le fait que nous ne suivions pas les classes des lycées.

Küster se chargeait seul de notre instruction. C'est sous sa direction que j'ai étudié le grec, le latin, les langues allemande, anglaise, italienne, l'histoire, la géographie. Il n'a pas voulu nous enseigner la grammaire française, dans l'idée que les règles de cette grammaire et l'orthographe devaient être apprises par la lecture et l'écriture du français. J'ai souvent déploré cette lacune dans mon instruction.

A part quelques leçons de mathématiques, un cours de physique au Lycée Bourbon, suivi pendant un an, et des leçons de dessin et de danse, j'ai dû à Küster tout ce que j'ai appris dans ma jeunesse.

Avec la grammaire française, Küster avait banni de son enseignement la philosophie proprement dite et le peu que j'en ai appris est dû à mes études personnelles. Je ne puis mieux faire connaître l'enseignement de Küster qu'en consignant ici ce que Frédéric, venu de Genève en 1817 pour passer ses vacances dans la famille, écrivait à un de ses amis : « Les enfants ont subi l'autre jour un examen qui m'a fait grand plaisir. Il roulait sur l'anglais, l'italien et l'allemand, et ces petits drôles, jusqu'à Valdemar, parlent et traduisent dans ces trois langues avec facilité.

« Dans quelques jours, nous en aurons un sur le grec, le latin, la géographie et puis sur l'histoire naturelle, l'arithmétique, les antiquités.

« C'est un charme de les entendre. Ils me feront bien honte, mais n'importe, pourvu qu'ils réussissent. Ce M. Küster est un trésor inappréciable !... »

Je pus faire honneur à l'enseignement de Küster par le succès que j'obtins lorsqu'en 1821 je subis les épreuves du baccalauréat ès-lettres [1].

En 1829, Küster s'éprit d'une jolie fille qui était la femme de chambre de maman et l'épousa. Par suite de ce mariage, il dût se loger hors de chez mon père, tout en continuant à instruire les pensionnaires, dont je ne faisais plus partie. Mais après

[1] Voir pour les détails ma biographie.

la naissance d'un fils, il alla s'établir en Suisse dans le pays de sa femme, où ils vivaient sur les économies que Küster avait faites et sur une pension allouée par mon père. Il se serait retiré dans l'aisance s'il avait su garder son argent et si sa grande générosité et son peu de défiance ne l'avaient trop souvent rendu victime de la fourberie d'autrui. Plusieurs des parents dont les fils avaient été confiés à Küster lui avaient manifesté leur reconnaissance par des dons en argent. M. Hottinguer notamment lui avait donné un titre de 500 fr. de rente française. Küster est mort quelques années après, laissant deux fils que j'ai complètement perdus de vue. S'il n'avait pas fait la folie de se marier ainsi, il serait resté dans la famille où il avait si bien conquis sa place, et y serait mort entouré de l'affection et de la reconnaissance de tous ses élèves et de leurs parents.

Notre séjour dans la propriété de la rue Pigalle ne dura que trois ans. Il fut marqué par l'introduction de Küster dans la famille, le départ de Frédéric pour Genève, la naissance de Marie en 1809, et celle d'Edmond en 1811. Marie a été nourrie avec plein succès par le lait d'une chèvre achetée pour elle et installée dans l'écurie de la maison. Plus tard on attribuait les sauts de cabri de cette charmante et vive enfant à l'influence de sa nourrice.

Après notre départ, cette propriété a été morcelée. Du côté de la rue Pigalle s'est établie la poste aux chevaux, aujourd'hui disparue. Le jardin a fait place à plusieurs beaux hôtels ouvrant sur la rue de la Tour-des-Dames et ayant de petits jardins qui sont les restes de celui dont nous jouissions.

C'est dans cette maison qu'arrivèrent les deux premiers pensionnaires de papa, Henri Hottinguer et Georges Grivel, un peu plus âgés que moi, et qui, après avoir achevé avec moi leur éducation sous la direction de Küster, sont restés mes amis jusqu'à leur mort.

Je me souviens du jour où Küster m'annonça la prochaine arrivée de ces deux camarades. Il me dit qu'ils étaient bien plus instruits que moi, qu'ils avaient commencé l'étude du latin et me feraient honte de mon ignorance.

En effet, j'avais alors huit ans et ne savais presque rien. Autant j'avais besoin d'occuper mes mains et mes pieds, autant j'avais de répugnance à faire travailler ma tête. Ce n'est qu'à l'âge de sept ans que, grâce à la persévérance de maman, j'étais parvenu à lire couramment. L'arrivée de ces deux camarades me piqua au jeu. Je commençai enfin à travailler, et en quelques mois je parvins à les dépasser, même pour le latin.

C'est l'émulation qui m'a poussé au travail dans mon enfance; et c'est grâce au même mobile que

j'ai réussi à me faire ma petite part dans la grande bataille de la vie.

Au commencement de 1812, papa transféra sa famille au n° 14 de la rue d'Hauteville. Il s'installa dans une maison entre cour et jardin qu'il occupa tout entière. Elle se composait d'un sous-sol où se trouvaient la cuisine et les caves, d'un rez-de-chaussée comprenant la salle à manger, le salon et plusieurs chambres à coucher ; d'un premier étage où étaient le cabinet de papa, la salle d'étude et des chambres à coucher. Au second et dernier étage étaient les chambres de domestiques et le grenier. Au devant de la cour se trouvait une grande maison alignée sur la rue et habitée par plusieurs locataires, entre autres par une vieille demoiselle Calas, dernière descendante du malheureux Calas roué à Toulouse en 1762 et réhabilité par Voltaire en 1765.

Cette propriété était séparée de la rue d'Enghien par un vaste terrain qui s'étendait de la rue d'Hauteville au faubourg Saint-Denis. Une très petite partie en était occupée par un fabricant de roues de charrettes et le reste par un chantier pour la taille de pierres à bâtir. Les pierres ne prenaient que peu de place dans ce terrain.

Le jardin attenant à la maison était bien petit auprès de celui de la rue Pigalle, mais suffisant

cependant pour nos ébats, d'autant plus qu'on n'y avait laissé subsister que deux arbres : un érable au milieu, et un gros saule-pleureur près de la maison.

Pour certains jeux, les billes, la marelle, le terrain non sablé n'était pas favorable, mais, grâce à nous, il fut bien battu. Nous avions d'ailleurs la jouissance du chantier voisin et nous en profitions quand le jardin ne nous suffisait pas.

La famille a occupé cette maison pendant neuf ans. C'est là qu'elle s'est complétée par la naissance d'Horace, Élisa et Betsy. C'est là que se sont accentuées nos relations avec quelques-unes des familles dont papa était devenu le pasteur. Plusieurs de ces relations sont devenues de chaudes amitiés qui ont eu une grande influence sur le développement et la prospérité de la famille. Les membres 'de l'Église réformée de Paris n'avaient pas tardé à apprécier leur nouveau pasteur et sa femme et à les entourer de leur estime et de leur affection. Parmi les connaissances et les amis de mes parents, j'aime à citer les familles Hottinguer et Grivel dont les fils ont été déjà mentionnés comme mes camarades dès le séjour à la rue Pigalle, les Odier, les Fergusson, les Féline, les Juillerat, les Jauge, les André, les Cottier, les Mallet, les Oberkampf, les Delessert, les Lutteroth, les Davillier, et plus

particulièrement les familles Vernes, Babut, Gros, Stapfer et Bouffé avec lesquelles se sont établies des unions intimes par mariages, comme on le verra par la suite de ce récit.

Dans l'été de 1812, quelques mois après notre installation, papa put accorder à maman le plaisir de revoir sa mère, veuve depuis un an.

Ils partirent avec Henri et Adèle pour Copenhague, et leur absence dura deux à trois mois, pendant lesquels papa se fit remplacer comme pasteur par M. Chenevière, pasteur et professeur à Genève. Maman avait confié sa famille et son gros ménage à M. et Mme Fergusson.

Cette dernière était sœur de Mme Odier dont le mari était un des chefs à Paris de la maison Gros-Davillier. Cette maison avait un immense établissement à Wesserling, en Alsace, pour la fabrication de divers tissus ; son principal dépôt était à Paris. M. Fergusson occupait une des premières places dans les bureaux et magasins de Paris.

J'eus plusieurs fois, pendant cette absence, occasion de comparer la tendresse éclairée de maman avec la sévérité mal justifiée de Mme Fergusson, et ce fut une grande joie, pour moi et pour d'autres, quand la famille se reconstitua par le retour de mes parents.

C'est pendant notre séjour à la rue d'Hauteville

qu'eurent lieu, en 1814, la chute de l'empire, la première entrée des Alliés à Paris, la restauration des Bourbons, et, en 1815, le drame des Cent jours, la seconde entrée des Alliés à Paris et le rétablissement des Bourbons jusqu'en 1830.

Küster tenait à faire voir à ses élèves ce qui, dans ces événements, pouvait les instruire. Il nous fit assister pendant plusieurs heures à la première entrée des Alliés par le faubourg Saint-Martin, en 1814. Dès le lendemain de la bataille de Paris, il nous avait conduits à Montmartre dans le bivouac des troupes victorieuses. Il nous fit assister à plusieurs revues, entr'autres à la reproduction par les Anglais de la bataille de Salamanca. Il nous fit voir les empereurs de Russie et d'Autriche, le roi de Prusse et le duc de Wellington.

Pendant les Cent jours, il nous a procuré l'occasion de voir Napoléon Ier à la sortie du Champ-de-Mars où il avait passé une revue, et j'ai gardé le souvenir de l'impression pénible que m'a causée le teint jaune de ce pauvre homme, peu de temps avant sa chute définitive à Waterloo.

Voici quelques renseignements sur les amis intimes de la famille.

M. Babut était un des gros banquiers de Paris. Sa femme était une demoiselle Bruyn Kops, Hollandaise. Il menait grand train et avait une

magnifique campagne où nous étions souvent invités. Il fit faillite et ne tarda pas à mourir, laissant sa veuve et ses cinq fils dans une position très modeste. La famille de Mme Babut, qui occupait en Hollande une situation considérable, lui constitua une pension. Mme Babut demeurait dans la rue d'Hauteville, à côté de chez nous, et nos rapports étaient journaliers. De ses cinq fils, dont deux étaient jumeaux, trois ont été militaires.

Henri, l'aîné, capitaine de cuirassiers, a été tué au passage de la Bérésina.

Auguste, un des jumeaux, avait été garde du corps sous les Bourbons. Sa mauvaise santé l'obligea de quitter le service actif et d'entrer dans l'administration militaire. Il a été retraité comme officier principal et est mort à Limoges en 1871.

Édouard, son jumeau, entré dans le commerce, fit son chemin dans la grande maison Baring à Londres et y arriva à une situation qui lui permit de se marier avec ma sœur Adèle. La biographie de celle-ci contient tous les détails concernant cette union et ses suites.

Gaston était élève à l'École navale alors en formation. Sur les instances de sa mère, il quitta la France et entra dans la marine hollandaise. Il regretta ce changement et, en 1815, revint à Paris avec les Bourbons comme garde de Monsieur.

Il fut incorporé dans la garde royale et la quitta pour faire la campagne d'Espagne, puis celle d'Alger. Pour se marier, il sortit de l'armée active où il aurait atteint le grade de général et entra dans la gendarmerie. Il a été retraité comme colonel. Il était commandeur de la légion d'honneur à sa mort, en 1873.

Adolphe, le plus jeune, après avoir été mon camarade chez papa, est entré dans une maison de commerce à Londres qui l'envoya plus tard à la Havane où il est mort peu après son arrivée.

Mme Babut est morte chez son fils Auguste à Provins, en 1829.

M. Gros était l'aîné de trois frères; il dirigeait avec M. Odier le dépôt de la fabrique de Wesserling à Paris; le second était à la tête d'un dépôt à Lyon et le troisième dirigeait la fabrique; tous trois mariés et pères de famille. L'une des filles de M. Gros de Paris, Camille, a épousé mon frère Henri, et l'une des filles de M. Gros de Wesserling, Élisa, a épousé mon frère Édouard. Les deux fils de M. Gros de Lyon, et Édouard, fils de M. Gros de Wesserling, ont été pensionnaires de papa. A tous ces titres s'explique l'union de la famille Gros avec la nôtre.

M. Stapfer, qui avait été pendant trois ans ambassadeur de la Confédération helvétique, était

un des hommes les plus savants, en même temps que l'un des plus humbles et des plus aimables chrétiens que j'aie connus. Il n'était pas beau, mais l'intelligence et la bonté, dont sa figure était le reflet, embellissaient celle-ci. Il avait obtenu la main d'une des filles de M. Vincens, riche banquier de la Rochelle. Mme Stapfer, qui égalait son mari sous le rapport de l'esprit et du cœur, était douée d'une beauté exceptionnelle, à tel point que, dans sa jeunesse, se promenant un jour aux Tuileries, au bras de son frère, très beau garçon, elle attira l'attention des promeneurs qui firent cortège à ce charmant couple. Ils durent se réfugier dans un fiacre pour échapper à ce triomphe qu'ils n'avaient pas cherché. M. Stapfer avait deux fils. Charles, l'aîné, après avoir passé par l'École polytechnique et l'École des ponts et chaussées, d'où il était sorti le premier de sa promotion, a épousé ma sœur Marie qui lui a donné neuf enfants. Albert, le second, s'est fait une place distinguée dans la littérature par d'excellentes traductions du Faust de Gœthe et de la biographie de son père, P. A. Stapfer, par Luginbuhl, et dans la politique par sa collaboration au *National*, lors de la fondation de ce journal par Thiers et Carrel. Il a épousé une de ses cousines Vincens et en a eu deux fils et deux filles. Charles et Albert ont

été les compagnons d'étude de mes frères Billy et Adolphe.

M. Bouffé, rentier, avait épousé la sœur de Mme Stapfer dont il avait eu un fils, Amédée, qui a été pensionnaire de papa et mon camarade le plus intime; il est resté mon ami jusqu'à sa mort.

M. et Mme Stapfer, M. et Mme Bouffé étaient intimement liés avec nous. Les rapports étaient presque journaliers et ces précieux amis ont pris part à tous les événements qui ont marqué la vie de notre famille.

Le père de M. Bouffé avait une belle propriété appelée la Couarde, près de la Queue-en-Brie (Seine-et-Oise). M. et Mme Bouffé y passaient la belle saison. Leur fils et moi avons été maintes fois les rejoindre à l'époque de nos vacances, pendant que Billy et Adolphe passaient les leurs chez M. Stapfer qui avait une modeste habitation appelée le Belair, près de Montfort-l'Amaury, à quelques kilomètres de la Couarde. Aussi les rapports entre les deux campagnes étaient-ils fréquents ainsi qu'avec la Mormaire, propriété appartenant à M. Pétau, beau-frère de M. Bouffé, à peu de distance du Belair et de la Couarde. Nous passions là de belles vacances, dont j'ai gardé un charmant souvenir.

Pendant le reste de l'année, nous étions souvent

invités à dîner, soit aux Prés Saint-Gervais chez M. Hottinguer qui y possédait une belle propriété, soit chez M. Grivel dans sa magnifique campagne de Passy. J'ai eu souvent le privilège d'aller avec mon camarade Georges Grivel dîner le samedi à Passy pour ne revenir à Paris que le lundi matin.

Mais les vacances que nous préférions de beaucoup étaient celles que nous passions à Auchy-les-Moines, près Hesdin, dans le Pas-de-Calais. M. Grivel y avait créé une filature de coton dans les bâtiments d'un ancien couvent; il y avait joint une belle et spacieuse maison d'habitation et plus tard une fabrique de sucre de betteraves.

Grâce à ce que Georges Grivel et après lui son neveu Louis Vernes, maintenant président du Consistoire de l'Église réformée de Paris, étaient pensionnaires de papa, nous avons, pendant plusieurs années, été invités par M. Grivel à passer une partie de la belle saison à Auchy. Comme nous ne suivions pas les classes des lycées et que nous partions munis des livres nécessaires, sous la conduite de notre précepteur, nous n'étions pas assujettis aux limites fixées pour la clôture des lycées et la rentrée des classes, et nous pouvions continuer, dans une certaine mesure, nos études de Paris. La durée de ces séjours, qui dépassait quelquefois

deux mois, dépendait de la décision prise par nos hôtes, de concert avec Küster.

Quel bon souvenir m'ont laissé ces vacances à Auchy! La fête commençait avec le départ de Paris. Empilés au nombre de six ou sept dans une grande voiture attelée de trois chevaux, dont l'impériale était surchargée de bagages, nous partions de grand matin au petit trot de ces braves bêtes qui n'inspiraient pas la crainte de les voir s'emballer. Aux grandes montées on allait à pied; on avait tout le temps de faire connaissance avec le pays qu'on traversait; on s'arrêtait deux fois en route, pour le déjeuner et pour le dîner des voyageurs et des chevaux. La première journée se terminait à Beauvais dans l'hôtel choisi par le voiturier, qui, le lendemain soir, nous déposait à Abbeville chez M. Tholomé, entrepositaire des balles de coton destinées à la filature d'Auchy. Là se terminait la tâche du voiturier. Le surlendemain nous montions avec nos bagages dans un grand chariot attelé de quatre chevaux et chargé de balles de coton en quantité calculée pour nous laisser la place dont nous avions besoin. Nos sièges étaient les balles de coton, à moins que nous ne préférions suivre ou devancer le chariot à pied. C'est ainsi que nous franchissions la distance de trente à quarante kilomètres qui

sépare Abbeville d'Auchy où nous arrivions pour dîner. En terminant la description de ce voyage, j'éprouve le besoin de plaindre nos descendants de ce qu'ils ne connaissent pas les charmes du voyage en voiture à petites journées, seul mode de voyager qui, avec le voyage à pied, mérite véritablement ce nom. De nos jours on est transporté à l'instar d'un colis, à moins qu'un déraillement, une collision, un assassinat ou autre obstacle de ce genre ne vous arrête en route. On ne voyage plus.

On trouvait facilement à caser toute la bande joyeuse dans la maison d'habitation, en réservant une chambre pour la classe. Nous étions admirablement accueillis par nos hôtes qui étaient M. et Mme Grivel, Mme Gaillard, sœur de Mme Grivel, Mme Charles Vernes, fille de Mme Grivel, et sa sœur Mlle Gabrielle Grivel, qui plus tard est devenue Mme Couderc. M. Vernes, alors associé de M. Dassier, venait rejoindre sa famille quand il pouvait s'échapper de Paris.

Küster tenait à ce que la matinée fût donnée au travail. Nous profitions de l'après-midi pour faire de grandes excursions dans les environs et des promenades en bateau sur une petite rivière, la Ternoise, qui bordait la propriété et qu'on avait utilisée pour obtenir à l'aide d'un barrage une chute d'eau,

moyennant laquelle tous les métiers de la filature étaient mis en mouvement.

Mais une des principales occupations était de jouer des pièces de théâtre. Dans le cours de nos séjours à Auchy on a joué *Athalie, Esther, les Plaideurs, l'avocat Patelin, les Templiers* et une parodie de cette tragédie en vers, composée en quelques jours par Billy et Adolphe.

La fabrication des costumes, l'étude des rôles et les répétitions occupaient beaucoup les acteurs. Un jour on me surprit en tête à tête avec Mlle Grivel; elle était, à titre d'Esther, à mes pieds; et moi, Assuérus, je lui tendais un manche à balai, en guise de sceptre, pour la rassurer.

Au signal donné par Küster, nous renonçions à tous ces plaisirs et nous rentrions à Paris par les mêmes moyens qui nous avaient conduits à Auchy.

Je renvoie mes lecteurs à la biographie de mes frères aînés et de ma sœur Adèle pour tout ce qui les concerne à cette époque de leur vie.

Valdemar, Marie, Horace, Élisa et Betsy justifiaient par leur développement les espérances fondées sur eux à leur naissance.

Je ne puis mieux terminer le récit de ce séjour dans la maison de la rue d'Hauteville, où nous demeurâmes pendant neuf ans, qu'en consignant ici le tableau qu'a fait de la

famille ma nièce Sarah, dans la biographie de son père [1].

« M. et Mme Monod élevèrent laborieusement leur nombreuse famille, et cette éducation simple, consciencieuse, chrétienne, fondée avant tout sur la piété, l'amour et le respect du devoir et de l'autorité paternelle, l'honneur du nom et de la famille, porta ses fruits. Les parents marchaient eux-mêmes à la tête de leurs enfants dans toutes les vertus humaines et chrétiennes où ils souhaitaient de les voir s'engager à leur tour, les entraînant plus par leur exemple qu'ils ne les exhortaient par beaucoup de paroles : lui, absorbé par les devoirs de son ministère, sans cesser pour cela de surveiller les études de ses fils, auxquels il s'appliquait à communiquer son admiration pour nos grands auteurs classiques; elle, entretenant avec chacun d'eux, surtout avec ceux que leurs études ou le mariage éloignaient successivement d'elle, des rapports pleins de confiance et de tendresse; conservant sur tous et sur chacun une influence extraordinaire, et la plénitude de son autorité maternelle. Tous sentaient qu'il y a, pour unir, une force plus puissante que l'éloignement et la distance pour séparer, et que la diversité de tendances et d'opinions pour diviser. Le déve-

[1] *Adolphe Monod. Souvenirs de sa vie, etc.*, vol. I, p. 6 à 8.

loppement spirituel et religieux qui s'opéra peu à peu dans chacun des douze enfants ne fit que redoubler leur tendresse et leur déférence pour leurs parents. Rien d'égoïste, du reste, dans ces relations de famille si fortes. « Il semble, écrivait Mme P. A. Stapfer, qu'il ne devrait pas rester de place dans des cœurs où l'amour paternel, fraternel et filial doit en occuper une si vaste. Cependant on trouve encore à s'y loger bien plus solidement que dans d'autres moins occupés. » Ils étaient entourés d'amis nombreux et dévoués, et la maison paternelle conserva jusqu'à la fin pour tous un charme que rien ne pouvait faire oublier. »

A l'appui de ce tableau de l'union qui régnait dans la famille je citerai quelques extraits de diverses lettres de Frédéric adressées à un de ses amis à Genève pendant ses vacances à Paris dans l'automne de 1817. Il avait vingt-trois ans : « Ma vie est comme je l'aime, très uniforme et très sédentaire. Je ne suis pas venu ici pour voir Paris, mais pour jouir du délicieux plaisir de passer quelques semaines avec mes parents, aussi j'en profite. Je me lève entre huit et neuf heures et vais embrasser maman et m'assurer que je suis bien réellement sous le toit paternel, je fais ma cour un moment aux enfants et vais travailler jusqu'au déjeuner. Papa

commence par lire une prière devant toute la maison rassemblée. Les domestiques se retirent et nous déjeunons à une *petite* table de dix-sept ou dix-huit personnes. Après déjeuner chacun retourne à son ouvrage. Trois fois par semaine, je vais de midi à deux heures prendre des leçons de M. Stapfer avec Billy et Adolphe. A cinq heures et demie, grand dîner : deux immenses terrines de soupe; pièce de bœuf de trente livres; légumes à l'avenant, tout cela découpé et servi par maman, qui ne permettrait pas qu'on lui relève son mouchoir s'il tombait à terre. Si toutes les mères de famille étaient comme elle, les hommes seraient plus heureux et plus vertueux. Après dîner un bout de conversation au coin du feu... Arrivent les amis Stapfer et Bouffé; le thé, fait par maman, est pris à neuf heures et demie. A dix heures et demie tout le monde se retire. Me voilà enfin arrivé à la plus belle partie de ma journée. Nous voilà, papa, maman, Adèle et moi seuls au coin d'un bon feu et causant de mille choses... Maman continue, grâce à Dieu, à être bien, je la trouve rajeunie et embellie; elle est quelquefois très jolie et cela me fait plaisir... Je couche dans la même chambre que trois de mes frères; je travaille dans un petit trou où je puis à peine me tourner. Ces petites gênes

ne laisseront pas de m'être utiles à plus d'un égard [1].....»

La puissante influence que papa et maman ont exercée sur leur famille s'explique en partie par le fait que jamais la colère ne s'est manifestée ni dans leurs actions ni dans leurs paroles. Quelle que fût l'indignation qu'ils pouvaient éprouver, leur calme et leur douceur ne se démentaient jamais.

Indépendamment des leçons de leurs divers professeurs, Billy et Adolphe eurent celles d'un singulier personnage nommé Mendeli, que M. Lobstein, leur maître de mathématiques, leur avait imposé par motif de charité. C'était un Hongrois arrivé à Paris en 1814 avec le régiment de cavalerie hongroise dont il faisait partie. Lors du départ des alliés, il trouva moyen de déserter pour rester à Paris.

Depuis son enfance Mendeli avait la passion de s'instruire, et ses facultés extraordinaires lui permirent de satisfaire cette passion. Il connaissait et parlait toutes les langues de l'Europe et l'arabe, et savait à fond le grec et le latin. Pendant les marches du régiment dans lequel il avait été in-

[1] Ce renseignement et beaucoup d'autres concernant Frédéric m'ont été donnés par sa fille Louise Good ; je tiens à signaler à mes lecteurs l'aide que m'a apportée ma chère nièce dans mon travail.

corporé, il s'ingéniait à se faire infliger la punition de veiller les chevaux pendant la nuit, y trouvant l'avantage de profiter de la lampe pour étudier.

Après le départ de son régiment, quelques personnes s'intéressèrent à lui et lui procurèrent le moyen de vivre en donnant quelques leçons de langues étrangères. Au reste, son existence n'était pas coûteuse : on lui avait accordé l'usage d'un petit pavillon au fond d'un jardin dans le haut de la rue Pigalle ; l'ameublement consistait en une table et une chaise. Le plancher lui servait de lit lorsqu'il était trop fatigué pour dormir sur sa chaise. Du pain et des pommes de terre constituaient sa principale nourriture.

M. Lobstein eut, un jour, l'idée charitable de l'habiller à neuf. Dès qu'il fut seul, il s'empressa de se vêtir de nouveau de sa vieille défroque et de porter ses vêtements neufs au marché du Temple pour les vendre. Il fut arrêté comme voleur et mis au Dépôt, où M. Lobstein finit par le découvrir après des recherches faites à la police. Il fut relâché, à son grand mécompte, car il se trouvait très bien d'être logé et nourri aux frais du gouvernement.

Cet homme exceptionnel qui, dans une autre position sociale, aurait pu devenir un savant célèbre, est mort dans un hôpital, sans avoir tiré parti de tout son savoir.

Encore quelques souvenirs pour terminer le récit de notre séjour dans la maison de la rue d'Hauteville. Mon père reçut un jour la visite du célèbre Gall, qui prétendait pouvoir reconnaître les aptitudes et les inclinations naturelles par la simple palpation du crâne. Papa désira soumettre le mien à l'examen de Gall, qui déclara que j'avais la bosse du meurtre très saillante. C'est peut-être sous l'influence de cette bosse que je me suis fait médecin, pour pouvoir suivre mon inclination au meurtre sans être passible de la Cour d'assises.

Un second souvenir est celui d'un incendie qui a été arrêté à son début grâce à la vigilance de papa. Depuis quelques jours, une odeur de fumée existait dans la maison sans qu'on pût en découvrir la cause. Papa, qui se couchait toujours le dernier, avait l'invariable habitude de faire une visite générale de toutes les chambres avant de gagner son lit. En entrant dans celle qui précédait son cabinet et qui, servant de classe, n'était pas habitée la nuit, il vit que le plafond flambait au bord de la muraille, au fond de la chambre. Au-dessus était le grenier, dont le plancher était formé par des poutres saillantes, dont l'une se trouvait en contact avec le tuyau d'un poêle du rez-de-chaussée. Ce tuyau, surchauffé par un feu trop ardent, avait mis le feu à la poutre. Mais, vu l'absence de cou-

rant d'air, celle-ci se consumait lentement, répandant la fumée qui envahissait la maison. Les progrès de cette combustion avaient fini par faire tomber le plâtre du plafond, et, le courant d'air s'établissant, la poutre commençait à flamber lorsque papa entra dans la chambre. Quelques potées d'eau jetées sur la poutre dans le grenier suffirent pour arrêter ce commencement d'incendie, qui, sans la visite nocturne de papa, aurait pu prendre rapidement un développement désastreux.

Le 18 janvier 1818, nous avons célébré les noces d'argent de nos parents, quinze jours avant la naissance de leur dernier enfant, Betsy.

Le journal d'Adèle rend compte de cette jolie fête à laquelle prirent part les amis intimes de la famille.

Nos parents, tenant à ce que leurs enfants conservassent le souvenir de cette grande bénédiction, leur firent cadeau de livres bien reliés, portant sur une étiquette en maroquin le nom imprimé en lettres dorées de celui auquel ils étaient destinés, et la date de l'anniversaire. Ma part fut *la Henriade* et le *Règne animal* de Cuvier.

La famille se cotisa avec grand'maman de Coninck pour offrir une fontaine en bronze destinée à contenir de l'eau bouillante pour faire le thé au

salon. Adèle, Billy et Adolphe ajoutèrent à ce don des vers de leur façon.

A la fin des neuf années de bail passées dans cette maison, et dont j'ai tâché de faire connaître les principaux et heureux incidents, Mme Thomas, la propriétaire, donna congé à papa avec force assurance de ses regrets de se séparer de si estimables locataires.

Ce n'était pas chose facile que de trouver à loger une famille aussi nombreuse et les premières recherches furent infructueuses.

Grâce à un avis inséré dans les *Petites affiches*, papa apprit qu'un vaste appartement avec jardin était à louer rue de la Tour-d'Auvergne, n° 21 [1].

Dès la première inspection de cet appartement, la famille s'enthousiasma à l'idée de l'occuper. Maman prit feu comme ses enfants, fit valoir les économies qui résulteraient du profit à tirer du jardin et de la diminution des honoraires du médecin et du pharmacien par suite du séjour dans cette vaste propriété qui, par sa position élevée, était presque une campagne où la maladie n'aurait sans doute pas prise. Le général Jomini, qui quittait cet appartement et que papa connaissait, confirma à celui-ci les avantages de cette habitation et l'affaire ne tarda pas à être conclue. M. Jomini consentit à avancer

[1] Cette propriété porte maintenant le n° 41, après avoir porté le n° 37.

son déménagement au demi-terme et c'est ainsi que, dès le 15 mai 1820, la famille s'installa dans cette maison, moyennant un bail qui ne devait expirer qu'en 1829.

Je considère le temps de ce séjour comme la période la plus heureuse de notre vie de famille. Les souvenirs de *la Tour* tiennent une large place dans ceux de la famille, et c'est avec un cœur joyeux et reconnaissant que je m'y reporte dans ma vieillesse. Aussi crois-je devoir consigner ici quelques détails sur cette demeure.

Cette propriété avait été autrefois un rendez-vous de chasse de Louis XV. Lors de notre installation, elle était dans Paris, mais à quelques pas du mur d'enceinte qui séparait la ville de Montmartre, par conséquent dans une position très élevée relativement au centre.

Les maisons dans ce quartier étaient peu nombreuses. A gauche de la maison se trouvait une ferme assez vaste pour avoir des champs de blé. Dans la rue des Martyrs, où aboutissait notre rue, il y avait plusieurs jardins dont un de neuf arpents. Celui qui faisait partie de notre location était de trois arpents; il s'étendait jusque vers le bas de la rue des Martyrs et était limité là par une propriété consistant en une maison avec un petit jardin. Elle appartenait à notre propriétaire, qui possédait aussi un

terrain inculte qui s'étendait de notre maison jusqu'à la rue des Martyrs et communiquait avec notre cour par une porte.

Nous succédions au général Jomini qui, après avoir trahi la France et être entré au service de la Russie, était revenu à Paris avec les Alliés en 1814.

A ce moment notre propriétaire offrait au général ses trois propriétés pour 50,000 fr. Il n'osa pas accepter. En 1829 nous quittions la Tour parce que la maison principale avait été vendue 350,000 fr., la petite maison attenante 100,000 fr. et le terrain vague 40,000 fr. A cette époque sévissait à Paris la fièvre de la bâtisse. Notre jardin fut converti en un quartier. Déjà pendant notre séjour la ferme mentionnée plus haut avait disparu, ainsi que les jardins de la rue des Martyrs, pour faire place à des maisons et des rues nouvelles.

La Tour, quand nous l'avons occupée, était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui.

La porte cochère était à gauche de la cour. Au niveau de la rue ne se trouvait qu'un petit corps de bâtiment comprenant le logement du concierge et une vaste remise, surmontée par trois ou quatre chambres de domestiques. A gauche de la cour, qui était spacieuse, se trouvait une rangée de magnifiques tilleuls qui s'étendait de la porte cochère jusqu'à la maison. A l'entrée de celle-ci se

trouvait à droite un puits très profond qu'on retrouverait encore sans doute si on soulevait les pavés qui le couvrent.

La maison consistait en un corps de logis principal et deux ailes, formant ainsi un fer à cheval enfermant une grande terrasse qui communiquait avec la cour par un vaste passage sous le premier étage.

Nous occupions tout le premier étage du corps de bâtiment principal et des deux ailes. Au rez-de-chaussée, dans l'aile gauche, se trouvaient deux petits appartements qui ne faisaient pas partie de notre location ; dans l'aile droite était une grande orangerie qui fut convertie pour nous en une superbe salle d'étude.

De la terrasse, qui était en plein midi et dont la vue s'étendait sur tout Paris, partait à droite, près de la chambre d'étude, un escalier de pierre par lequel on parvenait dans le jardin, qui était en contrebas de la terrasse de plusieurs mètres.

Ce jardin était une merveille. Une petite partie à droite avait été réservée pour l'agrément. Une allée conduisait à une salle de verdure où, dans l'été, on prolongeait souvent la soirée. Mais tout le reste des trois arpents était un jardin potager, où abondaient les abricotiers, les pruniers, les poiriers et les pommiers, tous en plein rapport. Les plates-bandes étaient garnies de légumes.

Pour donner une idée de ce que produisait ce jardin en fait de fruits, il me suffira de dire que dans la première année de notre séjour à la Tour, nous avons mangé des abricots et des reines-claudes à bouche que veux-tu; que maman a profité de ses fours et de son séchoir pour faire sécher des abricots et des prunes et que le surplus, vendu aux voisins à bas prix, a rapporté près de cent écus.

La place dont on pouvait disposer était telle, que maman avait pu organiser un poulailler et convertir une des chambres de domestiques, à la demande de Küster, en pigeonnier. Elle avait même installé un cochon dans le terrain vague attenant à la maison. Mais cette tentative d'éducation porcine fut malheureuse, et notre chère maîtresse de maison acquit la conviction qu'il était plus économique de s'adresser au charcutier que de lui faire concurrence.

Il y eut aussi place pour un magnifique chien de Terre-Neuve croisé de chien du Saint-Bernard, introduit par Frédéric. Nous jouions habituellement avec ce chien. Il fut atteint d'une petite ulcération à une oreille; le mal se prolongea; l'animal devint taciturne, et un matin papa exigea qu'il fût conduit dans un hôpital de chiens. Dès le lendemain on constata les signes de la rage et on le tua. Papa, par

sa vigilante prudence, nous a épargné les accidents qu'aurait pu amener la présence d'un chien enragé au milieu de nous, comme il nous avait déjà préservés d'un incendie, dans la maison de la rue d'Hauteville.

J'en ai dit assez pour faire comprendre ce qu'était cette habitation idéale. Mais je crois devoir ajouter un dernier détail qui justifie mon père d'avoir pris un tel appartement. Au taux actuel du prix de location, cette habitation aurait valu une vingtaine de mille francs. Papa payait 3500 fr. tout compris. Ce n'était qu'une légère augmentation sur le loyer de la rue d'Hauteville, qui était de 2500 fr., mais qui grâce à la location de deux chambres supplémentaires et diverses autres charges s'élevait à plus de 3000 fr.

Le charme de la Tour était très notablement augmenté par le fait que le reste de la maison n'était occupé que par la propriétaire et trois locataires : un M. Tardif, qui occupait la moitié du second étage et qui ne tarda pas à être remplacé par Frédéric après son mariage ; Mme Chéradame, artiste peintre distinguée ; et la famille Goldsmith, composée du père, de la mère et d'une jeune fille qui, ainsi que Mme Chéradame, étaient logés au rez-de-chaussée de l'aile gauche. Mme Vaniéville, notre propriétaire, habitait le deuxième étage de l'aile droite avec ses

deux filles, âgées de plus de vingt ans. Toutes trois étaient charmantes et des rapports fréquents ne tardèrent pas à s'établir entre les deux familles. Il en fut de même pour Mme Chéradame et pour les Goldsmith. M. Goldsmith était presque toujours absent pour le service du gouvernement anglais. Élisa, sa fille, était une aimable et vive personne avec laquelle Adèle et mes frères ne tardèrent pas à faire bonne connaissance. Adolphe fit même une chanson sur l'émotion qu'elle éprouva en entendant tirer les cent et un coups de canon qui annonçaient la naissance du comte de Chambord, sept mois après l'assassinat de son père, le duc de Berry.

C'est dans ces agréables conditions qu'a eu lieu notre séjour à la Tour pendant neuf ans.

L'année 1820 a été marquée par un second voyage d'Adèle en Suisse et par l'installation de Billy et d'Adolphe à Genève pour leurs études à la Faculté de théologie.

Adèle, sachant que papa irait lui-même installer ses deux fils et pourrait la ramener à Paris, accepta l'offre obligeante de M. et de Mme André qui, sur le point de partir pour Genève, lui proposaient une place dans leur berline. Sa santé était assez ébranlée et un changement d'air et de vie avait été jugé nécessaire.

Elle débarqua à l'improviste chez tante de Cou-

touly au mois d'août 1820. Elle fait dans son journal une charmante description de l'accueil qu'elle y reçut. Mme Puerari déclara qu'elle ne croyait pas qu'il y eût à Genève une dame qui fît une si vive impression sur son mari. Elle entendait d'une chambre voisine les embrassades de celui-ci et d'Adèle dont elle ignorait encore l'arrivée. Le journal d'Adèle prouve qu'elle ne tarda pas à recouvrer les forces, l'appétit et l'entrain qui lui faisaient défaut à Paris.

Papa, retardé par une indisposition assez sérieuse, (on avait craint qu'il ne fût obligé de se faire remplacer par Frédéric pour accompagner Billy et Adolphe), n'avait pu partir avec ceux-ci de la Tour qu'aux premiers jours de novembre. Ils rejoignirent Adèle à Morges chez nos cousins Henri Monod et arrivèrent ensemble à Genève, où papa présenta ses fils à ses amis, professeurs à la Faculté. Il installa Billy et Adolphe chez leur tante de Coutouly et rentra avec Adèle à la Tour dans les premiers jours de décembre. Ils avaient quitté Genève le 30 novembre 1820. C'est à dater de ce jour que Billy et Adolphe ont été pour la première fois séparés de la famille.

Le 28 mars 1820, Frédéric fut nommé pasteur adjoint de l'Église réformée de Paris par ordonnance royale, et il fut consacré par papa le 8 juin suivant.

Papa avait pris pour texte : *Cette parole est certaine que si quelqu'un désire être évêque, il désire une chose excellente* (1. Tim. 3, 1). La vive émotion produite par ce sermon fut encore augmentée quand Frédéric, d'une voix presque inintelligible par suite de son attendrissement, exprima sa reconnaissance envers le Consistoire qui l'avait nommé, envers celui qui fut toujours son meilleur ami et le meilleur des pères, et tout d'abord envers Dieu, de qui procède tout bien. Au sortir de cette cérémonie, les félicitations, les poignées de main, les embrassades eurent peine à prendre fin. Le jabot légendaire de M. Chatillon, membre du Consistoire, était trempé de ses larmes, comme s'il avait éprouvé un grand malheur.

Le 28 juin, une lettre de Mme Portal, dont le mari était ministre de la marine, apprenait à papa qu'il venait d'être décoré. Le Consistoire, pour marquer son estime et sa vénération pour le nouveau chevalier, tint à ce que la croix lui fût remise dans une séance solennelle.

C'est encore dans l'été de 1820 que Henri est venu du Havre prendre congé de la famille avant de s'embarquer pour les États-Unis, où il allait faire un voyage d'affaires pour le compte de la maison Pertuzon, dont il était devenu le principal commis après avoir quitté la maison Delaroche.

C'est, enfin, aussi en 1820 que Valdemar commença ses études à la Faculté de droit, et moi mes études à la Faculté de médecine, en suivant comme bénévole le cours de chimie professé par M. Vauquelin.

A cette époque, maman gratifia sa famille de son portrait de grandeur naturelle peint par Mme Chéradame. Ce portrait est échu à Betsy et est entre ses mains au Havre.

Notre établissement à la Tour, au voisinage de Montmartre, dans un quartier éloigné du centre de la ville, ne nuisit en rien à nos relations avec les amis de la famille; au contraire, la maison de papa devint plus que par le passé un centre d'attraction. Les Bouffé, qui demeuraient rue Poissonnière, vinrent se loger rue Buffault; Mme Babut s'établit rue des Martyrs; et il n'y avait guère de jour où il n'y eût de réunion chez les uns ou chez les autres. Adèle signale dans son journal comme un fait exceptionnel une soirée semblable à celles dont parlent les lettres de Frédéric en 1817, soirée dans laquelle papa, maman, Frédéric et elle se trouvèrent réunis au coin du feu pour prendre le thé, et où Adèle rôtissait des tranches de pain que beurrait Frédéric et que mangeaient leurs parents. Les enfants, qui n'avaient pas faim, se contentaient de nourrir les auteurs de leurs jours,

charmant tableau, au dire de Frédéric, de la piété filiale.

Le 31 décembre 1820 eut lieu la clôture solennelle de cette mémorable année par un dîner donné à quelques amis de papa et une soirée où se trouvaient réunis les Stapfer, Bouffé, Babut, Jauge, Vaniéville, Goldsmith, Chéradame, etc. On transporta le piano du petit salon dans le grand et la danse facilita l'attente du coup de minuit, moment attendu avec impatience par les jeunes gens pour jouir du privilège des embrassades à l'entrée de la nouvelle année. Une des demoiselles Vaniéville tenta de s'esquiver, mais elle fut rattrapée et dut subir le sort commun. C'est par cette joyeuse réunion que se termina la première année de notre installation à la Tour.

En finissant le récit de ces souvenirs de 1820, je suis tenté de me dire qu'à cette époque on était plus gai qu'en 1890, tout en me demandant s'il faut regretter ce changement.

Dès les premiers jours de janvier 1821, Frédéric partit pour Copenhague en vue de son mariage. Il ne demeurait pas à la Tour. Comme pasteur adjoint, il s'était établi dans un petit appartement au rez-de-chaussée d'une maison de la rue des Martyrs, à quelques pas de la Tour, sous la surveillance et les soins maternels de la mère Serin,

sa femme de ménage, qui fut la seule à pleurer son départ.

Il fut immédiatement remplacé par M. Munier qui avait fait ses études de théologie à Genève avec Frédéric et qui plus tard devint un des professeurs les plus distingués de la Faculté de Genève. Il venait à Paris, en apparence pour étudier l'arabe, en réalité pour passer les quelques mois qui devaient s'écouler encore avant son mariage avec Mlle Romilly, artiste-peintre qui avait une réputation très méritée, à Genève et ailleurs.

Munier fut accueilli à bras ouverts, d'autant plus qu'il apportait un excellent portrait de Billy et d'Adolphe fait à l'estompe par Mlle Romilly. Ce portrait est échu à Édouard qui en a fait cadeau à Sarah. Il fut convenu dès l'abord que Munier prendrait ses repas à la Tour, quand cela lui conviendrait. Il fut traité comme un membre de la famille et se lia d'une étroite amitié avec Adèle et Édouard. Il repartit pour Genève au printemps de 1821.

Frédéric, marié à Constance de Coninck le 3 mai 1821, à Frederiks-lund, par le pasteur Rieu, partit avec sa femme le 9 juin pour Genève, où il allait trouver nos parents de Coutouly et Puerari et ses frères Billy et Adolphe.

Maman, qui avait eu la pensée d'aller faire visite à ses deux fils à Genève et avait été encou-

ragée dans cette jolie idée par papa, Adèle et Édouard, avait renoncé à ce projet par suite de la mort de grand'maman de Coninck, survenue le 8 mai. Mais papa pensa avec raison que ce voyage serait une douce distraction pour elle; qu'elle se rencontrerait à Genève avec Frédéric et Constance et reviendrait avec eux; qu'elle assisterait au mariage de Munier; enfin qu'elle pourrait satisfaire le désir de Henri d'avoir le portrait de sa mère dessiné à l'estompe par Mlle Romilly. Tous ces motifs déterminèrent maman à reprendre le projet qui en réalité lui tenait au cœur, et elle partit dans les premiers jours de juin en compagnie de Mme Leuzinger et de son fils âgé de cinq ans, futur chef de la comptabilité de la Compagnie des chemins de fer de l'Est et fondateur de l'Église évangélique de Noisy-le-Sec [1].

Maman revint en août avec Frédéric, plus jeune, plus jolie, plus active que jamais.

Mme Bourdillon, amie de mes parents, avait consenti à venir demeurer chez nous pendant l'absence de maman pour surveiller les enfants, et Adèle avait pris la direction du ménage. Toutes deux s'étaient acquittées à merveille de leurs tâches respectives.

[1] Le lieu de culte de cette Église, construit aux frais de M. Leuzinger et de quelques amis, fut détruit par l'ennemi pendant le siège de Paris en 1870.

Frédéric s'établit dans l'appartement du second, laissé disponible par le départ de M. Tardif ; c'est là qu'est né son premier fils, Jean, en 1822.

Mme Babut, qui était partie pour la Hollande avec l'intention de s'établir chez une de ses parentes, était revenue à Paris, à la mort de cette parente, et les relations de la famille avec elle étaient plus intimes que jamais. Elles aboutirent au mariage d'Adèle avec Édouard Babut et à l'établissement d'Adèle à Londres en août 1822. A l'occasion de ce mariage a eu lieu la dernière réunion des douze autour de nos parents. Malheureusement le journal d'Adèle présente une lacune complète du 24 septembre 1821 à ce départ; aucun document ne peut la combler et je suis obligé de m'en tenir aux dates.

A partir de cette époque, jusqu'en 1827, année où il prend fin, le journal d'Adèle se rapporte aux faits concernant sa vie et celle des siens à Londres, et c'est incidemment que s'y trouvent des détails concernant la famille. Les deux derniers volumes sont d'ailleurs composés en majeure partie par des lettres qui ne peuvent remplacer le journal. J'ai tâché de suppléer à cette lacune par la biographie des Douze et de nos parents, et je me borne à consigner ici quelques faits qui ont marqué notre séjour à la Tour et qui ne seraient pas à leur place dans ces notices.

En 1823, nous avons eu la douleur de perdre Jenny, la bonne des enfants, bras droit de maman, morte d'une fluxion de poitrine. Elle était la sœur du fidèle André qui a été domestique dans la famille pendant une vingtaine d'années. Ils étaient genevois. Quand maman, après la dispersion de la famille, n'eut plus besoin d'André, celui-ci nous quitta ; il fut recueilli plus tard dans l'Asile suisse à Saint-Mandé, grâce à une pension que je lui avais constituée de concert avec Valdemar et quelques-uns des anciens pensionnaires de papa. C'est dans cette maison qu'il est mort, dans un âge avancé.

En 1825, la seconde demi-douzaine des enfants Monod prit la rougeole, et le petit salon de la Tour fut converti en infirmerie, afin de faciliter la surveillance et les soins qu'exigeait cette maladie. Elle fut, grâce à Dieu, légère pour les cinq derniers, mais eut des conséquences sérieuses pour moi, comme on le verra plus loin.

Parmi les événements de famille qui marquèrent les dernières années de notre séjour à la Tour, je me borne à rappeler la visite d'Adèle, ramenée de Londres par papa et Adolphe en 1825, et les fiançailles de Marie en 1826.

En 1829, les neuf années de notre bail étaient expirées ; la propriété était vendue et le nouveau possesseur avait hâte de nous voir déguerpir, ayant

en tête de tout bouleverser dans cette Tour, dont le souvenir est resté cher à tous ceux qui l'ont occupée.

Papa transporta son domicile (ce fut son dernier déménagement) au N° 80 du Faubourg Saint-Martin.

Cette propriété n'était pas située sur la rue. Elle en était séparée par une caserne, occupée par la gendarmerie et par une grande maison de rapport. C'est entre ces deux bâtiments que se trouvait ménagée une longue allée, assez large pour le passage d'une voiture, et aboutissant à une vaste cour flanquée de bâtiments des deux côtés, au fond de laquelle se trouvait la maison dont nous occupions le rez-de-chaussée et le sous-sol.

Je dis sous-sol, du côté de la cour, mais non pas du côté opposé, qui ouvrait sur un grand jardin en contre-bas de la cour, de la hauteur d'un étage. L'appartement, en réalité, était au premier étage, et le sous-sol formait, du côté du jardin, un rez-de-chaussée, communiquant avec l'appartement par un large escalier qui ouvrait sur le vestibule. Ce rez-de-chaussée, où se trouvaient la salle à manger fort vaste et une grande cuisine avec ses dépendances, était de niveau avec le jardin. Du côté de la cour il fallait donc pour arriver à la salle à manger sortir de l'appartement, tandis qu'on pouvait l'atteindre de plain-pied par le jardin.

Le jardin était ménagé d'une manière aussi originale que singulière. Aux deux extrémités de l'appartement se trouvaient deux portes vitrées, ouvrant sur des terrasses par lesquelles on arrivait, en descendant quelques marches, à une large allée garnie d'arbres et de plates-bandes. Ces deux allées latérales, qui constituaient en réalité le jardin d'agrément, aboutissaient à une allée transversale par laquelle on descendait sur un gazon qui occupait l'intervalle des deux allées latérales dont la surélévation était assurée par un mur. Le gazon était de plain-pied avec le rez-de-chaussée.

Au fond du jardin d'agrément se trouvait le jardin potager qui était en contre-bas, et auquel on parvenait par un escalier ménagé dans un coin du bout du premier jardin. Encaissé de toutes parts par des bâtiments, ce potager ne méritait pas ce nom et avait été à juste titre complètement négligé. Maman ne jugea pas à propos, et avec raison, de l'utiliser.

La maison ouvrait sur la cour par quelques marches aboutissant à un large perron flanqué de deux sphinx en plâtre.

Notre appartement était splendide. M. Petit, le propriétaire, ancien notaire, qui avait l'intention de l'habiter, ce à quoi la mort mit obstacle, n'avait rien épargné pour en faire une luxueuse demeure.

La chronique rapportait que, arrivé au chiffre de 300,000 fr. pour les arrangements intérieurs, il brûla ses comptes pour qu'on ne pût vérifier ce qu'il avait dépensé. Cette folie a empêché sa veuve d'occuper cet appartement, qu'elle a dû louer, en se réservant un modeste logement dans un des bâtiments latéraux.

L'appartement était singulièrement élevé, à telles enseignes qu'aux deux extrémités on avait pu abaisser suffisamment le plafond pour créer une pièce d'entre-sol à laquelle on parvenait par un petit escalier intérieur. Ces pièces avaient le défaut de ne mesurer que six pieds de hauteur et leur accès n'était possible à un individu de grande taille qu'à la condition de courber la tête. L'une d'elles n'en a pas moins logé un homme heureux, car ma femme a consenti à s'en contenter au début de notre mariage. L'habitation de cette chambre exigeait, il est vrai, des précautions. Un jour, dans un élan de joie, je fus victime de l'oubli de ces précautions, je fis un saut et fus violemment repoussé par le plafond. Heureusement j'avais la tête dure.

Le corps de logis principal, où tout était sacrifié à la réception, était insuffisant pour caser ce qui restait d'enfants groupés encore autour de nos parents, et les pensionnaires. Ils furent installés dans les bâti-

ments latéraux. Ma sœur Marie occupa avec son mari et sa famille un grand appartement dans celui de droite, et je débutai dans la pratique en m'installant dans trois chambres voisines. C'est dans le bâtiment du côté gauche que furent logés les autres enfants et les pensionnaires.

Mon frère Frédéric ne tarda pas à venir habiter dans un appartement qui était au-dessus du nôtre, et c'est ainsi que dans cette demeure du Faubourg Saint-Martin la famille se trouva de nouveau groupée.

Au rez-de-chaussée de droite était un grand magasin de porcelaines, tenu par une demoiselle Langlois, qui ne tarda pas à entrer en bonnes relations avec nous. Je tiens à la mentionner parce que c'est chez elle que Valdemar fit la connaissance d'Adèle Lecavelier, parente de Mlle Langlois, qui devint ainsi l'intermédiaire du mariage de Valdemar.

M. Küster nous quitta à cette époque pour aller s'établir en Suisse avec sa femme et son fils et ne fut pas remplacé. Horace suivait les classes du lycée Bourbon, Élisa et Betsy achevaient leur éducation par des leçons particulières.

Les pensionnaires de papa furent alors les trois Schlumberger avec leur précepteur Louis Meyer, futur pasteur de l'Église luthérienne, les deux fils de M. Gros de Lyon, et Édouard, fils de M. Gros de

Wesserling, sous la surveillance du jeune pasteur Jæglé, enfin Benjamin Delessert.

C'est pendant la première année de notre installation au faubourg St-Martin qu'eut lieu la chute des Bourbons. Pendant les *trois glorieuses*, j'eus occasion, pour la première fois, d'entendre siffler les balles dans le faubourg et de voir la caserne de gendarmerie voisine brusquement abandonnée par les gendarmes, puis envahie et pillée par le peuple.

Un mois après je suis allé à Londres avec maman pour la naissance de Fanny Babut [1].

Peu de temps après mon retour, mes occupations comme praticien avaient pris assez d'extension pour me déterminer à louer un appartement, et je m'établis au N° 12 de la Rue des Petites Écuries. C'était modeste, mais très suffisant pour un jeune célibataire à son début dans la pratique. A cette époque je n'avais besoin ni d'écurie ni de remise, ne me servant pour mes visites que d'un cabriolet loué au mois. Je continuai à dîner chez mes parents et à me perfectionner dans l'art de manger vite, car il m'est arrivé maintes fois d'arriver lorsque le dîner était à sa fin et de me mettre au niveau avant qu'il fût terminé.

[1] Voir ma biographie et celle d'Adèle.

A la mort de papa, en 1836 [1], je me déterminai à rentrer au faubourg. Maman, par suite de son veuvage et de l'absence de pensionnaires, ne pouvait plus payer le loyer assez lourd de l'appartement qu'elle occupait, mais où elle désirait rester. Je lui offris d'en prendre la moitié à ma charge, à la condition qu'elle me réserverait la partie gauche qui avait constitué l'appartement de papa. Ma proposition fut acceptée, et c'est ainsi que je pus reprendre ma place auprès de maman et la consoler en tant qu'il m'appartenait.

Je voulus profiter de la vaste écurie et de la remise qui dépendaient de notre immeuble pour avoir un équipage m'appartenant. La maison Monod frères du Havre me manifesta sa confiance en me prêtant l'argent nécessaire à cet effet et me rendit un mauvais service, car je fus souvent victime des vols des marchands de chevaux et de fourrage qui étaient de complicité avec mon cocher. C'est par ces expériences que j'ai été amené à comprendre qu'il y a économie à payer plus cher à un loueur, plutôt que d'avoir une voiture à son propre compte. Ce n'est que plusieurs années après que j'ai agi en conséquence de cette conviction.

La mort de Constance, première femme de

1 Voir pour les détails la biographie de papa.

Frédéric, en 1837, fut une nouvelle et grande épreuve pour notre famille [1]. Constance est morte au faubourg, dans l'appartement occupé par Frédéric au-dessus du nôtre.

Une autre épreuve nous était réservée et j'en ai été la cause bien involontaire. Un soir, après la retraite générale, je rentrai brusquement au salon. Maman y était revenue de son côté en vêtements de nuit; elle voulut s'enfuir, trébucha et tomba sur son poignet gauche, qui fut brisé. Je parlerai dans la biographie de maman, de cet accident et de ses suites.

En 1840 eut lieu mon mariage, pour les détails et les conséquences duquel je renvoie à la notice que j'ai écrite sur Jane après sa mort. On y verra comment la perspective de la naissance d'un troisième enfant me força, en 1843, d'aller me loger dans la rue Bleue, et par conséquent d'obliger maman de quitter cette maison du faubourg Saint-Martin, qu'elle avait occupée pendant treize ans.

Elle restait seule avec Betsy, sa fidèle Antigone, et elle s'établit dans un petit appartement de la rue de Paradis-Poissonnière, au coin de la rue Martel. Marie avait quitté le faubourg depuis quelque temps et alla demeurer dans la même maison que

[1] Voir la biographie de Frédéric.

maman, rue de Paradis. C'est dans cette demeure que sa belle-mère, Mme P. A. Stapfer et Mme Bouffé, toutes deux veuves, se sont établies et sont mortes.

En 1856, Marie s'installa avec sa famille dans une partie de l'appartement que nous avions occupé à la Tour, mais qui avait été complètement changé par le nouveau propriétaire. Ceux qui avaient connu l'idéale Tour d'autrefois ne pouvaient que soupirer en voyant la Tour actuelle. Je renvoie à la notice biographique de Marie pour tout ce qui la concerne après cette installation. Frédéric revint aussi dans l'appartement qu'il avait occupé après son mariage avec Constance de Coninck. Il était alors remarié avec Suzanne Smedley, et c'est là qu'il est mort en 1863 [1]. C'est ainsi que la famille a définitivement abandonné le faubourg Saint-Martin.

Maman allait presque tous les ans avec Betsy passer la belle saison au Havre chez Henri. Ce fut lors d'un de ces séjours au Havre qu'elle fut victime d'un accident semblable à celui mentionné plus haut. En tombant dans un escalier elle se fractura l'autre poignet. Les suites furent les mêmes que pour la première fracture et maman resta privée d'une partie des mouvements des

[1] Voir la biographie de Frédéric.

doigts de l'une et l'autre main. Elle supporta cette double infirmité avec sa soumission habituelle et tira très habilement parti des mouvements qui lui étaient conservés.

A Paris, elle réunissait autour d'elle, tous les mardis soirs, ceux de ses enfants et petits-enfants qui demeuraient dans cette ville.

C'était une fête hebdomadaire pour eux. Elle aimait aussi à recevoir dans sa petite salle à manger quelques-uns d'entre eux à tour de rôle. Elle avait pris en grande affection ma femme et ma fille Gertrude, qu'elle appelait la petite *lady*. Celle-ci la payait de retour.

Maman était atteinte depuis longtemps d'une lésion du cœur, semblable à celle dont papa était mort. La maladie s'aggrava au début de l'année 1851, et maman comprit aussi bien que nous que sa fin était prochaine. Elle vit venir la mort sans crainte ; elle s'y était préparée depuis longtemps. La lutte fut très pénible pendant les derniers jours par le fait de la gêne de la respiration, qui allait en augmentant. L'oppression finit par devenir si grande qu'elle ne put plus rester dans son lit; c'est dans son fauteuil qu'elle est morte, le soir du 4 mars 1851.

Soutenue par sa foi, elle put glorifier son Sauveur jusqu'à son dernier soupir, laissant à sa

famille l'exemple d'une mort vraiment chrétienne, et des souvenirs qui ne s'effaceront pas pour tous ceux qui ont eu le privilège de la connaître.

Dans cette dernière soirée, elle était entourée de tous ses enfants moins Frédéric, Billy et Horace. Frédéric était retenu dans son lit à la Tour d'Auvergne par une violente sciatique ; quelques-uns d'entre nous voulurent faire une tentative pour l'amener sur une civière; mais le pauvre Frédéric, après de vains efforts, dut renoncer à l'espoir de pouvoir surmonter la douleur qui le retenait cloué sur son lit. Billy n'avait pu quitter Alger. Horace n'arriva que le lendemain de la mort de maman.

Adèle et Betsy ont conservé dans une précieuse notice le souvenir de cette solennelle soirée, qui fut le dernier terme de notre vie de famille autour de nos parents. Cet écrit doit faire partie des archives de tous les chefs de la famille Monod.

Nous avons continué les réunions du mardi pendant quelques années. La soirée avait lieu chez l'un de nous à tour de rôle, et se terminait par la lecture de la Bible et la prière. La mort y a mis fin: aujourd'hui, nos parents se reposent auprès de Christ, où neuf des douze les ont rejoints. Des trois survivants, Betsy, âgée de soixante-douze ans, est fixée au Havre; Billy, dans sa

quatre-vingt-onzième année, vit, par suite de sa maladie, dans une retraite relative; et moi je reste dans la solitude, y attendant l'appel que Dieu, malgré mon entrée dans ma quatre-vingt-septième année, a jugé bon de retarder.

IV

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Mes parents et «les Douze.»

Mon Récit s'est arrêté à la mort de maman ; il me reste à faire connaître ce que sont devenus les Douze après ce douloureux événement.

Ce que j'ai de mieux à faire pour remplir cette dernière partie de ma tâche est, me semble-t-il, de les présenter successivement à mes lecteurs par de courtes notices biographiques.

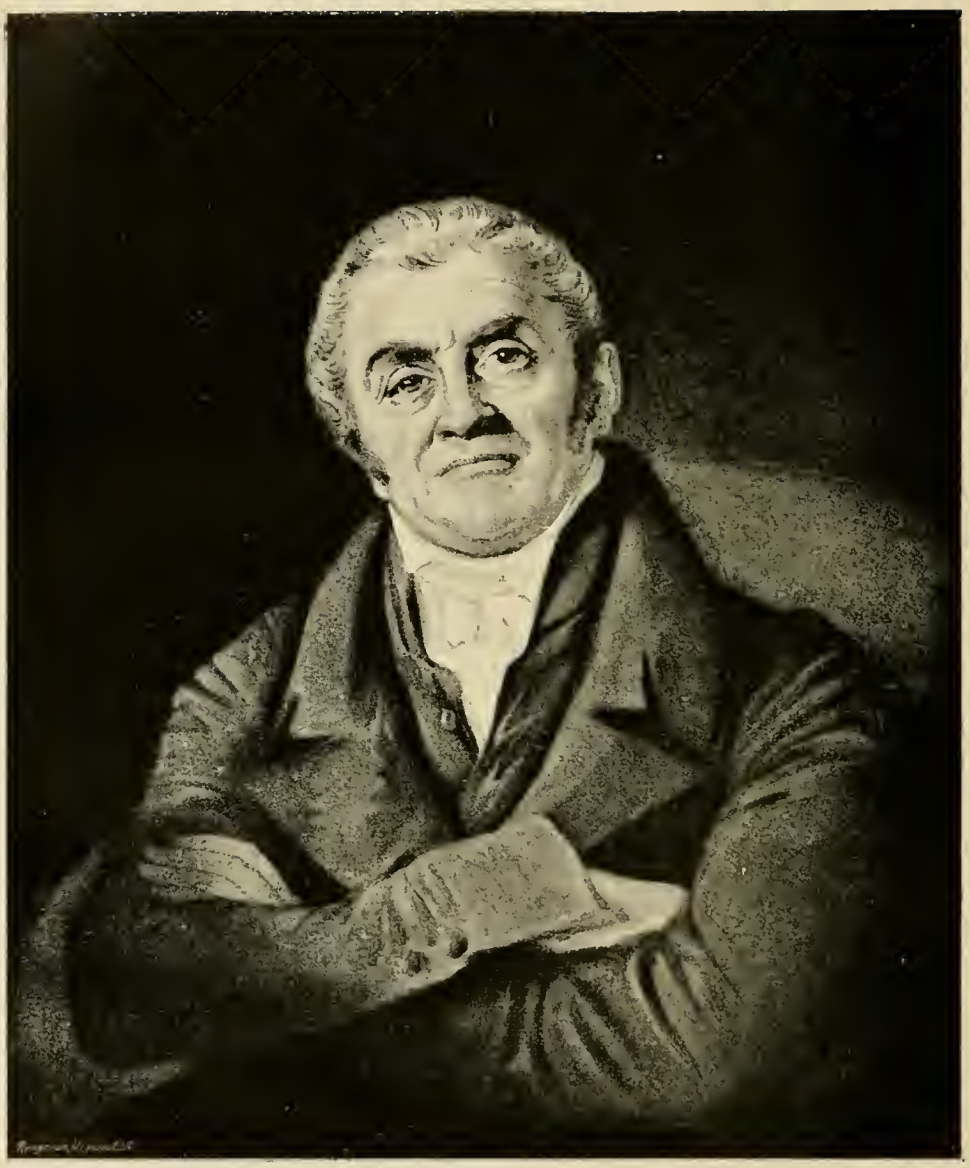
Il est vrai que trois des Douze sont encore sur cette terre et qu'il est difficile de parler des vivants aussi librement que des morts. Je tâcherai de considérer ces retardataires comme s'ils avaient déjà rejoint leurs devanciers, comptant d'ailleurs, pour ce difficile travail, sur l'indulgence de mes lecteurs.

Il me paraît utile de faire précéder cette étude sur chacun des Douze par un travail semblable sur leurs parents. Beaucoup de détails intéressants qui les concernent n'ont pas trouvé place dans mon Récit. Je tiens à ce que leur mémoire soit conservée aussi complète que possible dans la famille.

Adèle, à l'âge de vingt-deux ans, a tracé en 1818, dans son journal, le *portrait des douze Moineaux*. Il m'a semblé que je devais reproduire ici ce charmant et intéressant tableau, tant pour l'instruction de mes lecteurs, dont la plupart ne connaîtront pas le journal d'Adèle, que pour faire apprécier le talent de cette jeune fille dans le jugement porté sur ses frères et sœurs ainsi que sur elle-même.

Je m'efforcerai, en passant ensuite en revue la vie et la carrière des Douze, de compléter et parfois de rectifier ce jugement.

Avant d'entamer ce travail, j'aime à signaler un trait commun à tous les Douze : Dieu leur a accordé l'immense grâce d'arriver à la même foi en « Jésus-Christ, mort pour leurs péchés et ressuscité pour leur justification. » Cette communauté de croyance a resserré les liens qui les unissaient dans leur enfance. Rien n'a pu troubler cet amour fraternel pendant la vie des neuf qui sont morts, et il persiste entre les trois survivants.



JEAN MONOD
à l'âge de 56 ans.

D'après Mme Munier-Romilly.

Jean Monod.

Ce que j'ai dit de l'enfance de mon père, de ses études classiques à Genève, et de sa conduite suffit pour faire comprendre la bienveillance dont il fut l'objet de la part de ses maîtres. Cette bienveillance devint de l'amitié, lorsqu'il fit ses études à la Faculté de théologie. Il fut aimé de ses professeurs et de ses camarades, parmi lesquels se trouvaient Ancillon, le futur auteur du *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe*, et Molière, qui devint pasteur à Berlin, tous deux descendants de réfugiés en Prusse après la révocation de l'Édit de Nantes. L'affection qui lia ces trois jeunes gens dura pendant toute leur vie.

Papa eut aussi pour condisciple Marron, dont il devait être plus tard le collègue comme pasteur de l'Église réformée de Paris.

L'estime dont papa était l'objet pendant ses études était justifiée par sa conduite, son caractère, ses brillants succès et le talent de prédication qu'il manifestait déjà. Les registres de la *Vénérable Compagnie* donnent de nombreuses preuves de cette estime et de l'affection qu'avaient pour lui ses professeurs. Ces sentiments ont persisté malgré

l'éloignement. La Vénérable Compagnie est informée dans la séance du 9 décembre 1808, par son modérateur, de la nomination de M. Monod comme pasteur à Paris et de son arrivée dans cette ville. La proposition de nommer M. Monod membre honoraire de la Compagnie est acceptée avec empressement; c'était un grand honneur.

Si papa était aimé des Genevois, il le leur rendait bien. Il est toujours resté genevois de cœur, et ses visites dans sa patrie étaient une des plus grandes jouissances qu'il pût goûter. Aussi a-t-on vu dans le Récit qu'il profitait de toutes les occasions possibles pour aller à Genève. Sa dernière visite eut lieu en 1835 à l'occasion du jubilé de la Réformation. Le Consistoire de l'Église réformée de Paris l'avait délégué comme son représentant à cette fête.

Papa fut accompagné dans son voyage par Adèle, son mari et sa famille qui allaient rejoindre à Renan, dans le canton de Berne, Marie Stapfer, qui y séjournait avec son mari malade et une partie de ses enfants.

Papa avait éprouvé, en 1834, les premières souffrances résultant de la maladie du cœur qui devait amener sa fin. Sur la couverture d'un sermon prêché en 1834, probablement un des derniers qu'il ait composés, se trouve une note écrite de sa main où il porte un jugement sévère sur ce sermon

et ajoute qu'il est une preuve de son affaiblissement. Il avait donc, dès cette époque, le sentiment de sa fin prochaine.

Grâce à une amélioration passagère dans son état, il jouit beaucoup de ce dernier séjour. Il écrivait à un ami : « J'ai à Genève encore quelques personnes à voir et puis je quitte Genève et son Église, c'est-à-dire ce que j'ai de plus cher au monde après ma famille, avec le pressentiment que je n'y reviendrai plus. Il m'aurait été bien doux de laisser ma tombe auprès de mon berceau. Dieu ne l'a pas voulu ; je me soumets et ne lui demande plus, comme j'ai pu le faire autrefois, une longue vieillesse. »

Ce pressentiment se réalisa bientôt. Dès l'hiver suivant, l'état de papa s'aggrava et devint très pénible. Il vit venir la mort avec un calme parfait. Je l'entendis dire un jour en souriant à MM. Rayer et Louis qui le soignaient : « Vous m'enveloppez dans mon linceul. » Sur les protestations médicales de ces messieurs, il ajouta : « C'est inutile ; je ne me fais pas d'illusions. »

Il mourut le 23 avril 1836, dans sa soixante et onzième année. Maman se trouvait auprès de lui avec trois de mes frères et moi. Adolphe écrivait deux jours après à un ami... « Il a gardé une entière présence d'esprit jusqu'à la fin

et faisait constamment monter ses prières à Dieu, surtout le dernier jour et jusque dans son agonie. Nous avons la douce confiance qu'il s'est endormi dans le Seigneur. Grâce à Dieu la paix est avec nous, avec notre mère, en qui le Seigneur se glorifie beaucoup, avec toute notre famille. Nous nous réunissons pour prier plus d'une fois par jour ordinairement, et toute la maison y vient, domestiques, pensionnaires de mon père, nos frères et sœurs, tous enfin. Béni soit Dieu... »

« Ce fut, » dit Sarah [1], « un moment bien solennel pour la famille, que le départ de ce chef bien-aimé et vénéré, et cela d'autant plus qu'elle avait été épargnée de Dieu depuis tant d'années d'une manière extraordinaire. Si M. Monod n'avait pas été atteint par le souffle du réveil d'une manière aussi directe que la plupart de ses enfants, même des plus jeunes, il avait cependant exercé son ministère jusqu'à la fin avec une grande fidélité, et sa mémoire aussi bien que son œuvre pastorale a laissé des traces que nous retrouvons encore aujourd'hui, en particulier parmi ses anciens catéchumènes. Le christianisme de sa vie dépassait de beaucoup celui de ses affirmations théologiques qui s'accentuèrent cependant vers la fin, et sa

[1] *Adolphe Monod. Souvenirs etc.*, t. I, p. 240.

mort laissa à tous les siens un souvenir plein de paix et de reconnaissance. »

Papa est mort dans la maison que la famille occupait dans le faubourg Saint-Martin et dont il est question dans mon Récit. Il occupe dans ce Récit une trop grande place pour qu'il soit utile de revenir ici sur les faits qui le concernent, soit à Copenhague, soit depuis son arrivée à Paris jusqu'à sa mort. Je crois devoir me borner à quelques renseignements sur ses écrits et sa prédication.

Il était doué d'une voix très puissante. Il se faisait facilement entendre, dans les coins les plus reculés de l'Oratoire, de la foule qui s'y pressait lorsqu'il prêchait. Ce don de se faire entendre s'est retrouvé chez ceux de ses fils et petits-fils qui ont embrassé la même carrière que lui [1]. C'est par la prédication surtout, que papa s'est créé la place éminente qu'il a occupée dans l'Église réformée de France [2].

[1] Ce fait est d'autant plus remarquable que l'art de bien prononcer devient rare de nos jours chez les prédicateurs. Ceux-ci d'ailleurs semblent prendre à tâche d'augmenter ce défaut, en voilant leur parole par la moustache dont ils se parent presque tous, la mode de la barbe prévalant maintenant.

[2] Indépendamment de mes souvenirs personnels, les renseignements concernant la prédication de papa m'ont été surtout fournis par mon neveu, M. le professeur Auguste Bouvier, qui, à ma demande, s'est livré à un vrai travail de bénédictin sur ce sujet, collationnant les manuscrits des sermons de papa

Papa n'a jamais improvisé ; sa timidité et sa trop grande défiance de lui-même l'ont toujours empêché de prêcher d'abondance. Il estimait d'ailleurs que l'improvisation a plus d'inconvénients que d'avantages. Il s'explique à ce sujet dans une lettre à Adolphe, qu'on lira avec intérêt [1].

Grâce à son grave débit, papa ne prêchait guère moins de quarante minutes; quelques-uns de ses sermons portent l'indication : récité en quarante-cinq minutes. L'auditoire ne trouvait pas cette durée trop longue.

Billy possède la collection de ces sermons copiés par maman, qui a donné, par ce fait, une preuve touchante de son affection conjugale et de la prodigieuse activité dont elle était douée. Malgré ses écrasantes occupations, elle suffisait à tout. Les manuscrits originaux ont été donnés en partie, en décembre 1875, par Billy, Édouard, Adolphe et Adèle, au nom de la famille, à la Vénérable Compagnie de Genève, et reliés en six

que possède la Vénérable Compagnie à Genève, fouillant les registres des séances de cette Compagnie et étudiant quelques-unes des lettres de papa dont il a pu avoir connaissance. — Les notes fournies par M. Bouvier seront conservées parmi les archives de la famille, et j'espère que celle-ci sera reconnaissante envers lui pour tout le zèle qu'il a mis à faciliter ma tâche.

[1] *Adolphe Monod. Souvenirs, etc.*, t. I, p. 87.

volumes, en janvier 1876, par les soins de l'archiviste, Auguste Bouvier, qui envoya à Billy une lettre de remercîments, écrite par le modérateur de la Compagnie. Ces sermons sont au nombre de cinquante et un ; le premier porte la date de Copenhague, 16 janvier 1791 : c'était lors du voyage de papa dans cette ville à son retour de Russie ; le dernier a été prêché le 17 janvier 1836, trois mois avant sa mort.

Papa a prêché à Londres, à la Haye, à Berlin, à Morges, à Nyon, à Genève et dans ses environs, à Saint-Quentin, à Versailles, à Meaux, à Sancerre, mais surtout à Copenhague et à Paris. En 1825, il a prêché à l'Oratoire devant le roi de Prusse, en visite à Paris.

Billy a publié dans sa *Bibliothèque littéraire française et étrangère,* en 1842, une notice sur papa, dans laquelle il reproduit des fragments de plusieurs de ces sermons.

De son vivant, papa n'a permis la publication que d'un seul de ses sermons : celui qu'il prêcha à l'Oratoire en 1814, à l'occasion de la paix, et en commémoration de la mort de Louis XVI.

Il avait été obligé antérieurement, en 1811, de consentir à l'impression d'un discours prononcé sur la tombe de F. J. Bapst.

Après sa mort, ses amis, surtout ceux de Genève,

ont témoigné le désir que la mémoire de papa fût conservée par la publication d'un choix de ses sermons.

L'opportunité de cette publication fut examinée par Maman, Frédéric, Adolphe, Billy et Horace. L'accord ne put se faire sur le choix, et l'idée fut abandonnée. Auguste Bouvier en me signalant ce fait qui ressort des notes inscrites sur les couvertures de plusieurs sermons, exprime ses regrets, et ajoute : « Ces sermons méritaient l'impression par la conscience, l'étendue, le soin du style, le cachet de l'époque, de l'homme et du genre : piété, doctrine mitigée, ton philosophico-religieux. Il était convenable que le souvenir d'un long, honorable et fructueux ministère fut conservé. »

Papa a publié en 1816 une traduction faite d'une façon supérieure des lettres de Reinhard, sur ses études et sa carrière comme prédicateur, écrites en allemand. Il a fourni à la *Biographie Universelle* de Michaud au moins quinze articles, dont un sur son père.

Papa a eu treize enfants et soixante-quatre petits-enfants, dont la plupart sont nés après sa mort.

Louise Monod
mère de 13 enfants, à l'âge de 46 ans.

D'après Mme Munier-Romilly.

Louise Monod.

C'est avec crainte que j'aborde la tâche de parler de cette femme exceptionnelle à ceux de ses descendants qui n'ont pas eu le privilège de la connaître. Comment faire apprécier, comme elle le mérite, ce qu'elle a été pour son mari, ses enfants, ses petits-enfants, et tous ceux qui ont eu le bonheur d'être en rapport avec elle?

Maman a été, entre les mains de Dieu, la principale source des bénédictions qui ont été si abondamment accordées à sa famille et il faut que sa mémoire soit vénérée par tous ses descendants, jusqu'à ce que la race des Monod s'éteigne, ce qui, à en juger par l'état actuel des choses, ne paraît pas un événement prochain.

Quand je repasse dans ma pensée tous les événements qui ont marqué sa longue existence, je me demande comment elle a pu suffire à une pareille tâche. La réponse à cette question est que notre mère avait trouvé la source de la force dont elle avait besoin, et y a puisé largement jusqu'au moment où Dieu lui a accordé le repos.

Née[1] à l'époque où son père était à l'apogée de sa fortune, Louise de Coninck fut élevée dans les

[1] Le 25 décembre 1775.

conditions d'une riche héritière. Douée d'une grande intelligence associée à une candeur enfantine et à une prodigieuse activité d'esprit, elle y joignait une santé vigoureuse et un cœur excellent qui mit largement à profit l'exemple d'extrême bienveillance que lui donnaient ses parents.

Ces belles qualités se reflétaient sur une figure qui, sans avoir des droits au titre de beauté, était réellement jolie. Louise à seize ans était une charmante jeune fille, adorée de sa famille et fort appréciée dans le grand monde que la position de son père l'appelait à fréquenter. Elle pouvait, dans ces conditions, aspirer à un mariage brillant, mais la rectitude de jugement dont elle a fait preuve toute sa vie lui fit préférer un jeune pasteur qui lui était bien inférieur sous le rapport de la fortune, mais dont elle avait discerné la valeur morale et intellectuelle. J'ai dit dans mon Récit le charmant encouragement par lequel elle montra qu'elle répondait à l'inclination qu'il paraissait éprouver pour elle, et raconté les circonstances de leur mariage.

Maman occupe naturellement une première place dans le Récit, et, comme pour papa, j'y renvoie mes lecteurs pour ce qui la concerne. Mon unique but ici est de montrer comment, malgré une excessive sensibilité, elle a pu accomplir la tâche qu'elle a si bien remplie.

Son activité d'esprit et de corps était à l'épreuve de tout ce qui pouvait la mettre en jeu : elle eut, en arrivant à Paris, à créer un établissement tout nouveau pour caser sa nombreuse famille; elle eut, pendant une grande partie de sa vie, à pourvoir aux besoins et à l'éducation de cette famille par l'adjonction de nombreux pensionnaires; l'empire qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, par le fait de sa bonté, de son amabilité et de son intelligence, lui imposait de nombreux devoirs de société. De là, un énorme ménage à conduire, et d'incessantes occupations, soit chez elle, soit au dehors, sans compter une correspondance prodigieuse; et cela pendant la plus grande partie de sa vie, sans que jamais elle ait été à bout de forces. Dans cet intervalle, elle est accouchée de ses cinq derniers enfants, elle a pu aller à Copenhague, à Genève, deux fois à Londres, souvent au Havre, sans se laisser décourager par les difficultés et les fatigues des voyages à cette époque. Elle a pu célébrer ses noces d'argent en 1818, les noces de la plupart de ses enfants, et assister à la naissance de beaucoup de ses petits-enfants.

Née et élevée dans l'opulence, maman a appris à travailler pour vivre, et elle s'est courageusement mise à l'œuvre. Des épreuves douloureuses, associées à des bénédictions multipliées, ont marqué

cette longue vie. Néanmoins elle est restée toujours en paix, conservant sa belle intelligence et sa douce gaieté jusqu'au moment où, à soixante-seize ans, elle est entrée dans le repos auquel elle aspirait, entourée de neuf de ses douze enfants, et d'un grand nombre de ses petits-enfants.

Quelle femme! Quel exemple pour sa famille! C'est dans la prière et l'étude constante de la Bible que maman a trouvé la force de remplir sa tâche. Elle se levait de bonne heure; que de fois je l'ai vue assise devant sa grande Bible in-folio qu'elle lisait chaque matin!

Pour donner une idée de la manière dont elle supportait les contrariétés de la vie, je ne puis mieux faire que de consigner ici une partie d'une lettre qu'elle écrivait à Betsy, alors au Havre. C'était en 1835. Nous demeurions au Faubourg Saint-Martin. Papa, Élisa, Adèle, Marie et leurs familles étaient en Suisse. Maman avait en conséquence pu recevoir sa belle-sœur, Mme de Coutouly, avec son fils Charles, pasteur à Luneray, et sa jeune femme, pendant un court séjour à Paris. Charles et sa femme voyageaient en poste et avaient hâte de rentrer à Luneray. C'était leur voyage de noce. Cela posé, voici cette lettre que je reproduis d'autant plus volontiers qu'elle fait connaître le talent descriptif de maman :

Louise Monod
à l'âge de 68 ans.

D'après un daguerréotype.

« ... Tu sauras donc que Charles et sa femme ne rentrèrent hier qu'après quatre heures, assurés qu'ils étaient de trouver tout en règle. La consternation fut grande à l'ouïe du mécompte qui les attendait. Charles était persuadé qu'André (le domestique) s'y était mal pris, que certainement M. de Tschann (l'ambassadeur suisse) [1] aurait fait un extraordinaire pour lui, qu'il allait y courir avec le cabriolet qui venait de les ramener, et qu'il obtiendrait sûrement aussi le visa de la Préfecture.

« Ma femme, fais tes paquets; il faut que nous partions. » Et le voilà roulant, sans vouloir rien entendre. Vers les six heures, il reparaît dans une agitation extrême — « M. de Tschann est absent et ne rentrera que ce soir, j'ai laissé mon passe-port chez lui à tout hasard, et j'arrive de la diligence. Il y a deux places; elle part à sept heures; il faut que nous en profitions; vous nous enverrez ma voiture par le roulage. Il faut absolument que nous arrivions demain. Je me suis annoncé; on m'attend. Un des notables nous donne à dîner et envoie ses chevaux nous chercher à la station [2] qui précède Luneray. M. Réville doit venir exprès de Rouen pour assister à ce dîner. Allons, allons, Henriette, dépêchons-

[1] Il fallait que le passeport fût visé par l'ambassadeur pour obtenir des chevaux de poste.

[2] C'est-à-dire le bureau de poste aux chevaux.

nous, fermons les malles. André, faites venir un commissionnaire pour les descendre. Dînons vite quand tout sera expédié. » Nous voilà tous en l'air comme tu peux penser, courant, nous croisant, et chacun se disant : « jamais ils ne seront à la diligence à sept heures. » Pendant qu'ils sont en haut, je rassemble quelques couverts qu'ils doivent emporter, et après avoir, à l'aide de Nicolas (un pensionnaire), fermé et ficelé le cabas qui les contenait, je suis arrêtée, en traversant la cour, par un cocher de cabriolet qui me demande si ce Monsieur qui l'a pris à deux heures a toujours besoin de lui. Heureusement qu'il s'est avisé de parler, car Charles l'avait complètement oublié. Son compte réglé, je reprends mon cabas et je rencontre Henriette qui me dit : « Ne vous pressez pas, ma tante, Charles vient de calculer qu'en partant avec la diligence, nous n'arriverions que dans la soirée, et dès lors son but serait manqué. Il vaut mieux attendre à demain et aller en poste. »

« Je retournai alors à Mme Danse dont on ne s'était guère occupé au milieu de cette bagarre, et je lui fis tant bien que mal les honneurs de mon dîner. Elle prolongea le quart d'heure de civilité assez joliment ; mais enfin cette journée s'est terminée comme tant d'autres. Le plus joli moment pour moi a été celui où je me suis retirée dans votre chambre

dont j'ai fait la mienne pour le moment. Quand une fois le verrou est tiré, je suis *chez moi* et je jouis de ma solitude et de ma tranquillité. Ce matin Charles, muni de son passe-port, a couru à la préfecture où on l'a fait attendre comme d'habitude ; de là, à la poste aux chevaux, qui sont arrivés presqu'en même temps que lui, à midi et demi.

« Tout était prêt pour monter en voiture. André suait depuis plusieurs heures à la charger ; une malle devant, une autre derrière, une troisième dedans, des caisses, des cartons l'un sur l'autre. Il fallait que tout cela fût cordé et attaché solidement. Sitôt qu'on a vu arriver Charles, on s'est dit : il n'y a plus qu'à leur faire manger un morceau et les expédier. Le postillon consent à attendre une demi-heure, moyennant un pourboire et un verre de vin, et on se rend à la salle à manger ; mais nous n'étions pas au bout. Charles ne paraît pas ; tout le monde a fini ; la demi-heure est écoulée ; on va voir ce qu'il devient. Toute la voiture était déchargée !

« Il s'était tout-à-coup avisé qu'il lui manquait un papier important, sans lequel il ne pouvait partir, et qui se trouvait *probablement* dans une de ses poches ; il ne savait pas dans quel habit. On détache au hasard la malle de devant. Il la fouille sans trouver ce qu'il cherche. « Allons, mon cher André, ce sera

probablement dans l'autre : remettons celle-ci. » Heureusement qu'il ne fut pas nécessaire d'ouvrir la troisième, le malencontreux papier se trouva effectivement dans une poche. Mais tu comprends comment ces malles ont été refaites. Le *hurry* était si grand, qu'après le départ, j'ai trouvé sur le perron une belle chemise en percale neuve. Dans l'intervalle, le temps se passait, et le postillon s'impatientait : « Mais montez donc, Monsieur ! voilà trois quarts d'heure que nous devrions être en route. » — « Allons, mon brave homme, nous voici. Adieu maman ; adieu ma tante ; adieu à tous. » On s'embrasse à la hâte ; les voilà dedans ; le postillon fait claquer son fouet. Pour le coup, les voilà partis. « Arrêtez, arrêtez, nous n'avons pas Alonza ; maman, donne-nous donc Alonza. » — « Mais sûrement, il faut que vous l'emmeniez ; je ne saurais qu'en faire en diligence. Où est-elle donc, cette petite bête ? » On se disperse ; l'un court en haut, l'autre en bas ; on siffle ; on appelle Alonza à grands cris, et cette chienne de bête qui est toute la journée à vous assourdir de ses aboiements ou à se vautrer sur les meubles, se trouve absente précisément au moment de se débarrasser d'elle. Tu penses bien que je n'étais pas la moins zélée à la chercher, mais inutilement. D'ailleurs le postillon a pris son parti sans attendre un second mot d'ordre et a mis ses

chevaux au grand trot. Charles a dû partir le cœur gros ; car ils sont tous fous de cet animal, qui a reparu au bout de quelques heures en fort bonne santé. La comédie a ainsi duré jusqu'à la fin ; car c'en a été vraiment une que la visite du pasteur de Luneray.... »

Cette lettre est écrite tout d'une volée, d'une main ferme, sans la moindre rature. Maman avait alors soixante ans.

J'ai mentionné plus haut l'excessive sensibilité de maman. J'avais en vue la sensibilité physique. Cette femme qui a montré tant d'énergie pour lutter contre les fatigues, les déceptions, les épreuves de sa longue vie, était complètement désarmée en face d'une souffrance physique. Je l'ai vue se trouver mal sous l'impression de la piqûre de quelques sangsues que j'avais été obligé de lui appliquer sur un pied. Lors de la fracture successive de ses deux poignets, elle a perdu en grande partie l'usage de ses doigts pour n'avoir pas voulu supporter la légère douleur qu'entraînaient les mouvements que je voulais imprimer aux articulations. On ne connaissait pas encore à cette époque les anesthésiques.

Les migraines auxquelles elle était sujette la confinaient dans son lit, quand elles étaient fortes, pendant quarante-huit heures et quelquefois davantage.

Le repos absolu et l'opium étaient les seuls moyens qu'elle employât pour combattre ces névralgies.

Je n'ai pas souvenance de maladies proprement dites chez maman pendant sa longue existence, excepté l'affection du cœur à laquelle elle a succombé comme papa, et dont les progrès furent très lents.

La grande intelligence, la brillante imagination et la tournure originale de son esprit, ainsi que sa bonté, la faisaient aimer et rechercher dans le monde ; mais il était difficile de la déterminer à quitter ses enfants et son ménage.

Pour ce qui regarde le côté pratique de la vie terrestre, cette mère incomparable était un enfant. Elle a été la dupe d'une foule de misérables qui abusaient de sa bonté. Je me souviens, entre autres, d'une Polonaise, qui avait la faculté de verser à volonté un déluge de larmes, et qui a exploité maman pendant plusieurs années. Ce manège n'a cessé que quand on a découvert que cette femme était propriétaire d'une petite maison qu'elle s'était fait construire avec les produits des aumônes récoltées à l'aide de ses larmes. Et ainsi de tant d'autres !

Maman avait le désir de tenir les comptes de ménage en grand détail et très exactement. Mais trop souvent sa caisse était en déficit, et elle bouchait les trous en vendant un des bijoux qui lui restaient de son ancienne splendeur, afin de

pouvoir présenter à papa ses comptes en bonne règle.

Quoiqu'elle eût habité Paris durant près de cinquante ans, il lui était impossible de s'y orienter. Pendant notre séjour au faubourg Saint-Martin, il lui arriva un jour de s'échapper seule, ce qu'on lui permettait rarement, pour une affaire pressée. A son retour, elle déboucha dans le faubourg par le passage Brady, dont l'entrée était à cent pas de notre demeure; mais les pensées qui occupaient à ce moment sa tête l'empêchèrent de s'orienter; elle tourna à droite au lieu de tourner à gauche, et ce ne fut qu'en arrivant à la porte Saint-Martin qu'elle s'aperçut qu'elle avait fait fausse route.

Elle employait un teinturier du nom de Barth, aussi bavard que négligent à livrer le produit de son travail à l'époque fixée par lui. Un jour, il se présenta pour s'excuser d'un de ses retards habituels; mais maman l'arrêta court avant qu'il eût ouvert la bouche, en lui disant : « Pas tant de paroles, Barth. » Ce « Pas tant de paroles, Barth, » est resté légendaire dans la famille.

Dans les rares occasions où elle cédait aux instances qui lui étaient faites et allait dîner en ville, elle n'oubliait pas ses jeunes enfants, à telles enseignes qu'à un dessert où on lui présenta force

gâteaux et sucreries, elle eut la maternelle tentation d'en faire disparaître une partie dans son mouchoir. Le malheur fut qu'elle oublia ce mouchoir dans le salon. La maîtresse de maison le lui renvoya le lendemain, avec forte augmentation de friandises et un très aimable billet.

Maman se fourvoya un soir dans un bal, dans l'intérêt d'un de ses fils qu'elle songeait à marier. Elle souffrit beaucoup de la chaleur, ayant oublié d'ôter, avant son entrée dans la salle, des chaussons et un collier de fourrure dont elle s'était munie contre le froid en quittant la maison. Elle ne s'aperçut de son oubli qu'en sortant du bal.

Décidément, elle n'était pas, dans son âge mûr, faite pour briller dans le monde comme au temps de sa jeunesse. Pour bien l'apprécier, c'était chez elle qu'il fallait la chercher, et l'on n'y manquait pas, comme je l'ai dit dans mon Récit, auquel, comme pour papa, je renvoie mes lecteurs pour ce qui concerne la vie et la mort de maman.

Je crois en avoir dit assez, dans cette esquisse pour faire apprécier cette chère maman, et je me résume en disant que jamais mère de famille n'a été aussi justement enveloppée de l'amour de ses enfants.

PORTRAITS DES DOUZE MOINEAUX

EN OCTOBRE 1818

par ADÈLE

Frédéric.

Frédéric a vingt-cinq ans, une figure assez agréable et tout ce qu'il faut pour plaire et se faire aimer, quand il en a envie : beaucoup d'esprit naturel et un cœur profondément sensible, une âme naturellement portée à tout ce qui est beau, noble et vraiment grand. Je crois qu'il serait impossible d'être plus généreux, plus désintéressé, plus zélé pour ses amis, plus tendre fils et meilleur frère. Tant de belles et bonnes qualités sont rehaussées par une piété vive et fervente, et il ne manque à tout cela que plus de calme et une raison plus mûre pour former un caractère parfait. Mais la perfection n'est point de ce monde, j'ai bien peur que tous mes portraits n'en offrent une preuve nouvelle. Une absence complète de *modération*, voilà le défaut dominant de Frédéric, et ce défaut

nuit souvent à ses meilleures qualités. Essentiellement exclusif, tout lui paraît bon dans les choses qu'il aime; tout est mauvais dans les choses qu'il n'aime pas. Il est *ultra* en tout, excepté en politique. Frédéric était né violent; sa tendresse pour ses parents, et surtout ses idées religieuses, ont vaincu ce défaut; mais il en a conservé une impatience qui éclate, comme malgré lui, à la moindre contradiction. Cependant ce mouvement est à l'ordinaire aussi passager qu'il est vif, et il n'y a pas dans son cœur l'ombre de rancune.

Frédéric est gai dans sa famille; il l'est aussi dans les sociétés qui lui plaisent; mais avec des étrangers et des gens qui l'ennuient, il ne dit pas quatre mots, et il finit par froncer le sourcil et par prendre un air sévère, qui fait croire à beaucoup de gens qu'il est grave, et même triste.

Il sait fort bien prouver le contraire, quand il trouve qu'il vaut la peine d'être aimable. Maman ajouterait à ce portrait qu'il a toutes les manies d'un vieux garçon : la pipe, le fauteuil, la robe de chambre, les pantoufles, etc. ; mais ce sont des petitesses qu'il faut pardonner à un vieux célibataire. Une femme aimable corrigera tout cela. Que cette femme aimable soit bien douce; qu'elle aime assez son mari pour adopter sa manière de voir, de penser et de sentir, et je lui prédis qu'elle

sera parfaitement heureuse, et que nulle femme ne sera plus adorée et plus choyée qu'elle.

Et vous, futurs enfants de cet aimable frère, craignez de vous laisser gâter, car je prévois qu'à vous seuls appartiendra le miracle de faire de lui tout ce qu'il vous plaira.

Henri.

Henri ne ressemble en rien à son frère aîné; tout en eux est opposé, leurs défauts comme leurs qualités. Henri est gai, doux, facile, d'une humeur presque toujours égale, d'un caractère liant, d'un esprit calme. Il se fâche bien quelquefois, mais sa colère fait rire, parce qu'on voit clairement qu'il s'excite à être fâché, et que cela ne lui est point naturel. Il s'indignera même en lisant ces lignes, car il a la prétention d'avoir beaucoup de caractère, ce qui est le propre de ceux qui n'en ont point.

Henri a manqué sa vocation; il était né pour être *grand seigneur*, je veux dire pour avoir une grande fortune; il aurait eu un plaisir extrême à se montrer magnifique, libéral, généreux, à accabler de politesses ses simples connaissances, à prodiguer l'argent sans jamais être forcé de s'en rendre compte; enfin, rien n'aurait mieux convenu à

Henri que cette bourse magique qui ne se vidait jamais.

Henri a un cœur d'or pour ceux qu'il aime.

Quoiqu'il ne soit pas très démonstratif en amitié, on sent qu'au fond il vous est très attaché, et il y a dans ce fond-là quelque chose de si délicieusement bon, que ses défauts se font oublier et pardonner. S'il attache par sa bonté, il plaît par la gaîté originale de son esprit, et je suis convaincue que pour réussir, il ne lui faut que du courage et de la fermeté. *Fermeté dans ses résolutions*, fermeté dans l'exécution, voilà ce qui lui manque; il lui faudrait comme à Chrysale « assez de fermeté pour dire un *je le veux*, » car il ne voudra jamais que le bien; il faut de la persévérance et de la force d'âme pour l'accomplir toujours dans les petites occasions comme dans les grandes, et pour ne pas se laisser entraîner par l'exemple d'autrui.

Henri a une candeur admirable à convenir de ses torts; mais il les oublie aussi facilement qu'il les avoue, et, pour peu qu'il y soit porté par ceux qui l'entourent, il commettra demain la même faute dont il s'accusait hier. Cette facilité est d'autant plus fâcheuse que Henri a le jugement très sain, et qu'il agirait toujours parfaitement bien si sa conduite n'était jamais influencée par une fausse honte qu'il ne sait pas toujours surmonter.

Je veux aussi une femme à mon cher Henri, mais je la veux différente de Mme Frédéric Monod. Mme Henri aura du caractère, et sans prétendre porter le *haut de chausses*, elle prendra assez d'ascendant sur son mari pour fortifier ses excellentes dispositions et étayer au besoin ses *côtés faibles*.

Édouard.

J'ai vu plusieurs personnes très frappées du regard d'Édouard, et, dans le fait, tout son caractère est peint dans ce regard, où il y a de la douceur et de l'intelligence, mais surtout un vague inexprimable. Tout, dans Édouard, est vague et incertain: ses pensées, ses discours, ses actions; rien de fixe, rien d'arrêté. Quelquefois il a l'air, si l'on peut parler ainsi, de se chercher lui-même et de ne pas se comprendre. Cette disposition ne tient pas au défaut d'esprit et de moyens, car il n'en manque certainement pas; mais Édouard a peu réfléchi sur lui-même et sur les autres, et il a fini par se croire incapable de réfléchir.

La plupart des hommes pèchent par amour-propre. Édouard a le défaut contraire: il s'est mis en tête qu'il n'avait de génie pour rien, et que le génie était nécessaire en toutes choses; de là, un décourage-

ment qui renaît au moindre obstacle et qui arrête tous ses progrès. Son cœur n'est point envieux, bien loin de là; j'ai souvent été touchée de la joie que lui donnent les succès de ses frères, et de sa profonde admiration pour leurs talents. Mais l'admiration pour les autres amène toujours des retours sur lui-même, et, *taupe* envers ses pareils, *lynx* envers lui-même, il se désole sur son incapacité imaginaire.

Jusqu'ici on a vainement combattu cette chimère; quelque vagues que soient ses idées, il y tient excessivement. Il a l'entêtement qui accompagne souvent la douceur; il ne combat point les raisons; il ne les nie point, mais il ne s'y rend pas, et il termine toujours les discussions sur cet article comme il les a commencées. « Je ne peux pas, je n'ai pas de génie, je n'ai pas de moyens... » Cette erreur est le défaut dominant d'Édouard; les inconvénients en sont surtout sensibles pour lui-même. Il s'y joint une étourderie excessive, et qui ne vaut rien dans un négociant.

C'est du reste un excellent garçon, bien tendrement attaché à sa famille, et ne désirant les succès et la fortune que pour lui prouver cet attachement. Procurer à nos parents une vieillesse douce et aisée, c'est l'idéal pour notre excellent Edouard. Il est aussi bon ami que bon fils et bon frère, et, je

le répète, jamais personne n'a joui plus sincèrement des succès de ceux qu'il aime et de tout ce qui leur arrive d'heureux.

On lui trouve dans le monde l'air sentimental d'un héros de roman; mais il m'a dit l'autre jour en soupirant qu'il faut du *génie* pour avoir une grande passion, et voilà comme de ses qualités mêmes il a l'air de faire des défauts.

Billy et Adolphe.

Comme les noms de Castor et Pollux, les noms de Billy et d'Adolphe se confondent si bien dans la pensée que leurs portraits doivent être inséparables comme leurs personnes.

Ils sont tellement unis qu'ils semblent ne former *qu'un* à eux deux, et cet *un* est parfait, parce qu'ils se corrigent mutuellement de leurs défauts et se donnent des qualités.

Billy communique à Adolphe son angélique douceur, et celui-ci, à son tour, inspire à son frère la fermeté de caractère qui lui manque. Billy a plus d'exactitude, plus de justesse dans l'esprit; Adolphe plus de vivacité, plus de finesse. Avec ces qualités réunies, on conçoit qu'ils travaillent très bien, car ils travaillent toujours ensemble.

Billy met dans leurs extraits toute la sagesse de

sa raison; Adolphe tout le feu de son intelligence. Ils n'ont jamais l'idée d'examiner qui, dans cet arrangement, a le plus de peine ou le plus de mérite; chacun d'eux a une haute opinion des talents de l'autre. Billy joint à cette admiration pour son frère une grande modestie pour lui-même, ce qui n'est pas précisément la qualité dominante d'Adolphe. Depuis qu'ils sont nés, c'est à ce dernier qu'a appartenu le droit de décider, et ses décisions, loin de trouver jamais de résistance, ont toujours été reçues comme des oracles; il en est résulté, je ne dirai pas de la présomption, mais une certaine confiance en lui-même, qu'il sait fort bien tenir dans de justes bornes, et qui contribue à lui donner sur Billy un ascendant fort heureux pour celui-ci, parce que, naturellement très indécis, il a besoin de quelqu'un qui sache prendre un parti sans hésiter et qui fixe ses irrésolutions.

Il serait impossible de décider lequel aime le mieux l'autre; leurs sentiments sont comme leurs caractères. Adolphe aime avec chaleur, avec vivacité; il s'indignerait si l'on se permettait de dire un mot sur Billy; il veut qu'on l'admire; il ne veut même pas qu'on lui refuse du caractère, de la fermeté.

La tendresse de Billy est féminine; il me semble souvent qu'il aime Adolphe comme une mère chérit

ses enfants; ses chagrins le touchent bien plus que ses chagrins personnels, et je doute qu'il soit jamais aussi sensible à ses propres succès qu'à ceux de son frère. Adolphe dit-il un mot spirituel? La figure de Billy s'épanouit: il recueille le mot, il le répète, il le fait admirer à tout le monde; il triomphe comme un auteur qui est content de son ouvrage; *l'amour d'Adolphe* a chez lui tous les caractères de *l'amour propre* chez les autres.

Ils sont gais l'un et l'autre; mais la gaîté de Billy est douce et continuelle; celle d'Adolphe, beaucoup plus vive, n'éclate que par accès. J'en dirais autant de leurs peines. Billy les sentira moins vivement que son frère, mais l'impression en sera plus profonde. C'est du moins ce que je pense; jusqu'à présent leurs chagrins ont été légers et leur vie heureuse. Oh! que ne donnerais-je pas pour ne jamais voir l'effet que produiraient sur eux les épreuves et les malheurs.

Ils sont tous les deux également bons, également généreux, également zélés pour leurs devoirs; ils sont tous les deux d'un commerce facile, complaisants pour tous, aimables dans la société, excellents dans leur famille. Enfin, pour achever leurs portraits, Billy est celui de nous tous qui ressemble le plus à papa; Adolphe, celui dont le caractère se rapproche le plus du caractère de maman.

Gustave.

Le docteur est petit, gros et point joli.

Cependant, sa grosse face réjouie fait plaisir à voir, et ses grands yeux ronds, bleu faïence, ne manquent point d'expression. Une tête excellente, une application soutenue au travail, une finesse dans l'esprit qui plaît d'autant plus qu'on ne s'y attend point du tout, une gaîté vive et franche, un cœur tendre et bon sous des manières un peu brusques, et un air d'insouciance qui ne le quitte jamais, et qui lui a fait donner le surnom de *Sans-souci*, — voilà, en peu de mots, le portrait de Gustave.

Il semble placé dans ce monde pour jouir, et il met, à s'amuser, la persévérance qu'il apporte dans toutes ses actions, et qui est peut-être le trait distinctif de son caractère. En cela tout l'opposé de son frère Édouard, rien ne le rebute, et nous l'avons vu détruire sans hésiter l'ouvrage de plusieurs mois, à cause d'une faute légère, puis se remettre au travail avec une nouvelle ardeur.

Gustave avait de grandes dispositions à la colère et à l'emportement ; il n'en reste plus trace, grâce à M. Küster, qui est, aux yeux de Gustave, un oracle beaucoup plus infaillible que le pape pour

les catholiques. « *M. Küster l'a dit* » — ce mot seul tranche toutes les difficultés.

Cette confiance aveugle a eu les plus heureux résultats pour Gustave, et il me serait vraiment impossible de découvrir en lui un défaut d'habitude.

Valdemar.

A mesure que les personnages sont plus jeunes, il devient plus difficile de rien fixer sur leur caractère. Valdemar est laid de figure; on l'appelle : *maquis*, et dans le fait, il ressemble pas mal à un singe; mais il a l'air d'un singe très spirituel et cet air n'est certes pas trompeur. Ce petit garçon pétille d'esprit et d'intelligence; il est original, et d'autant plus plaisant qu'il garde son sérieux en faisant rire les autres. Il n'est pas gai, quoiqu'il soit très amusant.

Valdemar a de grands moyens de travail, mais il a encore tous les défauts d'un enfant — un peu de paresse parfois et de la disposition à l'humeur et à la grognerie.

Tout cela peut passer et le portrait devenir charmant d'ici à dix ans.

Marie.

Marie est jolie. — Vous plaisantez? Non; sérieusement, Marie est jolie; elle a de très beaux

yeux, — chose étonnante, un joli nez ! et une physionomie vive et spirituelle. Marie a de l'intelligence et de l'esprit naturel ; mais on est étonné de trouver en elle, sous une vivacité apparente, une grande indolence de corps et d'esprit. Elle craint toute espèce de travail qui exige de l'attention, parce que l'attention lui paraît une chose pénible. Avec de grands moyens et beaucoup de facilité, elle ne fera guère de progrès rapides, parce qu'elle n'éprouve pas ce vif désir d'avancer qui rend le travail plus aisé et plus agréable. Mais je me tais — à qui la faute? à moi peut-être, et j'achève mon portrait en écrivant celui de Marie.

Eh bien ! si l'on peut me reprocher ses défauts, au moins ne m'attribuera-t-on pas ses bonnes qualités — c'est une compensation. Marie est bonne, généreuse, point trop douce, mais pas mal pour une demoiselle Monod ; son caractère est aimable et attachant, et quand elle aura appris à ne plus commérer comme une petite Parisienne, ce sera une gentille petite personne.

Horace.

Horace est un gentil petit garçon, joli de figure, doux comme un mouton, grave comme Socrate, réfléchi comme Platon. Il est fort aimable dans

ses bons moments, mais il a trois défauts qui le rendent souvent insupportable. Horace est *raisonneur, entêté* et *grognon.*

Élisa.

As-tu lu le *Diable amoureux*, de Cazotte? Il y a là un petit lutin, pétri d'esprit et de gentillesse, mais espiègle et malin comme un démon. Je crois que ce lutin-là a passé dans le corps d'Élisa. Vous croiriez un instant qu'il n'existe pas d'enfant plus spirituel, plus gai, plus causant; l'instant d'après, cet enfant est devenu le plus insupportable — colère, entêté et pleureur. Cette petite fille donnera du fil à retordre; mais elle a prodigieusement d'esprit et un bon cœur; on peut faire quelque chose avec cela.

Betsy.

Betsy mange et boit bien, est gaie comme un pinson, jolie comme un cœur, grasse comme un moine. On la croit douce, — nous verrons bien.

Adèle.

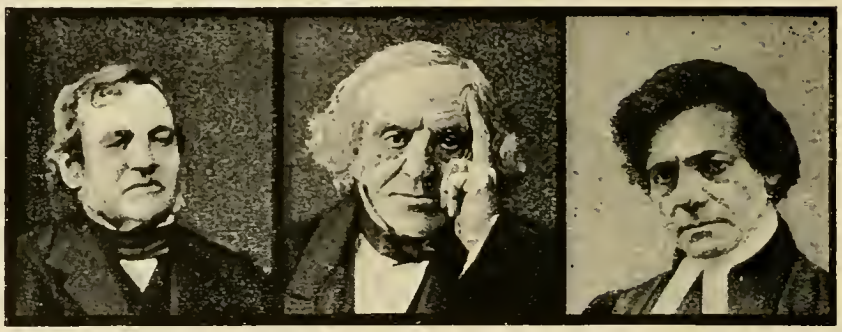
Je ne dirai que deux mots sur ma chère personne; d'abord, parce que le sujet est peu intéressant, et

puis parce que je ne me soucie pas d'en parler à fond.

Comme toutes les personnes laides, j'ai la prétention d'avoir de la physionomie; comme toutes les personnes qui ont une mauvaise tête, j'ai la prétention d'avoir un fort bon cœur; comme toutes les personnes qui ont l'imagination exaltée, j'ai la prétention d'avoir l'âme très sensible; comme toutes les personnes vives et entêtées, j'ai la prétention d'avoir du caractère; comme toutes les personnes qui ont de la malice et un peu d'impertinence, j'ai la prétention d'avoir de l'esprit.

A tant de prétentions, je joins quelques qualités que je supprime par modestie, et nombre de défauts que je supprime par amour-propre.

FRÉDÉRIC HENRI ADÈLE



ÉDOUARD BILLY ADOLPHE

GUSTAVE VALDEMAR MARIE

HORACE ÉLISA BETSY

LES DOUZE

LES DOUZE

Ces portraits des Douze, tracés lorsque l'aîné avait vingt-quatre ans et la plus jeune quelques mois, étaient destinés à faire connaître ce qu'on pouvait espérer d'eux dans l'avenir.

Les notices qui suivent permettront de juger jusqu'à quel point l'avenir prévu par leur sœur s'est réalisé pour chacun.

Frédéric [1].

J'ai parlé dans mon récit des heureuses années de son enfance, en Danemark. La vigueur, l'intelligence, la bonté de cœur dont il fit preuve rachetaient dans ce jeune garçon la vivacité trop grande de son caractère; il se faisait aimer de tous, et notamment de son grand-père maternel (comme le prouve le fait que j'ai signalé). Aussi, quoiqu'il n'eût que quatorze ans, au départ de la famille pour Paris, papa ne craignit-il pas de lui confier la surveillance de ses trois frères pendant le voyage.

[1] Né le 17 mai 1794.

Après l'essai malheureux, à Paris, des deux précepteurs auxquels papa avait confié l'éducation de ses fils aînés, nos parents pensèrent que pour vaincre l'esprit d'insubordination que Frédéric avait apporté de Copenhague, et faciliter la tâche du nouveau précepteur, M. Küster, il serait bon d'éloigner Frédéric de la maison paternelle. Papa le conduisit à Genève, au mois d'août 1810, et le confia aux soins de son ami Duvillard, qui tenait une pension. Frédéric avait seize ans, et à dater de ce moment il n'a plus habité la maison paternelle, sinon lorsqu'à sa grande joie il venait passer ses vacances avec nous. J'ai donné dans mon Récit deux extraits de lettres de lui, qui montrent combien il appréciait le bonheur de se retrouver dans sa famille.

Dès sa jeunesse, Frédéric avait manifesté le désir de devenir pasteur. Ce désir s'affermit à Genève : dès qu'il fut en âge de suivre son inclination, il commença ses études dans la Faculté de théologie de cette ville, où régnait encore le rationalisme qui avait infecté les églises protestantes dans le cours du dix-huitième siècle. Le réveil religieux déterminé, en 1816, par la visite à Genève d'un laïque écossais, Robert Haldane, amena Frédéric, en même temps que Merle d'Aubigné, César Malan, et d'autres, à connaître, à confirmer par leur

expérience, et à enseigner la vieille doctrine de Saint-Paul et des Réformateurs. Frédéric embrassa, avec l'ardeur et la fermeté dont il a toujours fait preuve, les vérités évangéliques qu'on a désignées sous le nom d'orthodoxie. Il devait en devenir l'un des plus fermes représentants à Paris, et contribuer, sous la bénédiction de Dieu, à la conversion de ses frères et sœurs.

La communauté de convictions religieuses fut l'origine de l'étroite amitié qui lia Frédéric d'abord, puis le reste de la famille, avec notre cousin Gaussen, amitié qui a eu une influence bénie pour Léopold, un des fils de Frédéric. Il a été traité comme un fils par Caroline Gaussen, fille de l'ami de Frédéric.

Consacré pasteur à Genève par le professeur Vaucher, le 2 juillet 1818, en présence de papa, Frédéric revint à Paris avec lui, le 1er août 1818. Il avait alors vingt-quatre ans.

Il était question de créer pour l'Église réformée de Paris, qui augmentait très notablement en nombre, une place de pasteur auxiliaire, et il y avait tout lieu d'espérer qu'elle serait occupée par Frédéric; mais la première condition exigée par le gouvernement était que le nouveau pasteur eût vingt-cinq ans. Après avoir employé le reste de l'année 1818 à seconder papa dans ses fonctions pastorales, et à

travailler pour la Société biblique qui venait d'être fondée, il accepta, pour n'être plus à la charge de son père, l'offre qui lui fut faite par M. Schmidt, gouverneur d'un jeune prince de Mecklembourg, de se rendre à Iéna pour donner des leçons de français à son élève. C'était pour Frédéric une occasion de continuer ses études et de consolider sa connaissance de la langue allemande. Il partit en janvier 1819 pour Iéna, et fut aussi bien accueilli qu'apprécié par le prince et son gouverneur. Il les accompagna à Berlin pour un séjour d'une quinzaine de jours, qui lui suffirent pour s'éprendre de Nadine, fille du pasteur Molière, qui avait été camarade de papa à la Faculté de Genève ; feu de paille qui fut bientôt éteint par suite du refus de la jeune fille. Ce dénouement d'un premier amour fut pour Frédéric une bénédiction de Dieu, car Mlle Molière, mariée à M. Ancillon, est morte jeune, de la poitrine.

Malgré les instances du prince et de M. Schmidt qui désiraient le garder auprès d'eux, Frédéric, qui ne s'était engagé que pour six mois, partit à la fin d'août 1819 pour Copenhague, sur l'invitation de son oncle, Frédéric de Coninck. Celui-ci, ainsi que sa femme, avait des vues sur lui, à en juger par une lettre écrite, en 1818, par tante Fritz à maman, et dont le journal d'Adèle fait mention. Ma tante laisse entendre que Frédéric, après avoir été

consacré pasteur, pourrait bien venir desservir l'église française de Copenhague, comme avait fait son père, et, plus tard, épouser sa cousine Constance, âgée alors de seize ans.

La chère tante, en écrivant ces lignes, ne se doutait guère que, quatre ans plus tard, elle viendrait avec sa famille rejoindre à Paris sa fille, mariée à Frédéric.

Frédéric profita si bien de son séjour chez son oncle à Frederiks-lund, qu'à son retour à Paris, à la fin d'octobre 1819, il écrivit, avec l'assentiment de nos parents, une lettre par laquelle il demandait la main de Constance. Par retour du courrier il était fiancé à sa cousine. Ces fiançailles ne se terminèrent par son mariage qu'en mai 1821.

J'ai consigné dans mon récit tous les faits importants concernant Frédéric jusqu'à son retour à Paris avec sa femme. Constance ne tarda pas à faire la conquête de toute la famille, la mienne en particulier. Nous étions du même âge; nos caractères se convenaient, et je lui vouai une tendre affection qui a persisté jusqu'à sa mort, en 1837.

En 1825, Frédéric fut appelé à Genève par je ne sais quelle circonstance. On le somma de faire venir Constance qu'on désirait revoir, et son fils, alors âgé de trois ans, dont la réputation de gentillesse exceptionnelle était parvenue jusqu'en Suisse.

Constance céda aux instances qui lui furent faites et partit pour Genève avec son petit prodige. Le voyage dura plusieurs jours, et Jean eut maintes fois occasion d'entendre les paroles adressées aux chevaux par les postillons. Il en profita si bien, que dès le premier jour de son arrivée, on fut aussi étonné qu'amusé d'entendre sortir de la bouche de ce gentil garçon les plus grossiers jurons, adressés au bâton qui lui servait de cheval pour courir dans la chambre. Il reproduisait à son insu la scène de Vertvert avec les nonnes. Je me hâte d'ajouter que le professeur n'a pas conservé ce langage de son enfance.

En 1832, le 17 avril, Frédéric fut nommé pasteur titulaire de l'Église réformée de Paris, après la mort de M. Marron.

Dans l'été de 1837, Constance cédant, contre son gré, aux instances de Frédéric, dans l'intérêt de la santé peu satisfaisante du petit Théodore, son dernier né, se rendit chez le pasteur Duvivier, à Asnières près de Bourges. Il y avait dans ce pays à ce moment, à l'insu de Frédéric, une épidémie de dyssenterie. Constance en fut atteinte gravement. Frédéric, ma tante Fritz, mère de Constance, et moi, partîmes pour la soigner. Transportée à Bourges, elle alla en empirant, et je décidai Frédéric à la ramener en poste à Paris. Elle supporta bien le voyage, mais

elle était mortellement frappée, et après avoir langui quelque temps, elle mourut le 13 octobre 1837. Sa foi lui permit de voir venir sans regret la mort qui mettait un terme aux cruelles souffrances des derniers mois de sa vie. « J'ai le cœur déchiré à cause de vous, disait-elle, mais, pour moi, je suis bien heureuse. »

En 1839, Frédéric s'est remarié avec Suzanne Smedley ; il en a eu six garçons qui seront mentionnés plus loin.

Au lendemain du synode officieux qui se tint à Paris en 1848, au début de la seconde République, et qui repoussa la proposition faite par Frédéric, Agénor de Gasparin et quelques membres du synode, de proclamer à nouveau la foi de l'Église, Frédéric pensa qu'il ne devait pas rester dans une église, qui, selon lui, était infidèle ; et le 8 janvier 1849, il donna sa démission de pasteur, ne tenant compte ni de son défaut de fortune, et de sa nombreuse famille, ni des instances du Consistoire pour le faire revenir sur sa détermination. Quelques autres pasteurs, et des laïques en assez grand nombre, crurent devoir, comme Frédéric, se séparer de l'Église établie, et se réunir aux Eglises libres qui existaient déjà, soit à Paris, soit en province. Ce fut l'origine de l'Union des Églises évangéliques libres de France.

La fidélité de Frédéric fut récompensée ; il n'eut jamais lieu de regretter l'immense sacrifice qu'il avait fait à ce qu'il considérait comme un devoir. A l'aide des ressources qui lui vinrent de France, des États-Unis, et surtout de l'Angleterre et de l'Ecosse, il put fonder une Église libre dont il devint le pasteur. En attendant la construction d'un lieu de culte, les réunions eurent lieu, d'abord dans une *chambre haute*, cour des Petites Écuries, puis dans un ancien atelier, rue de Chabrol.

Dans le désir de hâter la construction d'une église, Frédéric se détermina à aller lui-même collecter aux États-Unis. Il partit au mois d'août 1857, prenant pour compagnon de voyage son fils Théodore. Celui-ci était bachelier ès sciences et licencié ès lettres et venait de terminer avec succès sa première année à la Faculté de droit ; mais rien n'indiquait chez lui un avocat ou un magistrat en herbe. Ses goûts le portaient plutôt vers la littérature.

La crise financière, restée mémorable, qui éclata au moment même où Frédéric débarquait aux États-Unis, rendit sa collecte plus pénible et moins fructueuse qu'il ne s'y était attendu. Il se trouva amené à prolonger son voyage bien au-delà des limites qu'il s'était fixées, mais ce retard même le rendit témoin du puissant mouvement religieux qui se manifesta à la suite des désastres financiers,

et qui atteignit Théodore lui-même, quelques jours avant leur retour, au mois de mai 1858. Celui-ci reprit ses études de droit, mais se décida bientôt à y renoncer pour embrasser la carrière pastorale. Une invitation inattendue, que ses parents l'encouragèrent à accepter, le détermina à aller faire ses études dans le pays où il avait reçu tant de bien, et il entra, au mois de novembre, dans l'École de théologie de l'Église presbytérienne, à Allegheny, près Pittsburgh, Pensylvanie. Il est digne de remarque que la fidélité de Frédéric à ses principes a amené sa démission; sa démission, son voyage en Amérique; et ce voyage la conversion de son fils.

Pendant les vacances de 1860, Théodore alla passer deux mois comme assistant du père Chiniquy au milieu de Canadiens catholiques, devenus protestants ainsi que leur curé, et établis à Sainte-Anne près Kankakee, Illinois, États-Unis. Il ne tarda pas à être éclairé sur les hommes et les choses, et se vit dans l'obligation de rester à Sainte-Anne, pour y fonder une seconde Église presbytérienne à côté de celle du père Chiniquy. Il fut consacré en 1862 et attendait, pour rentrer en France, d'avoir trouvé un successeur à Sainte-Anne, lorsque la maladie de son père le rappela soudainement, au mois de mai 1863.

Frédéric avait été atteint à cette époque d'un

cancer du larynx qui lui ôta la voix et produisit une telle gêne de la respiration qu'il fallut recourir dans l'été de 1863 à la trachéotomie. L'opération, très habilement pratiquée par Nélaton, évita la suffocation qui était imminente, mais ne pouvait empêcher les progrès du cancer.

Dès qu'il fut remis des suites de l'opération et habitué à l'usage de la canule, il accepta ma proposition de venir passer le reste de la belle saison dans une petite campagne que j'occupais à Villemomble, près Paris. J'espérais, non que ce changement le guérirait, mais qu'il le soulagerait.

En quittant Paris, il fit arrêter la voiture devant sa nouvelle église qui venait d'être achevée, 17, rue des petits Hôtels, et qu'il avait tant espéré pouvoir inaugurer. Il la parcourut, monta les degrés de la chaire et y fit une prière. Ce fut sa première et sa dernière visite.

Il eut la consolation d'embrasser, en septembre, Théodore arrivant des États-Unis. Rentré à Paris au commencement de la mauvaise saison, il alla en empirant, et mourut le 30 décembre 1863, à l'âge de soixante-neuf ans et demi, après avoir glorifié son Sauveur par sa soumission à la mystérieuse et poignante épreuve qui avait mis fin si brusquement à la carrière dans laquelle il n'avait pas cessé de glorifier Christ.

Frédéric n'était pas un savant et n'a pas écrit d'ouvrage de quelque importance, mais il a fait preuve des plus sérieuses qualités comme administrateur et comme journaliste. Il portait dignement la croix de la Légion d'honneur, qui lui avait été décernée par le gouvernement de Louis-Philippe.

Après sa séparation d'avec l'Église réformée il s'est trouvé à la tête de l'Union des églises libres, qu'il a administrées, comme président de leur Commission synodale, avec un grand talent et un dévouement sans bornes, jusqu'à sa dernière maladie. Il a créé et maintenu par son journal, par sa correspondance, par ses voyages, les rapports de l'Union des églises libres de France avec les églises libres des autres pays.

Il a accompli une grande œuvre par la rédaction des *Archives du Christianisme*. Il avait un vrai tempérament de journaliste, avec ses défauts, mais aussi avec ses qualités de promptitude et d'esprit net et incisif [1].

Sa puissance de travail était prodigieuse ; il ne

[1] Deux citations en donneront une idée :

« On lit dans le *Siècle :* « Fermez les yeux et vous verrez, comme dit l'Écriture Sainte. » — Pour trouver ce passage dans l'Écriture Sainte, le journaliste a commencé par le mettre en pratique. »

« Le *Lien* nous appelle « excentriques. » — Le tout est de savoir où l'on place le centre. »

quittait guère son bureau, y passait quelquefois une partie de la nuit et ne prenait pas assez d'exercice extérieur. Cela ne l'empêchait pas de donner toujours après dîner une bonne heure à sa famille, et de réchauffer sans cesse, chez ses enfants, l'esprit de famille par ses lettres, lorsqu'il était séparé d'eux.

Tant que sa santé le lui a permis, il a tenu à recevoir le soir, une fois par semaine, les étudiants protestants qui habitaient Paris, et beaucoup d'entre eux ont conservé un bon souvenir de la manière dont ils étaient accueillis chez Frédéric, comme dans une seconde maison paternelle.

Frédéric était d'un caractère gai, et ne craignait pas le mot pour rire. Il était aimé et respecté de tous ceux qui l'approchaient.

Il a été le fondateur des écoles du dimanche dans l'Église réformée de Paris; il a donné tout son cœur et toute son intelligence à cette œuvre qu'il affectionnait entre toutes. C'est à lui aussi que l'Église de Paris a été redevable du premier service du Dimanche soir.

Frédéric a eu de sa première femme, Constance de Coninck, sept enfants, dont trois morts en bas âge; les quatre qui ont survécu sont :

Jean, aujourd'hui professeur à la Faculté de

théologie de Montauban. Il a épousé, en 1849, sa cousine Marie Babut, qui lui a donné cinq fils et deux filles; de ces sept enfants, il ne reste que trois fils et une fille.

Louise, qui a épousé, en 1850, le pasteur Gustave Good, président du Consistoire de l'Église réformée de La Rochelle. Ils ont eu cinq fils, dont un mort en bas âge, et deux filles.

Gustave, agent général pour la France de la Société britannique et étrangère. Il a épousé, en 1855, Charlotte Brown, qui lui a donné dix enfants: cinq garçons, dont trois sont morts, et cinq filles.

Théodore, qui après avoir remplacé son père comme pasteur de la chapelle du Nord, puis s'être mis au service de la Mission intérieure en France, a accepté les fonctions de pasteur de l'Église réformée de Paris. Il a épousé, en 1867, ma fille Gertrude qui lui a donné sept garçons, dont deux morts en bas âge, et deux filles. En 1882, il a épousé Émilie Lindop, dont il a eu un fils.

Du second mariage de Frédéric sont nés six garçons, dont les deux premiers sont morts, et dont les derniers sont :

Henri, qui après s'être signalé comme avocat, puis comme préfet, est aujourd'hui directeur de l'assistance et de l'hygiène publiques au ministère

de l'intérieur. Il a épousé, en 1866, Cécile de Montricher. Ils n'ont pas eu d'enfants.

Léopold, pasteur de l'Église évangélique libre fondée à Lyon par son oncle Adolphe. Il a épousé, en 1869, Anna Vernet ; ils ont eu trois garçons et deux filles.

Albert, directeur de l'exploitation de la Compagnie marseillaise de navigation à vapeur : Fraissinet et Cie. Il a épousé, en 1870, Laure de Montricher, la sœur de la femme de son frère Henri : ils ont eu trois fils et une fille.

Émile, chef comptable à Bombay de l'Agence du Comptoir national d'escompte de Paris. Il fait actuellement les fonctions de directeur de l'Agence de Pondichéry, qui est dépendante de ce comptoir. Il a épousé, en 1879, Léonie Chiquet; ils ont un fils et deux filles.

Frédéric a donc eu de sa première femme sept enfants et trente-quatre petits-enfants ; et de la seconde six enfants et douze petits-enfants.

Henri [1].

Adèle a parfaitement signalé le trait dominant du caractère de Henri : la bonté. C'est sa bonté qui se

[1] Né le 31 août 1795.

présente tout d'abord à l'esprit quand on pense à lui. Cette bonté se peignait sur sa figure et l'embellissait. Ajoutez-y le charme d'un caractère gai, et vous comprendrez pourquoi Henri était aimé de tous ceux qui l'entouraient. Il était de grandeur et de corpulence moyennes et doué d'une bonne santé.

La piété dont il avait puisé le germe dans la maison paternelle alla en s'éclairant et en s'affermissant avec les années, et il a été, au Havre, un des plus solides soutiens de l'Évangile dans une église où le rationalisme dominait; il fut de plus l'un des principaux fondateurs et soutiens de la communauté évangélique indépendante du Havre.

Il tint à conserver sa place de moniteur à l'école du Dimanche jusqu'au moment où la maladie dont il devait mourir l'obligea à abandonner cette occupation qu'il considérait comme un devoir.

Il se décida dès sa jeunesse pour la carrière du commerce, et débuta à Paris comme copiste, le 4 décembre 1812, dans la maison Gros, Davillier et Cie.

En 1815, il alla se fixer au Havre pour entrer comme volontaire dans la maison Delaroche. Il avait alors vingt ans, et ce départ de la maison paternelle devait être définitif. Il commençait l'installation d'une partie de la famille Monod au Havre et ne devait plus revenir chez nos parents qu'en visites

toujours trop courtes et trop rares pour lui et pour nous.

Le 4 décembre 1827, je reçus à Bicêtre, où j'étais élève interne, la lettre suivante, datée de Rouen :

Croquemort ! Suppôt d'Atropos,
Vrai pourvoyeur de cimetière,
Suspends un jour ton fatal ministère,
Mets tes bistouris au repos.
Si tu n'as pas pour l'heure entamé de cadavre,
Entends la voix d'un bon vivant,
Et pour le voir frais émoulu du Havre,
Sois au toit paternel le quatre du courant.

HENRI.

J'eus la joie de pouvoir être exact au rendez-vous. Si j'ai cité cette lettre qui fait partie de mes souvenirs de famille, c'est moins pour donner une idée de la façon dont Henri tournait le vers, que pour montrer l'affection que me portait cet excellent frère. Je ne sais pas quel fut le motif de cette visite en 1827. Ce n'était ni la première ni la dernière. Mais revenons à l'installation au Havre.

Il fut reçu en pension chez une dame Grandsaigne. Cette dame et sa famille ont été depuis ce moment en relation intime avec les Monod du Havre et avec ceux de Paris. Mlle Laure Grandsaigne, devenue Mme Millet, est restée une amie de la famille. Elle est maintenant établie à

Bordeaux avec ses deux fils et est fort liée avec ceux des nôtres qui habitent cette ville.

Henri ne tarda pas à être apprécié au Havre, et un négociant appelé Pertuzon lui demanda d'entrer dans sa maison à des conditions avantageuses. Il gagna tellement la confiance de son nouveau patron que celui-ci le chargea de représenter la maison dans un voyage d'affaires aux États-Unis. En septembre 1820, Henri, après être venu prendre congé de la famille à la Tour, partit pour les États-Unis, d'où il revint au printemps de 1822, au grand regret de son patron, qui aurait été fort heureux de conserver un représentant aussi habile et aussi intègre.

Mais Henri avait des vues plus hautes. Fort de l'expérience acquise, il songeait à voler de ses propres ailes et à se rendre utile à son frère Édouard en créant avec lui au Havre une maison de commission. Grâce à la commandite de M. Sanson Davillier, les deux frères fondèrent la maison Monod frères et Cie, qui ne tarda pas à prendre rang parmi les plus honorables de la place du Havre. La bénédiction de Dieu reposa sur eux, et Henri put enfin songer à réaliser son ardent désir de se marier. Camille, fille de M. Bernard Gros, de Paris, fit preuve du bon jugement dont elle était douée en acceptant la main de l'amoureux Henri. Le mariage

eut lieu le 27 juin 1829, et la fête qui s'ensuivit se prolongea pendant plusieurs jours à Poissy, dans la campagne habitée par la famille Gros. Après s'être établi d'abord dans une maison louée sur la Côte, puis dans une propriété voisine, Henri a pu transférer définitivement son ménage dans une charmante habitation louée à M. Delaroche, sur la même Côte.

Le bonheur de Henri augmenta par la naissance d'un fils en 1831, puis d'une fille en 1832 et d'un second fils en 1834. Camille fut alors affectée d'un kyste de l'ovaire, qui se compliqua d'une hydropisie abdominale. A cette époque on ne connaissait pas les moyens actuels de guérir cette maladie. L'altération croissante de la santé de Camille ne l'empêcha pas de donner naissance en 1840 à un troisième fils ; mais elle était épuisée et mourut neuf mois après, le 28 décembre 1840.

Henri resté veuf ne s'est pas remarié. Élisa notre sœur s'établit auprès de lui pour tenir son ménage, et après sa mort, en 1867, elle a été remplacée par Betsy.

Pendant la dernière année de sa vie, Henri put se décharger en grande partie de ses travaux de bureau sur ses deux fils aînés, qui avaient embrassé la carrière de leur père et faisaient partie de la maison Monod frères.

Au début de 1869, se manifestèrent chez Henri

les premiers symptômes d'un cancer de la plèvre gauche, dont le développement fut rapide. Pensant, d'après les nouvelles reçues, que le dénouement approchait, j'allai le voir le 12 juin. Cette visite fut une bénédiction pour Henri et pour son entourage. Jusqu'à ce moment on avait cru devoir dissimuler la vérité de part et d'autre, quoiqu'elle fût connue de tous. Après m'être assuré de l'état réel des choses, je compris que mon devoir était de faire connaître à Henri que sa fin était prochaine, et qu'il ferait bien de profiter du temps pendant lequel Dieu lui laissait encore l'usage de ses facultés et de la parole. La glace était rompue : Henri, familiarisé depuis longtemps avec l'idée du départ, n'eut pas de lutte à soutenir. Il put parler ouvertement de sa mort avec ses enfants et sa sœur.

Je lui fis mes adieux le 15 juin et il mourut en pleine paix, cinq jours après, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Henri a eu quatre enfants :

Philippe et *Julien*, l'aîné et le troisième, ne se sont pas mariés ; longtemps attachés à la maison Monod frères du Havre, ils ont succédé à leur père après sa mort, et ont présidé, après celle de leur oncle Édouard, à la liquidation de la maison.

Marguerite a épousé, en 1852, Henri Amphoux,

pasteur de l'Église réformée du Havre. Ils ont eu un fils, mort à vingt-deux ans, et cinq filles.

Louis, le dernier, après de bonnes études médicales à Paris, au cours desquelles il a acquis le titre d'interne des hôpitaux, s'est établi à Paris, où il s'est créé une clientèle nombreuse et choisie. Il a épousé, en 1864, Louise Armand Delille, fille du vénéré pasteur de ce nom. Il a eu trois garçons et quatre filles. Il a eu la douleur de perdre récemment deux de celles-ci à la fleur de l'âge.

Henri a donc eu treize petits-enfants.

Adèle [1].

Adèle n'était pas jolie ; sa figure portait à un haut degré le type Monod. La vaste intelligence dont elle était douée et qu'elle fit servir à acquérir une solide instruction, la bonté de son cœur, la vivacité et l'amabilité de son caractère expliquent la grande influence qu'elle a exercée dans la famille et l'affection dont l'entouraient tous ceux qui ont eu le privilège de la connaître. Son esprit avait une tournure poétique très prononcée mise au service de sa riche imagination.

Elle versifiait aussi facilement qu'Adolphe. Le

[1] Née le 24 décembre 1796.

journal qu'elle a écrit et dont je parlerai plus loin, en donne des preuves nombreuses. Les poésies qu'elle a composées, et dont plusieurs sont charmantes, formeraient un gros recueil.

Elle a essayé dans sa jeunesse, sans grands profits, de tirer parti de ses talents et de sa connaissance de l'anglais en faisant des traductions de romans anglais destinés aux jeunes gens. Elle accepta ensuite, pour n'être pas à la charge de nos parents, l'offre qui lui fut faite par Lady Hamilton, résidant pour quelque temps à Paris, d'entrer dans sa famille comme demoiselle de compagnie de sa fille. Il ne s'agissait pas de leçons à donner, mais seulement d'être le chaperon de la jeune fille, soit pendant les leçons qu'elle recevait de différents professeurs, soit pendant ses promenades. Adèle accepta courageusement ce sacrifice, d'autant plus grand pour elle qu'elle ne connaissait pas de jouissances plus grandes que celles de la vie de famille. Lady Hamilton, qui appartenait à la fine fleur de l'aristocratie anglaise et qui conduisait sa fille très souvent dans le grand monde, facilita beaucoup la tâche d'Adèle en lui permettant d'aller passer dans sa famille tout le temps pendant lequel sa fille n'avait pas besoin d'elle.

Adèle gagna l'estime et l'affection de cette famille, où elle était entrée en décembre 1818; elle

demeura avec eux jusqu'à leur départ pour l'Angleterre en juillet 1819. Lady Hamilton, en prenant congé d'elle, lui dit que si l'envie lui prenait de lui faire visite, elle se chargerait très volontiers de la faire chercher et ramener à Paris.

C'est pendant notre séjour dans la maison de la rue d'Hauteville qu'Adèle a commencé à écrire pour les membres absents de la famille le précieux journal déjà mentionné. Les derniers volumes consistent surtout en des lettres écrites de Londres, où elle était fixée depuis son mariage. Malheureusement ce journal présente plusieurs lacunes, tant parce qu'en l'écrivant Adèle omettait parfois des faits qu'elle supposait connus des lecteurs, que par la perte regrettable de certaines parties de ce manuscrit. Mais tel quel, il m'a été très utile pour la rédaction de mon récit. On y trouve la mention des relations intimes de notre famille avec celles des Stapfer, des Bouffé et des Babut. Adèle parle du vif intérêt qu'elle prenait aux réunions qui avaient lieu tous les mercredis chez M. Stapfer, et auxquelles se rendaient avec empressement MM. Ampère et son fils, Maine de Biran, Mérimée, Paulin, Sautelet, Armand Carrel, Thiers, etc., etc.

Adèle s'était profondément attachée à Mme Babut depuis la mort de M. Babut et la perte de sa fortune; elle avait efficacement contribué à la consoler

et à diminuer, par son intervention, les difficultés de la vie contre lesquelles celle-ci avait à lutter. A son insu, elle préparait ainsi la voie à son mariage avec Édouard Babut.

Elle était d'une constitution vigoureuse et a été rarement malade pendant sa jeunesse; mais elle a payé le privilège du développement exceptionnel dont elle était douée, sous le rapport de l'intelligence et du cœur, par de trop fréquentes névralgies. Ces névralgies, tout en la faisant beaucoup souffrir, n'enrayaient en rien sa prodigieuse activité.

En 1816, papa l'emmena avec lui dans un voyage qu'il fit à Genève, étant fier de présenter sa fille à ses parents et amis de cette ville.

J'ai consigné dans mon Récit les faits concernant un second voyage d'Adèle en Suisse en 1820, et son séjour à la Tour jusqu'à son mariage.

Le début du jeune ménage à Londres fut difficile. L'amour avait fait passer par-dessus les considérations financières. Édouard était encore dans une position modeste dans la maison Baring et il se logea en pension avec sa femme, comptant sur elle pour le choix d'une maison et l'organisation de son ménage. Ce ne fut pas long: arrivée en août 1822 à Londres, Adèle s'installait à la fin d'octobre dans une jolie mais modeste habitation située dans Bachesrow, garnie de meubles de son choix, avec « ses

deux maris, » Édouard et Scholl. Ce dernier était le pasteur de l'Église française de Londres. Il n'était pas marié et accepta avec empressement la proposition des Babut de devenir leur pensionnaire. La conformité des opinions religieuses et des caractères ne tarda pas à établir une étroite union entre Scholl et ses hôtes, pour lesquels l'entrée de Scholl dans leur ménage fut une source de grandes joies et de bénédictions sous tous les rapports. Scholl a puissamment contribué à affermir Adèle dans sa foi; il l'a soutenue dans les douloureuses épreuves qu'elle a eu à subir à Londres, et ce n'est pas sans motif que son nom revient souvent dans le journal d'Adèle.

Elle ne tarda pas à conquérir en M. et Mme Vaucher deux précieux amis. M. Vaucher, Suisse, était à la tête d'une modeste maison de commerce à Londres. Scholl, qui était son pasteur et son ami, fit de lui un chrétien aussi sincère que dévoué au service du Seigneur. Il épousa une jeune fille sans fortune, Mlle Veyrassat, sa compatriote, établie à Londres comme institutrice. Une grande intimité s'établit entre les Vaucher, Scholl et les Babut.

M. Vaucher, qui n'avait pas d'enfants, se décida à renoncer à ses occupations commerciales et à se retirer dans une petite propriété située dans le pays de Gex, où, de concert avec sa femme, il profita de ses loisirs pour répandre la connaissance de l'Évan-

gile. Leur départ de Londres avait à peu près coïncidé avec celui des Babut dont il sera question plus loin. Cette séparation n'altéra en rien l'amitié qui les unissait.

Plus tard, les Vaucher, à la demande des Babut, accueillirent chez eux le jeune Henri Babut, que ses parents destinaient à l'agriculture. M. et Mme Vaucher se convainquirent bientôt que ce jeune homme, par le fait de ses aptitudes et de ses convictions religieuses, était plutôt destiné à devenir un excellent évangéliste et obtinrent de ses parents l'autorisation de le pousser dans cette voie.

Henri fut en effet bien apprécié dans sa nouvelle carrière. Lorsqu'il fut question de nommer des aumôniers protestants pour l'armée qui assiégeait Sébastopol, il offrit ses services qui furent agréés. Il fit preuve, dans ses fonctions, d'un dévouement dont se souviennent encore avec attendrissement ceux qui en ont été témoins et qui sont revenus en France. Quant à lui, atteint du typhus dont il soignait les victimes, il mourut en Crimée dans une paix parfaite.

C'est ainsi que Dieu se servit de l'amitié qui unissait les Babut et les Vaucher pour assurer le salut de ce cher garçon, dont l'avenir, vu son peu de goût pour les études classiques, avait donné une certaine inquiétude pendant son enfance.

En 1823, maman contribua à égayer le ménage de Baches-row en y envoyant Marie, ma sœur, et sa cousine Marie de Coninck, appelée dans la famille : *Mimse*, pour la distinguer de l'autre Marie. Leur séjour dura quelques mois et fut très heureux pour tous les habitants de Baches-row. Peu après, Élisa remplaçait auprès d'Adèle les deux Marie; elle ne revint à la Tour qu'en janvier 1825.

Édouard, arrivé à une position supérieure dans la maison Baring, s'installait à cette époque (1825) dans la grande maison où se trouvaient les bureaux, dans la Cité, rue de Bishopsgate. C'est dans cette demeure qu'il est resté jusqu'à sa retraite.

Dans les premières années de son mariage, Adèle ne recueillit de son aptitude à la maternité que des déceptions et de douloureuses épreuves. Après une fausse couche à une époque voisine du terme de la grossesse, Adèle accoucha en octobre 1824 de sa fille Louise, qui mourut d'une méningite quelques mois après sa naissance.

En juin 1825, papa et Adolphe, venus à Londres pour les assemblées religieuses, se trouvaient auprès d'Adèle lors de la mort de sa fille Louise. Édouard pensa que la meilleure consolation pour sa femme serait un séjour dans sa famille, et pria papa de l'emmener. Après un séjour de deux mois pendant lequel Adèle alla faire visite à sa belle-mère,

alors établie chez son fils Auguste à Amboise, elle retourna à Londres avec Mimse.

Le succès de celle-ci fut assez grand pour qu'il fût question de la garder à Londres plusieurs années ; mais elle accepta l'invitation de sa cousine Le Chevalier, qui habitait la Hollande, et se rendit auprès d'elle en avril 1826.

Adèle était alors enceinte et maman vint assister à la naissance de sa seconde fille, Marie, en août 1826. Maman ne les quitta que dans les premiers jours de novembre.

Marie Babut mourut comme sa sœur, à la suite d'accidents cérébraux, en février 1827. Mais, au mois de novembre suivant, Adèle fut consolée par la naissance d'une seconde Marie qui a été une source de joie pour ses parents, a épousé son cousin Jean, et a aujourd'hui quatre enfants et plusieurs petits-enfants. En 1829, Adèle eut son premier fils, Henri, déjà mentionné.

Au mois d'août 1830, Adèle était sur le point d'accoucher de son cinquième enfant. Elle m'écrivit qu'elle venait de perdre son médecin et qu'elle comptait sur moi pour l'accoucher et lui choisir un médecin.

Je venais de terminer mes études médicales et je n'avais plus qu'à présenter ma thèse. Maman était déterminée à m'accompagner. Partis le 22

août de Paris, nous arrivâmes à Londres le 25, et le lendemain Adèle donna naissance à sa fille Fanny, qui est devenue la femme de son cousin Édouard Stapfer. J'avais amené celui-ci au monde un mois avant d'en faire autant pour Fanny.

J'ai pu, pendant ce séjour auprès d'Adèle, constater qu'elle exerçait à Londres la même influence qu'à Paris. Quoique femme d'un simple employé sans fortune, Mme *Babiout*, grâce à son origine, son intelligence, sa piété et son caractère, s'était assuré de nombreux et de fidèles amis, même dans la classe élevée. Scholl, qui était toujours son pensionnaire, s'était attaché à elle de plus en plus. C'est chez elle que je fis la connaissance du pasteur L. Bonnet qui, après la chute des Bourbons, en 1830, et la suppression des régiments suisses, dont il était le chapelain, avait été appelé par Scholl à Londres, comme son suffragant. A dater de cette époque, a commencé entre M. Bonnet et moi une amitié qui dure encore.

Dans le mois d'octobre 1830, je retournai à Paris avec maman.

A cette époque avait déjà débuté la maladie dont Édouard Babut fut atteint et qui devait amener un si grand changement dans la vie d'Adèle. Cette maladie est l'ataxie locomotrice ou tabes, affection mortelle, mais qui ne tue le patient que

graduellement, après plusieurs années de souffrances affreuses. En 1834, le mal avait pris un tel développement, qu'Édouard était hors d'état de continuer son travail. Il donna sa démission, et la maison Baring, en reconnaissance de ses excellents services, lui assura une pension de retraite. Il vint avec sa femme et ses trois enfants habiter la maison que nous occupions à cette époque, faubourg Saint-Martin : maman trouva moyen de les caser en partie chez elle et en partie chez Frédéric, qui demeurait au-dessus de nous.

Lorsque Valdemar fonda en 1834 la pension, qui existe encore rue de Chevreuse, 4, sous le nom de Keller, son associé et successeur, il proposa à Adèle de venir tenir son ménage. Elle accepta, mais, comme on le verra dans la notice concernant Valdemar, cet arrangement fut de courte durée, et Adèle revint avec sa famille au faubourg Saint-Martin où elle accoucha le 6 avril 1835, de son dernier enfant, Charles, qui, vu l'état de santé de son père, n'était pas attendu.

Cet enfant, qui semblait devoir être une charge dans la famille et qu'on a eu beaucoup de peine à élever (il fallut recourir à six nourrices successives avant de trouver celle qui lui convenait), est devenu un des membres les plus distingués de la famille. Il a remporté d'abord, au Lycée Saint-Louis, une

multitude de prix, puis, au grand concours, le prix d'honneur en philosophie. Maintenant pasteur à Nîmes, il est considéré comme un des premiers prédicateurs évangéliques de France. A propos de la publication d'un volume de sermons de Charles, un critique l'a qualifié de Bourdaloue protestant.

Dans l'été de 1835, Adèle alla en Suisse, à Renan, pour rejoindre Marie qui y habitait avec son mari et sa famille, par suite d'une maladie de Charles Stapfer. Les médecins avaient pensé que l'air de la Suisse pourrait être utile à Édouard Babut. Élisa accompagna Adèle pour l'aider dans sa lourde tâche.

Marie et sa famille revinrent à Paris dans l'automne, laissant les Babut en Suisse, où ils passèrent tout l'hiver. Au printemps, l'état d'Édouard s'aggravant, Adèle, sur le conseil des médecins, voulut essayer d'un séjour dans le midi de la France et alla s'établir à Nérac (Lot et Garonne) où l'attirait la présence de leur ami, le pasteur Hosemann. En octobre 1836, Adolphe ayant été nommé professeur de la Faculté de Montauban, Adèle n'hésita pas à aller se fixer auprès de lui.

Cette réunion fut une source de bénédictions spirituelles pour les uns et les autres.

Édouard glorifiait Christ par la manière dont il supportait les atroces souffrances que le Seigneur

lui infligeait. Il n'avait que de courts répits employés à manifester sa tendresse pour sa femme et ses enfants. Sur son lit de mort, quelques années plus tard, Adolphe aimait à se rappeler l'exemple que lui avait donné son beau-frère.

Adèle continuait à exercer la salutaire influence dont elle avait eu le privilège à Paris et à Londres, et venait ainsi en aide à son frère et à sa femme dans la tâche de grouper les étudiants autour de leur jeune professeur. Adolphe et sa femme soutenaient Édouard et Adèle dans la douloureuse lutte qui leur était imposée.

En 1847, Adolphe accepta l'appel que l'Église réformée de Paris lui avait adressé.

Édouard Babut fut enfin délivré de cette vie de souffrances qui avait duré plus de dix-huit ans; il mourut le 3 octobre 1848, à l'âge de cinquante et un ans. Rien ne retenait plus Adèle à Montauban; elle se hâta de revenir à Paris, et demeura avec sa fille Marie chez Frédéric, qui était alors établi dans l'Avenue des Champs-Élysées. Fanny fut envoyée chez les Adolphe, qui demeuraient au haut du Faubourg Poissonnière. C'est pendant ce séjour qu'eut lieu, en 1849, le mariage de Marie Babut avec son cousin Jean Monod, alors pasteur de l'Église de Marseille.

Adèle, après deux courts séjours, l'un à Bordeaux

chez Mimse, devenue, en 1828, Mme Paul de Coninck, et l'autre à Marseille, à l'occasion de la naissance d'Eugène, son premier petit-fils, fut rappelée à Paris, en 1851, par la maladie qui emporta notre mère, le 4 mars.

Adèle et Betsy restèrent ensemble dans l'appartement de la rue de Paradis Poissonnière où maman était morte. C'est chez elles que mourut Catherine, la fille aînée d'Édouard, en 1853.

Mme de Marveille ayant demandé à Adèle de recevoir ses deux filles en pension, Adèle et Betsy prirent à cet effet un appartement dans la rue d'Abbeville et y restèrent quelques années. Elles allèrent, en 1858, au Havre chez leurs frères. Betsy resta chez eux, et Adèle alla passer l'hiver de 1859 à Nimes. Elle revint à Paris en mai pour le mariage de sa fille Fanny.

Son fils Henri était mort en Crimée, en 1856. Adèle, n'ayant plus d'enfants auprès d'elle, alla retrouver Betsy au Havre et s'établit avec elle dans un petit pavillon sur la Côte d'Ingouville, dans le voisinage de leurs frères.

En 1863, Ch. Babut fut nommé pasteur à Beaumont (Drôme). Il n'était pas marié, et sa mère renonça à son établissement au Havre pour aller tenir le ménage de Charles. Elle le suivit à Nîmes, eut la joie de l'y voir marié, en 1868, et d'assister

à la naissance de ses cinq premiers enfants. Elle mourut, le 2 mai 1876, âgée de quatre-vingts ans.

Ce n'est que pendant les onze dernières années de sa vie qu'Adèle a connu le repos dans une demeure fixe, après tous les changements de domicile auxquels elle a été entraînée depuis son retour de Londres en France; mais elle avait appris depuis longtemps à aspirer au véritable repos auprès de son Sauveur, et c'est sans regret et en pleine paix qu'elle vit arriver le moment où elle allait enfin le goûter.

Adèle a eu six enfants, dont deux morts en bas âge, et un (Henri) mort en Crimée, comme il a été dit plus haut.

Les trois survivants sont :

Marie, qui a épousé, en 1849, son cousin Jean Monod; leurs sept enfants ont été mentionnés dans la biographie de Frédéric.

Fanny, qui a épousé, en 1859, son cousin Édouard Stapfer et n'a pas eu d'enfants.

Charles, qui a épousé, en 1868, Hélène Bonnet, fille de mon vieil ami, le pasteur Bonnet, et en a eu dix enfants dont huit sont encore auprès de lui.

Adèle a donc eu dix-sept petits-enfants, dont sept appartiennent aussi à Frédéric et ont été déjà portés au compte de celui-ci.

Édouard [1].

De physionomie fort agréable et de taille plutôt au-dessus de la moyenne, Édouard passait à bon droit pour être le plus beau des Monod, médiocre avantage aux yeux de qui connaît le type général de la famille.

La belle intelligence et l'excellent cœur dont Édouard était doué ne produisirent pas tous les fruits voulus dans sa jeunesse, grâce à l'excessive défiance de lui-même, si bien signalée par Adèle dans ses portraits des Douze.

C'est cette conviction de son incapacité qui a empêché Édouard d'apporter dans son travail le zèle dont il aurait pu tirer si bon parti, et qui le décida à embrasser la carrière du commerce. A l'âge de dix-sept ans, il commença son apprentissage dans la maison de banque de M. Hottinguer, qui n'eut jamais qu'à se louer de son travail et de son exactitude.

En 1825, il fonda avec Henri au Havre la maison Monod frères et Cie, et apprit enfin à s'apprécier à sa propre valeur. Aussi ne craignit-il pas de se charger en 1832 de la difficile mission d'entreprendre, pour sa maison, le voyage aux États-Unis que Henri avait

[1] Né le 12 juillet 1798.

fait dix ans auparavant pour la maison Pertuzon. Il réussit complètement dans cette mission et revint en 1834 reprendre sa place auprès de Henri.

Pendant son absence, en 1833, Mme Henri Monod avait eu la visite de son oncle Jacques Gros, accompagné de sa femme et de ses deux filles jumelles âgées de vingt ans. A son retour, Édouard entendit parler des succès qu'avait obtenus l'une d'elles, Élisa, et désira faire sa connaissance. A cet effet, il se rendit en 1835 à Wesserling, en Alsace, où elle demeurait chez son père. Il venait, en apparence, prendre les ordres de M. Gros pour la livraison du coton dont celui-ci avait besoin pour sa manufacture. Édouard ne tarda pas à prendre feu et s'offrit lui-même au lieu de ses balles de coton. Momentanément exilé à Metz pour se donner le temps de la réflexion, il fut rappelé et fiancé le 18 décembre 1835. Le mariage eut lieu le 4 juillet 1836 dans le salon de Wesserling et fut béni par Frédéric. C'est ainsi qu'un second lien fut établi entre les familles Gros et Monod.

Édouard, après la mort de son frère Henri, a continué à diriger la maison avec l'aide de ses deux neveux, jusqu'au moment où des accidents cérébraux ont altéré sa belle intelligence sans rien ôter à sa chaleur de cœur. Il est mort dans cet état en 1887, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

Élisa, opérée avec succès de la cataracte, a eu le bonheur de pouvoir rester dans la maison qu'elle occupait avec son mari depuis trente ans, malgré la liquidation de la maison Monod frères, décidée par les fils de Henri après la mort de leur oncle.

Édouard a eu sept enfants, dont quatre filles. Il a perdu un fils et une fille en bas âge. Sa fille aînée, Catherine, qui, sous tous les rapports, semblait appelée à être une des gloires de la famille, est morte à seize ans de la fièvre typhoïde.

Fanny, la seconde, a épousé, en 1865, Alexandre von Glehn, négociant anglais, d'origine russe par son père. Elle est en voie de fonder la branche anglaise des descendants des familles Gros et Monod. Elle a eu trois fils, dont un mort après une longue maladie, et deux filles.

Gabriel a montré dès son enfance une grande aptitude pour les études littéraires, a été reçu avec dispense d'âge à l'École normale supérieure, où il est maintenant maître de conférences d'histoire, a fondé la *Revue historique* et le Cercle Saint-Simon et a fait au nom Monod une grande place parmi les historiens de l'époque actuelle. Il a épousé, en 1873, Olga Hertzen, qui lui a donné deux garçons et deux filles.

Isabelle s'est sentie appelée à se consacrer à ses

parents ; elle était devenue indispensable à sa mère affectée de cécité, et à son père, affaibli par plusieurs congestions cérébrales. C'est avec une joie filiale et chrétienne qu'elle a accepté cette vie de consécration à ses parents.

Auguste, par suite de maladies répétées dans son enfance, n'a pu entrer dans une carrière active. Il est resté auprès de ses parents. Dans ces dernières années, il a traduit, sous la direction de son frère, *l'Histoire du peuple anglais* par Green. Cette traduction lui a valu en 1889, de la part de l'Académie française, une part du prix Langlois.

Édouard a donc eu neuf petits-enfants.

Billy [1].

Doué d'une bonne constitution, d'une belle intelligence et d'une figure agréable qui a pris, avec les années, un singulier caractère de beauté ascétique, Billy [2] était, dans sa jeunesse surtout, un très bon enfant qui se faisait aimer de tous par sa douceur. Son défaut principal, signalé par Adèle, était l'absence de fermeté dans le caractère.

[1] Né le 10 mars 1800.

[2] De son vrai nom : *Guillaume*. Je lui conserve dans ces lignes celui sous lequel il est habituellement désigné dans la famille.

Il se laissait souvent entraîner à des fautes et s'en repentait vivement ensuite. Il était très gai et nous amusait par ses traits d'esprit. Un jour, en réponse à l'exclamation qu'il était un puits de calembours, il répondit : « Et vous êtes les *sots* qui les tirez du puits. »

Son frère Adolphe, né vingt-deux mois après lui, avait la fermeté qui manquait à Billy, et celui-ci éprouva, dès son enfance, le besoin de s'appuyer sur son frère plus jeune. Telle fut l'origine de l'amitié légendaire qui unit les deux frères, qui les poussa à travailler ensemble, à rechercher les mêmes études, à embrasser la même carrière, et qui a duré jusqu'à la mort d'Adolphe.

Ils commencèrent leurs études classiques sous la direction de M. Küster, et profitèrent plus tard des leçons de M. Stapfer. Des études de sciences faites au collège Bourbon, des cours à la Sorbonne, au Collège de France et à la Bibliothèque royale furent ajoutés en complément à l'instruction de la maison paternelle. Billy donna la preuve de sa facilité de travail et de son intelligence en remportant, au concours général des lycées de Paris, le second prix de physique.

Sans avoir autant de facilité qu'Adolphe pour la poésie, Billy a écrit quelques pièces de vers. Il a d'ailleurs travaillé avec son frère et fait en

quelques jours, pendant un de nos séjours à Auchy, une parodie en vers, en trois actes, de la tragédie de Raynouard : *Les Templiers*. Cette parodie, qui fait grand honneur à la verve poétique de ces jeunes gens et à leur jugement critique, a été conservée dans le journal d'Adèle.

Ils ont aussi composé une chanson faite à l'occasion du mariage de Frédéric. Elle fait partie de la collection des poésies d'Adolphe qui est entre les mains de la famille Morin, mais qui est loin d'être complète.

En novembre 1820, Billy et Adolphe, accompagnés par papa, allèrent s'installer à Genève pour commencer leurs études dans la Faculté de théologie. Ils y rencontrèrent Adèle, qui revint à Paris avec papa dans les premiers jours de décembre.

A la demande de maman, Billy et Adolphe ont écrit, pendant leur séjour à Genève qui dura jusqu'en 1824, un journal qui est une des plus précieuses archives de la famille. Ma nièce Sarah, dans le livre consacré à son père, en a tiré un charmant et excellent parti pour faire connaître ce qu'a été ce séjour de nos deux frères. J'y renvoie mes lecteurs.

En 1822, ils vinrent passer leurs vacances à la Tour, et tous deux, à huit jours d'intervalle, prêchèrent leur premier sermon dans l'église de Sainte-Marie, en présence de papa et de toute la famille.

Dès cette première épreuve, papa avait compris ce que serait un jour Adolphe comme prédicateur.

Il eut la joie, en 1824, d'aller assister aux brillants examens de ses deux fils et à leur consécration. Après avoir fait avec eux une excursion en Suisse, en compagnie du professeur Bouvier, dont le fils a plus tard épousé la seconde fille d'Adolphe, il les ramena à la Tour.

Mme Gauthier, sœur des Delessert, offrit alors à Billy la charge de devenir compagnon de son fils Étienne, atteint d'une maladie nerveuse, qui nécessitait une surveillance constante. Cette dépendance n'avait rien de pénible. Étienne était un aimable garçon, et la vie chez sa mère était fort agréable. Étienne passait la belle saison à Villeneuve-le-Roi, dans une propriété dont le charme tenait en grande partie à ce qu'elle communiquait avec un vaste domaine appartenant à M. Alexandre Delessert.

L'année suivante, sur le conseil de son médecin, M. Biett, Mme Gauthier résolut d'envoyer son fils et Billy faire un séjour en Italie et eut la bonne pensée de proposer à Adolphe de les accompagner. Ils partirent en octobre 1825. Étienne et Billy revinrent en 1826, laissant Adolphe à Naples. On trouvera quelques détails sur ces faits dans le livre de Sarah [1].

[1] *Adolphe Monod. Souvenirs, etc.* 1er vol., p. 78 et suiv.

En 1828, Billy affermi dans ses convictions religieuses, désira se vouer au service actif du Seigneur et accepta l'appel qui lui fut fait par l'Église de Saint-Quentin. Il y commença son ministère avec un ardent désir d'amener les âmes à Christ. Mais, dès le début, il fut entravé dans ses efforts par l'opposition d'un consistoire rationaliste. Les luttes pénibles qui en résultèrent n'eurent pour effet que d'exalter le zèle du jeune pasteur et de l'affermir dans la voie que son devoir lui dictait. Quelque court qu'ait été le ministère de Billy à Saint-Quentin, il a porté de beaux fruits ; et maintenant encore il y a dans cette église des chrétiens qui se souviennent avec reconnaissance du bien qu'ils ont reçu de lui.

Il épousa, en 1831, Sophie Peschier qui partageait ses convictions et son zèle. Excité au lieu d'être modéré par elle, il ne garda plus aucun ménagement ; il entra en lutte ouverte avec son consistoire. A l'excitation cérébrale produite par ces luttes douloureuses s'ajoutait une cause physique d'affaiblissement : Billy, dévoré du besoin de se sacrifier en faveur des pauvres de son église, s'imposait, pour leur venir en aide, de grandes privations.

Ces luttes, ces chagrins et ces privations altérèrent profondément sa santé. Cette altération se manifesta sous la forme d'une affection mentale que

les aliénistes ont désignée sous le nom de monomanie religieuse. Une voix qu'il croyait entendre, comme tous ceux qui sont atteints de cette maladie, lui révéla qu'il était le Christ revenu sur la terre pour le salut des hommes et qu'il devait agir en cette qualité.

Le Consistoire obtint sa destitution, motivée en partie par son état maladif.

Il fallut le ramener à Paris. Frédéric échoua dans une première tentative. Valdemar fut plus heureux, et Billy put être installé dans la maison paternelle qui était alors au faubourg Saint-Martin.

Un jour, Billy put échapper à la surveillance dont il était l'objet et se présenta aux Tuileries avec l'intention de révéler à Louis-Philippe ce qui allait lui arriver. Il fut arrêté, puis rendu à son père sous la condition qu'il serait enfermé dans une maison de santé destinée au traitement des affections mentales. Il fut confié aux soins de M. Falret à Vanves, et plus tard transféré à Fishponds, près Bristol, dans l'espoir qu'un médecin chrétien aurait plus de prise sur sa maladie que n'en avait eu M. Falret.

Cet espoir parut se réaliser : Billy devint parfaitement calme. Il écrivit à Adolphe une lettre où il reconnaissait les erreurs dans lesquelles il était tombé. Son médecin le déclara guéri, et il fut rendu à sa famille.

Mais il déclara aussitôt qu'il n'avait renié ses idées antérieures que sur l'ordre de Dieu, pour recouvrer sa liberté. Il fut dès lors considéré comme incurable; mais comme il était parfaitement calme, papa se crut dispensé de le faire enfermer de nouveau.

Billy, qui avec sa liberté avait recouvré sa femme, alla s'établir avec elle d'abord à Genève puis à Lausanne. Il ne tarda pas à trouver, à l'instar de tous les faux christs qui l'ont précédé et de ceux qui lui succéderont, un petit noyau d'adhérents qui le vénérèrent comme un maître.

Sa femme, qui croyait en lui et contribuait ainsi à entretenir ses idées fausses, mourut en 1845.

Billy profita de ses loisirs à Lausanne pour publier plusieurs écrits religieux et littéraires qui furent remarqués, entre autres un essai d'une *Philosophie du goût* dont Vinet faisait grand éloge. Il avait fondé une revue mensuelle intitulée : *Bibliothèque littéraire française et étrangère,* qui parut pendant quatre ou cinq ans. Il concourut avec Adolphe pour le prix promis par la Société des livres religieux de Toulouse au meilleur ouvrage traitant de la lecture de la Bible. Adolphe remporta le prix par sa célèbre *Lucile,* mais le travail de Billy fut fort estimé par la Société de Toulouse, qui le publia.

En 1846, le fameux Druey [1] le nomma pasteur à Lausanne, à la suite de la démission d'un grand nombre de pasteurs du canton de Vaud. Il avait alors commencé la publication d'une revue bi-mensuelle, religieuse et politique, *l'Ami des affligés,* qui dura jusqu'en 1848. Il fut destitué pour s'être opposé à la persécution religieuse contre les chrétiens séparés de l'État.

En 1849, il fut appelé comme pasteur à Alger où il resta près de quatre ans. C'est pendant ce séjour qu'il se remaria, en 1851, avec Mlle Nina Lauront. Il avait écrit à son frère Horace, pasteur à Marseille, pour le prier de lui trouver une femme. Sur la réponse de celui-ci, il s'était fiancé par correspondance, et c'est en arrivant à Marseille pour se marier qu'il fit la connaissance de sa femme. Elle n'a pas eu d'enfants, et le laissa veuf pour la seconde fois en 1880, après vingt-neuf ans d'une union pendant laquelle Billy n'eut jamais lieu de regretter la façon originale dont il s'était marié.

Appelé à Rouen par le pasteur Paumier, comme son suffragant, Billy remplissait ses fonctions à la

[1] Druey, membre de la Diète fédérale, puis du Conseil fédéral, plus tard président de la Confédération helvétique, prit une part active aux luttes politico-religieuses qui agitèrent la Suisse de 1830 à 1848, et qui se terminèrent par l'expulsion des Jésuites et la proclamation de la nouvelle constitution fédérale de Juin 1848.

satisfaction générale, lorsqu'Adolphe fut frappé de la maladie dont il devait mourir et forcé de recourir à l'aide d'un suffragant. Il choisit naturellement son frère. Mais il voulut d'abord être certain que celui-ci était réellement guéri de sa monomanie. Il eut avec lui une conversation dans laquelle il le somma devant Dieu de lui dire la vérité à ce sujet. Billy lui déclara qu'il avait renoncé à ses erreurs, et Adolphe se sentit libre de le proposer au consistoire comme son suffragant.

A la mort d'Adolphe, la majorité du consistoire était d'avis de lui donner pour successeur son digne suffragant. Mais il avait un compétiteur, M. le pasteur Rognon, qui était aussi suffragant, et MM. Guizot et Mettetal obtinrent la nomination de Rognon, motivée surtout par cette considération que si l'on nommait Billy, Rognon crierait, tandis que Billy se tairait si l'on nommait Rognon. Ceux qui raisonnaient ainsi ne se trompaient pas, du moins en ce qui concerne Billy, qui accepta sa défaite avec une douceur angélique.

Il fut enfin nommé pasteur en titre le 11 janvier 1865. Il a desservi l'Église de Paris pendant dix-huit ans de telle façon que, dans mon amour fraternel, j'aimais à voir en lui un successeur de saint Jean, comme j'avais vu en Adolphe un successeur de saint Paul. Ces dix-huit années ont été bénies pour

l'Église et pour tous ceux qui ont eu le privilège d'entendre Billy, ou de recevoir ses leçons d'instruction religieuse. Il était impossible d'apporter dans la cure d'âmes plus de sympathie, d'intelligence des besoins spirituels, de tendre indulgence en même temps que de saintes austérités; dans le service des pauvres, plus de dévouement et d'amour; dans l'enseignement des catéchumènes, plus de largeur de vues et de chaleur communicative. Comme prédicateur, on ne pouvait sans doute le comparer à Adolphe pour la pureté du style, l'abondance des idées, la puissance soutenue de la parole. Mais quand il était entraîné par un sujet qui excitait en lui la passion ou l'enthousiasme, il atteignait souvent à la plus haute, à la plus entraînante éloquence. Ceux qui l'ont entendu pendant la guerre d'Amérique se souviennent des accents extraordinaires dont il fit vibrer les voûtes de Sainte-Marie et de l'Oratoire en parlant de l'esclavage. Nul, peut-être, n'a prêché d'aussi beaux sermons de charité que Guillaume Monod.

La lutte était vive alors entre l'incrédulité qui, sous couleur de libéralisme, voulait entrer dans l'Église, et les saines traditions des réformateurs. Elle se dessina nettement lors des conférences pastorales de 1864. Billy y déploya, pour la défense de la foi, la plus admirable éloquence; au sortir d'une de ces conférences, un de ses auditeurs disait :

«Jamais je n'ai entendu un plus haut ni un plus touchant langage; il a été un lion par la force, un agneau par la douceur.»

La charité était sa vie; pendant la Commune, en 1871, il se dépensa sans compter, sans regarder ni aux dangers, ni aux fatigues, ni aux privations. Il resta fidèle à son poste, remplissant sans trembler ses fonctions pastorales, protestant publiquement contre les crimes de la Commune, donnant asile à des prêtres dont la vie était menacée.

Les souffrances de l'année terrible réveillèrent chez lui les impressions fausses qu'avaient produites, en 1831, les luttes et les souffrances de Saint-Quentin. Il crut devoir reprendre la prédication de ses idées personnelles et n'hésita pas à sacrifier, pour remplir ce qu'il regardait comme une vocation d'en haut, la situation exceptionnelle que son âge, ses talents et ses services lui assuraient à la tête de l'Église de Paris.

Il donna sa démission le 16 janvier 1874 et reçut de l'Église une pension de retraite. Depuis lors il s'est consacré entièrement à la prédication de ses idées et au soin de son troupeau particulier. Il a, en effet, un certain nombre de disciples en France et surtout en Suisse. Grâce à la générosité de quelques-uns d'entre eux, il a eu depuis lors, malgré la solitude que lui a faite la mort de sa seconde

femme, une vieillesse facile et heureuse. Bien qu'il ait souffert de ne pouvoir amener personne de sa famille à partager ses idées, il n'a pas cessé d'entretenir avec elle les relations les plus affectueuses, de prendre part à toutes nos réunions de joie et de deuil, d'être entouré de l'affection et de la vénération de tous ses neveux et nièces.

Un épisode de ces dernières années suffit à prouver l'extraordinaire ascendant moral exercé par lui. Un jeune homme était en prison accusé de vol, mais sans preuves. Son avocat se faisait fort de le faire acquitter. Billy, qui l'avait connu auparavant, alla le voir et non seulement se fit avouer la culpabilité de l'accusé, mais le décida aussi à reconnaître devant le tribunal le vol dont il était soupçonné, plus un autre vol déjà ancien dont l'auteur était ignoré.

La maladie de Billy est la plus grande épreuve qui ait été infligée à notre famille; mais si regrettables que soient à nos yeux les erreurs de Billy, le mal qu'elles ont pu faire ne sera ni profond ni durable, tandis que le bien fait pendant sa longue carrière pastorale durera éternellement.

Il existe de Billy un beau buste exécuté par Mlle Thérèse Rey, aujourd'hui Mme Henri Appia.

Adolphe [1].

Adolphe a été le plus beau fleuron de la couronne de nos parents. Il a été le plus grand prédicateur de l'Église réformée de France au dix-neuvième siècle, et quand ses frères et sœurs seront tous oubliés, le nom de Monod, grâce à lui, gardera sa place dans l'histoire de cette Église.

Le beau et solide monument que lui a élevé sa fille Sarah [2] le fait si bien connaître, que je me crois dispensé de lui donner la grande place qui lui reviendrait dans cette esquisse biographique des Douze. Je me contente d'inviter mes lecteurs à lire et à relire ces volumes. Non seulement ils y trouveront l'histoire d'Adolphe et des détails sur la famille Monod, mais cette lecture sera pour eux une source d'édification, en leur montrant les voies par lesquelles Dieu a amené graduellement Adolphe à devenir son fidèle et éloquent serviteur.

Je me contente de compléter pour la famille le récit de Sarah, en disant qu'Adolphe, qui avait épousé, en 1829, Mlle Hannah Honyman, a eu six filles, dont une morte en bas âge, et un fils.

[1] Né le 21 janvier 1802. — Mort le 6 avril 1856.

[2] *Adolphe Monod. Souvenirs de sa vie. Extraits de sa correspondance.* Paris 1885, 2 vol. in-8°.

William a été dans sa jeunesse un des meilleurs élèves du collège Bourbon, maintenant lycée Condorcet. Indépendamment des nombreux prix remportés au collège, il a obtenu, au concours général, quatre prix, dont le premier prix de discours français, et huit accessits. Il a épousé, en 1863, Marie Vallette, fille du pasteur Vallette, successeur d'Adolphe à Naples, et son ami; il est maintenant aumônier de l'Institution des diaconesses à Paris, et a neuf enfants, dont cinq garçons.

Mary a épousé, en 1858, le Dr Henry Morin et a eu dix enfants, dont une fille. Le neuvième garçon, né en 1873, est mort en bas-âge. Mary est morte le 14 avril 1890.

Marguerite, mariée, en 1854, au professeur Auguste Bouvier, à Genève, a eu dix enfants, dont quatre morts en bas-âge. Elle est morte d'une maladie du cœur, le 16 septembre 1887.

Sarah ne s'est pas mariée. Elle occupe depuis quinze ans, à l'Institution des diaconesses de la rue de Reuilly, une place qui serait difficilement remplie par une autre.

Émilie a épousé, en 1865, Théodore Audeoud, notaire à Genève, et a eu huit enfants, dont quatre filles.

Camille, mariée, en 1867, au pasteur Charles Vernes, a eu sept enfants, dont deux filles, et a perdu deux garçons en bas-âge.

Adolphe a donc eu quarante-quatre petits-enfants.

Deux bustes d'Adolphe ont été faits après sa mort, d'après des photographies et des souvenirs. Le premier a été exécuté par M. de Triqueti. Sur le conseil de feu M. Jalaguier, j'ai chargé M. Menier de faire un second buste, qui partage avec le premier les suffrages des admirateurs d'Adolphe. Je l'ai fait reproduire en marbre, et l'ai confié momentanément à mon neveu Morin.

Valdemar [1].

Valdemar a été le mieux doué des Douze sous le rapport financier. On l'avait affublé dans son enfance du nom de *maquis*. Mais, comme le dit Adèle, ce petit singe avait l'air très spirituel, et cette apparence n'était pas trompeuse. Il avait de l'esprit et de l'intelligence, et a toujours fait preuve d'un excellent cœur, de dévouement à la famille, de fixité dans la foi qu'il partageait avec ses frères et sœurs, et enfin de ténacité et de méthode dans le travail.

Il n'est pas étonnant qu'avec de telles armes, Valdemar, doué d'une santé vigoureuse et de la faveur attachée à son nom, ait conquis un beau rang dans la bataille de la vie.

[1] Né le 10 janvier 1807.

M. Küster fut presque son unique pédagogue dans son enfance et sa jeunesse, au sortir de laquelle Valdemar fut reçu bachelier ès-lettres en 1824. Il se décida à suivre les cours de la Faculté de droit de Paris. Au bout des trois années obligatoires, Valdemar obtint facilement le diplôme de licencié en 1829. A cette époque, Küster se retira en Suisse, et M. François Delessert, dont le fils était en pension chez papa, demanda à Valdemar d'être le précepteur de ce jeune homme. Valdemar accepta pour quelques années.

Lorsque cette tâche fut accomplie, Valdemar, se sentant peu de goût et d'aptitudes pour la carrière du barreau, pensa qu'il pourrait utiliser son instruction et la faveur d'être fils du président du Consistoire de l'Église réformée de Paris, pour fonder un pensionnat protestant. Il n'en existait pas à Paris. Il fut encouragé dans cette idée par des membres influents de l'Église, qui promirent de lui venir en aide de leurs bourses en lui confiant leurs fils. Mais la première condition du succès dans un tel projet était de s'assurer la collaboration d'un homme du métier. Valdemar le trouva en M. Keller, qui était attaché depuis 1830 à l'école d'enseignement libre, établie à Fontenay-aux-Roses. M. Keller y enseignait l'allemand, et était sous-directeur de l'école. Une association eut lieu entre lui et Val-

demar. Celui-ci avait obtenu le diplôme de chef d'institution, le 14 octobre 1834, et c'est grâce à ce diplôme qu'il put fonder cet établissement. Dans son contrat d'association avec M. Keller, Valdemar avait reconnu à ce dernier tous les droits de directeur, dans toute la force du terme. Tous deux étant garçons, il fallait une aide pour la tenue du ménage. Adèle Babut, qui venait de rentrer à Paris avec son mari malade, accepta cette charge.

M. Keller, après des recherches infructueuses, eut le bonheur de découvrir une grande maison avec un beau jardin, rue de Chevreuse, 4. Elle fut louée à long bail, et l'institution fut ouverte en 1834 avec plusieurs élèves, dont quelques-uns, entre autres Edmond de Pressensé et Alfred André, venaient de l'établissement de Fontenay et avaient suivi M. Keller.

En 1835, Valdemar obtint la main de Mlle Adèle Lecavelier qui (à l'inverse de la plupart des jeunes filles entrées par le mariage dans notre famille) avait une modeste dot et des espérances. Adèle n'était plus utile à son frère; elle céda la place à sa belle-sœur.

Peu de temps après, Valdemar acquit la conviction qu'il n'était pas fait pour être chef d'institution et que ce genre de vie ne convenait pas non plus à sa femme. Il y eut d'ailleurs certains tiraillements entre M. Keller et Valdemar, et celui-ci se décida à

céder la place à son associé. C'est en 1836 que l'association prit fin, moyennant quelques arrangements pécuniaires.

La prospérité de cette institution et l'utilité dont elle a été pour les familles protestantes de Paris, sont la preuve que Valdemar avait eu une idée juste en la fondant.

En quittant la rue de Chevreuse, Valdemar s'établit dans une maison vis-à-vis de celle que nos parents occupaient dans le faubourg Saint-Martin; elle a été depuis envahie par les magasins de nouveautés du Tapis rouge. Il transporta ensuite son domicile dans la rue Montholon et plus tard au n° 13 de la rue du Conservatoire. Ce fut sa dernière étape.

Il ne trouva véritablement sa voie qu'en 1840. Il acheta à cette époque la première charge de courtier d'assurances maritimes de Paris, dont le possesseur, M. Julien, se retira, après avoir initié son successeur au métier, et l'avoir fait accepter par ses clients.

Le succès, dans cette occupation, dépendait de l'intelligence, de l'activité, de la probité et de la santé du titulaire. Valdemar possédait tous ces éléments de réussite. Il put s'acquitter de sa dette envers M. Julien au bout de quelques années, d'autant plus facilement que cette charge avait pris un grand développement en passant entre ses mains.

Après avoir travaillé avec un plein succès pendant plus de vingt ans, Valdemar fut atteint des premiers symptômes d'une maladie du cœur. Il vendit alors sa charge et s'accorda le repos dont il avait tant besoin. Il mourut subitement le 28 juin 1870, à l'âge de soixante-trois ans, après avoir vu naître ses cinq premiers petits-enfants.

Sa femme lui a survécu jusqu'au 15 janvier 1878.

Valdemar n'a eu qu'un fils, Alfred, qui, après avoir fait de bonnes études de droit, a été avocat au Conseil d'État. Il est actuellement conseiller à la Cour de cassation, où il est fort estimé de ses collègues. Il a épousé, en 1861, Mlle Louise Renard (de Sedan), qui lui a donné neuf enfants, dont six filles; tous sont encore vivants.

Valdemar a eu neuf petits-enfants, dont quatre nés après sa mort.

Marie [1].

Sans avoir de titres bien valables à la beauté, Marie a été sans contredit le plus joli des enfants Monod, ce qui, je l'ai déjà dit, ne signifie pas

[1] Née le 31 mars 1809.

grand'chose. Ses beaux yeux, sa charmante figure et son bon cœur la faisaient aimer de tous.

Elle ne tenait pas à s'instruire, et Adèle, qui fut sa première éducatrice, eut souvent à se plaindre de l'indolence de son élève. M. Küster fut plus heureux; il donna à Marie une place dans la salle d'études et l'initia à l'étude du latin. Marie en était arrivée à traduire facilement l'Énéide à livre ouvert. Il l'associa à nos jeux et à nos promenades. Elle patinait, quand l'occasion s'en présentait, très joliment. Ce fut alors un gentil garçon manqué.

L'arrivée de sa cousine, Marie de Coninck, en 1821, fut un grand avantage pour elle. Marie avait douze ans et sa cousine quatorze. Ces deux enfants se lièrent d'une étroite amitié que la mort seule a rompue, et le garçon manqué devint une charmante jeune fille. Elles complétèrent ensemble leur instruction comme externes dans la pension de Mme Duhamel, voisine de la Tour. J'ai déjà signalé dans la biographie d'Adèle le séjour heureux de ces deux jeunes filles auprès d'elle, à Londres, en 1823, pendant plusieurs mois.

De retour à Paris, Marie ne tarda pas à faire la conquête de Ch. Stapfer, reçu depuis sa jeunesse dans notre famille comme un des nôtres. Il venait de sortir de l'École des ponts et chaussées, le premier de sa promotion, avec le titre d'ingénieur.

Par ce magnifique succès, il a donné la preuve de ce qu'on peut obtenir par la ténacité au travail et le bon emploi de son temps. Dans sa jeunesse, il n'avait rien de brillant, surtout à côté de son frère Albert, et nous n'en faisions pas grand cas. Mais il avait une grande aptitude pour les mathématiques et était un travailleur aussi consciencieux qu'infatigable. C'est grâce à ces dons et à une conduite exemplaire que ce jeune homme, qui par suite de sa modestie et de son humilité ne se faisait pas valoir, fut reçu d'emblée à l'École polytechnique parmi les premiers, admis ensuite à l'École des ponts et chaussées, et en sortit à la tête de tous ses camarades, qui lui firent une ovation à cette occasion.

Dès son début dans ses fonctions d'ingénieur, Charles eut occasion de se faire apprécier. Sa mère avait obtenu, comme faveur, qu'il ne fût pas envoyé en province et restât attaché au service des ponts et chaussées à Paris. Le gouvernement avait eu l'idée malheureuse d'établir sur la Seine un pont suspendu, en face des Invalides, et avait confié la construction de ce pont à un entrepreneur. Charles fut chargé de contrôler ce travail, et le fit avec l'exactitude et la conscience qu'il apportait à tout ce qu'il faisait. Les calculs avaient été défectueux et, dès la pose du tablier, l'une des piles

fléchit. De là un procès de la ville contre l'entrepreneur. Le journal si exactement tenu par Charles fournit le principal élément du jugement qui fut prononcé et valut à Charles des félicitations. Il avait signalé dans ce journal la faute qui avait été commise par l'entrepreneur. Tel était l'excellent garçon qui demanda la main de Marie.

Charles dut patienter jusqu'à ce que sa fiancée eût accompli sa dix-huitième année, et le mariage n'eut lieu que le 9 octobre 1827. Marie commençait une vie où les épreuves se sont accumulées, surtout dans ses dernières années.

Pendant les premières, les maladies dont a été atteint son mari avaient été déjà pour Marie la source de grands chagrins.

A la suite des travaux parfois excessifs auxquels se condamnait celui-ci, il fut frappé d'une anémie cérébrale dont la guérison exigea la suspension de tout travail de tête, et un congé prolongé pendant plus d'une année. C'est cette maladie qui motiva le séjour de Marie et de sa famille à Renan, dans le canton de Berne, en 1835, dont il est question dans mon Récit. Grâce à Dieu, Charles recouvra complètement la santé et put reprendre ses fonctions. Mais cette maladie eut des conséquences graves pour l'avenir de sa carrière: en l'empêchant de suivre la filière ordinaire imposée au

corps des ingénieurs des ponts et chaussées, elle le priva des hauts grades auxquels ses brillants débuts lui donnaient droit. Sa carrière d'ingénieur s'est bornée au service de la ville de Paris. L'administration a voulu reconnaître ses bons services en retardant sa retraite de plusieurs années au delà du terme fixé par le réglement.

Plus tard, Charles fut atteint, lors de son séjour avec sa famille au faubourg Saint-Martin, d'une fluxion de poitrine si grave qu'elle paraissait devoir être mortelle. Marie, arrivée au terme d'une grossesse, assise auprès du lit de son mari, dont on attendait la fin, fut obligée de le quitter et de se mettre elle-même au lit pour ses couches. Elle conserva, dans cette terrible épreuve, cette soumission et ce calme dont elle a donné tant de preuves depuis. Elle se borna à me dire en se mettant au lit : « J'aurais bien désiré rester auprès de mon Charles jusqu'à la fin. » — Dieu récompensa immédiatement la soumission de Marie. En même temps que marchait le travail de l'accouchement, un mieux très sensible se manifestait chez Charles, et au moment de la délivrance de ma sœur, je pus lui dire qu'il y avait tout lieu de croire que son mari était sauvé.

Cette résurrection, qui eut lieu en 1838, a été suivie d'un bon état de santé qui a persisté jus-

qu'en 1881. Le 12 avril de cette année, Charles succombait à une nouvelle fluxion de poitrine. Sachant que sa mort était prochaine, et conservant la plénitude de son intelligence, il a pu glorifier son Sauveur en faisant ses adieux en pleine paix à sa femme, aux enfants qui lui restaient, et à sa fidèle servante. Il leur a laissé, ainsi qu'à nous tous, de bien doux souvenirs.

En 1877, nous avions pu célébrer les noces d'or de Marie et de Ch. Stapfer, première fête de ce genre dans notre famille. Ce fut la dernière joie de famille pour Marie. Aux épreuves antérieures à cette fête, résultant des maladies de son mari, de la mort de Cécile et de plusieurs de ses petits-enfants, allaient se joindre coup sur coup, celles que Dieu lui réservait encore.

Trois ans après, mouraient successivement son mari et sa fille Hélène, et l'année suivante son fils Édouard et son gendre Robineau. En même temps, sa vue commença à faiblir; elle ne tarda pas à devenir complètement aveugle.

A la cécité s'ajoutaient les souffrances résultant d'une grave maladie du cœur qui devait la faire mourir quelques années plus tard, et qui l'assujettit à un régime et à des ménagements fort pénibles.

Aux prises avec ces épreuves accumulées, Marie est sortie victorieuse du combat que lui imposait

l'amour du Seigneur. Elle est restée soumise et sereine. Jamais on n'a pu surprendre chez elle le moindre signe de découragement ou de révolte. Elle n'affichait pas sa soumission et sa foi par ses paroles, mais sa vie en était l'éclatante démonstration.

Christ a été proclamé et glorifié par la conduite de Marie, plus efficacement que par les plus belles prédications. Son exemple doit rester en bénédiction dans notre famille.

Ce martyre s'est terminé le 18 décembre 1886. Dieu a épargné à sa servante les luttes de l'agonie et lui a accordé une fin rapide et paisible. Elle avait soixante-quinze ans.

Marie a eu neuf enfants, dont deux morts en bas âge. Les autres sont :

Cécile, mariée, en 1852, à Alphonse Salomon, capitaine de vaisseau au service de la marine française, a eu six enfants, dont trois sont morts peu de temps après leur naissance. Elle est morte elle-même, en 1862, après avoir mis au monde un fils qui, avec deux frères aînés, lui ont survécu.

Édouard, négociant, fixé au Havre, marié, en 1859, à sa cousine Fanny Babut, est mort de la fièvre typhoïde neuf mois après le décès de son père, sans laisser d'enfants.

Hélène, mariée, en 1854, au pasteur Robineau,

a eu dix enfants, dont cinq fils. Deux filles sont mortes en bas âge. Hélène est morte, en 1881, six mois après la naissance de Gaston, son dernier fils, et son mari ne lui a survécu que quelques mois.

Amélie, affectée, depuis sa jeunesse, d'une maladie nerveuse qui se manifeste par des crises, a été pour sa mère, par sa santé, une source constante de soucis, tout en la consolant par la manière dont elle a supporté sa douloureuse épreuve.

Paul, marié, en 1879, à Mlle Alice Lavallée, n'a pas eu d'enfants. Il s'est acquis un rang distingué dans l'université de France, comme professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, et comme auteur de travaux littéraires dont un lui a valu un prix à l'Académie française.

Edmond, pasteur de l'Église réformée de Passy-Paris, marié, en 1870, à Georgine Méjean, a eu trois enfants, dont un fils, et a perdu une de ses filles à l'âge de vingt mois. Il s'est fait un nom comme prédicateur et comme auteur d'ouvrages de grande valeur.

Horace, docteur en médecine, accoucheur fort apprécié, s'est marié, en 1874, avec la sœur de la femme d'Edmond, Pauline Méjean, et a eu quatre filles.

De ces neuf enfants sont nés vingt-trois petits-enfants.

Horace [1].

Adèle, dans les quelques lignes qu'elle a consacrées à Horace, dans son tableau des douze, a parfaitement indiqué le caractère de cet enfant. Les qualités qu'elle signale chez lui pouvaient faire présager qu'il deviendrait l'homme éminent qui a fait tant d'honneur à notre famille.

Intelligent, robuste, assez bien de sa personne, bien qu'il eût, très accentué, le type des Monod, il éprouvait cependant le besoin d'ajouter à ses grâces naturelles. Je le surpris en effet, un jour, occupé à mouiller sa tête bouclée, avec l'eau d'un ruisseau; il m'expliqua que c'était pour faire mieux friser ses cheveux.

Horace a été habitué dès sa première enfance à considérer l'instruction comme un privilège et un amusement. M. Küster lui accordait la permission de séjourner dans notre salle d'études, à condition d'être bien tranquille. Il le prenait sur ses genoux et l'occupait, soit à barbouiller du papier avec un crayon, soit à feuilleter un livre d'images pour les enfants. Un peu plus tard, il le récompensa de sa sagesse par des leçons de lecture et d'écriture. De récompense en

[1] Né le 20 juin 1814.

récompense, Küster l'amena à l'étude du grec, et l'enfant était assez avancé dans la connaissance de cette langue, lorsqu'il obtint la faveur de commencer l'étude du latin. Il faut ajouter que le maître avait affaire à un élève exceptionnel.

Horace compléta l'instruction donnée par Küster, en suivant les classes supérieures du collège Bourbon, aujourd'hui lycée Condorcet, et montra son aptitude pour les sciences en remportant, au concours général, le premier prix de mathématiques. Il aurait pu se faire une belle place dans la carrière des sciences à laquelle semblait l'appeler ce premier succès.

Il fut question pour lui de se présenter au concours pour l'admission à l'École polytechnique. Mais il préféra suivre l'exemple de son père, et commença ses études théologiques à Lausanne, en 1834, subvenant lui-même à ses dépenses en donnant des leçons. Il les acheva à Strasbourg, où il soutint sa thèse.

De cette période de préparation intellectuelle et religieuse, il rapportait une orthodoxie ferme mais sans étroitesse, qui, chez lui, ne fut jamais séparée de la vie chrétienne.

Après avoir été consacré au saint-ministère à Calvisson (Gard) en 1838, il fut appelé la même année à desservir l'Église de Marseille comme

suffragant. Il est resté pasteur de cette église pendant quarante-deux ans.

En 1842, à l'âge de vingt-huit ans, il fut nommé président du Consistoire. Réélu de trois en trois ans, il conserva cette fonction jusqu'à la fin de son ministère.

Décoré de la légion d'honneur en 1866, il fut nommé officier d'Académie, puis officier de l'instruction publique, quelques années après, et enfin membre du conseil de l'Académie d'Aix.

Il épousa, en 1839, Félicie Gardes, fille de M. Gardes, pasteur à Nîmes. Celle-ci exerça à Marseille un ministère qui a doublé celui de son mari. Elle a eu dix fils, dont trois sont morts et quatre, Adolphe, Édouard, Charles et Horace, ont embrassé la même carrière que leur père. Horace a eu la joie de consacrer les trois premiers, en 1866, 1869 et 1872.

En 1848, il assista, comme ses frères Frédéric et Adolphe, au synode officieux qui eut lieu à Paris, et se décida, comme ce dernier, à rester dans l'Église réformée de France.

Dans les tout derniers temps de sa vie, à la suite de grandes épreuves et de travaux excessifs, sa mémoire et ses belles facultés se sont affaiblies, sans qu'il ait jamais présenté le moindre désordre mental. Horace a paru plus que jamais digne de respect

et d'admiration ; sa lucidité était entière pour les choses de la foi ; il se rappelait les versets des cantiques qui lui avaient été familiers et de nombreux passages de la Bible. Ses propres paroles, de plus en plus rares, exprimaient toujours sa soumission à la volonté de Dieu et son amour pour les siens. « C'est un ange et c'est un martyr ! » s'écriait son médecin, témoin de ses dernières souffrances.

Horace est mort le 19 juillet 1881, à l'âge de soixante-sept ans, assisté par sa femme et ses trois fils, Adolphe, Édouard et Horace, ainsi que par son collègue et ami le pasteur Mouline. Quelques jours auparavant, il prenait plaisir à écouter les vers composés par lui-même, à l'occasion de la mort d'Adolphe, sur l'espérance du chrétien mourant, à son départ. Dans son agonie, il répétait le nom de Jésus, le dernier qui soit sorti de ses lèvres.

Une souscription spontanée a élevé sur sa tombe un monument sur lequel on lit :

AU PASTEUR HORACE MONOD,
PRÉSIDENT DU CONSISTOIRE,
SON ÉGLISE RECONNAISSANTE.

et ces deux passages :

J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé — et : *Christ est ma vie.*

Depuis le 25 février 1886, sa femme repose à côté de lui dans le même tombeau. Son fils Édouard, qui était devenu son suffragant en 1878, lui a succédé dans l'église de Marseille en 1880.

Horace a été un pasteur et un prédicateur éminent. « Il ne possédait ni l'éloquence magistrale d'Adolphe, ni la vigueur de Frédéric, mais sa parole pleine d'onction et de gravité avait un charme pénétrant. Ses discours, vrais modèles de sobriété religieuse et d'exposition didactique, étaient soigneusement préparés, écrits et récités [1]. »

Horace n'a pas obtenu comme prédicateur la place qu'il méritait, parce qu'il n'apportait pas dans le débit de ses sermons la chaleur et l'entrain de son frère Adolphe. Celui-ci lui dit un jour, après l'avoir entendu, qu'il voudrait bien prêcher un sermon écrit par lui.

Il a laissé huit volumes de sermons, publiés par la Société des livres religieux de Toulouse, où presque tous les sujets de la chaire chrétienne sont traités avec une grande solidité de pensée et une rare pureté de style.

Ses enfants possèdent les manuscrits d'un nombre encore plus considérable de sermons qui n'ont pas été publiés.

[1] *Encyclopédie des sciences religieuses*, t. 12, p. 709.

Horace a publié, outre ses sermons, les traductions suivantes d'ouvrages anglais :

1° *Vingt-trois ans au Sud de l'Afrique*, par Moffat.

2° *Commentaires sur l'Épître aux Romains* de Hodge (2 vol.).

3° *Le dernier jour de la Passion*, par Hanna.

4° *Madagascar et ses habitants*, par J. Sibrie.

Horace était poète à ses heures, comme plusieurs membres de sa famille. La plupart de ces poésies sont inédites; quelques-unes ont été publiées dans le choix de lectures de M. le pasteur Sabatier.

Horace a eu dix garçons, dont sept seulement ont survécu et qui sont :

Adolphe, actuellement pasteur de l'Église réformée à Carcassonne, a épousé, en 1872, Amélie Rive, dont il a eu trois filles et deux garçons.

Édouard, qui a succédé à son père comme pasteur de l'Église réformée de Marseille, a épousé en premières noces (1870) Louise Milsom, dont il a eu deux fils dont un seul a survécu; et en secondes noces (1875) Coralie Croses, qui lui a donné deux fils et deux filles, dont un fils et une fille décédés.

Henri, avocat, qui a épousé, en 1881, Marguerite Fourgassié, morte en 1889.

Charles, pasteur de l'Église réformée d'Alger, a épousé, en 1876, Pauline Grivel, qui lui a donné trois garçons et une fille.

Franz, employé au chemin de fer de Lyon à Marseille.

Augustin, professeur de sixième au Lycée Louis-le-Grand.

Horace, pasteur de l'Eglise réformée de Lyon, a épousé, en 1886, Amélie Durand. Ils ont eu un garçon qu'ils ont eu le chagrin de perdre.

Horace a donc eu seize petits-enfants.

Élisa [1].

Élisa n'était pas jolie, mais l'esprit et la malice que dénotait sa figure empêchaient celle-ci d'être laide.

Adèle, en quelques lignes, a parfaitement dépeint Élisa enfant. A l'appui de ce portrait, je citerai quelques faits. Après une scène de colère qui lui avait valu de vifs reproches, Élisa s'écria : « Puisque maman m'a faite méchante, ce n'est pas ma faute si je suis méchante ! » — Un jour, elle amena sa sœur Betsy devant maman et dit du ton le plus doux : « Maman, me permets-tu

[1] Née le 5 mars 1818.

de donner quelque chose à Betsy ? » Sur le consentement empressé de sa mère, elle campa un soufflet à sa sœur. — Elle paraissait un jour très occupée à enfiler des perles de verre. Tout à coup elle abandonne cet amusement en s'écriant : « Ça m'ennuie comme si j'étais obligée de le faire ! » — Au moment de se coucher, elle prenait congé successivement de tous les membres présents de la famille, mais réservait le baiser de sa mère pour la fin de la cérémonie, et si quelqu'un de nous lui disait bonsoir au moment de son départ, il fallait qu'elle retournât se faire embrasser par sa mère.

Ces faits suffiront pour faire connaître ce petit lutin et faire comprendre qu'il ait donné, comme le dit Adèle, du fil à retordre. Mais quand la bonté de cœur s'allie à l'esprit, il n'y a pas lieu de désespérer : le sol qui paraissait primitivement ingrat fournit de belles récoltes.

L'espiègle lutin devint une excellente jeune fille, qui conquit l'affection de la famille et de son entourage.

Maman l'envoya auprès de sa sœur Adèle, à Londres, en 1824. Malheureusement le volume du journal d'Adèle où il est question de cette visite a été perdu. L'enfant revint à la Tour en janvier 1825, après un séjour de plusieurs mois à Londres,

et fut, ainsi qu'avant elle sa sœur Marie, placée comme externe dans le pensionnat Duhamel.

En 1825, Élisa accompagna Adèle, qui allait rejoindre, avec son mari malade et ses enfants, Charles et Marie Stapfer à Renan, en Suisse. Élisa pouvait rendre service aux deux familles. Elle suivit Adèle, quand celle-ci alla s'établir à Nérac, les médecins lui conseillant d'essayer pour son mari d'un séjour dans le midi de la France.

Lorsqu'Adèle alla rejoindre Adolphe à Montauban, Élisa fut remplacée par Betsy et revint à Paris.

Henri, à la mort de sa femme, en 1840, fit appel au dévouement fraternel d'Élisa en lui demandant de venir tenir son ménage, et diriger l'éducation de ses enfants. Élisa s'est acquittée parfaitement bien de cette tâche, jusqu'à sa mort, en 1867. Dans les dernières années de sa vie elle a été atteinte d'une grande dureté d'ouïe.

Élisa a succombé très rapidement à une fluxion de poitrine chez nos amis Millet, qui lui avaient donné asile pendant le transfert du domicile de Henri dans le pavillon loué à M. Delaroche. Elle n'avait que cinquante-deux ans. Le grand vide que sa mort avait fait chez le pauvre Henri a été largement comblé par Betsy, qui a remplacé sa sœur.

Betsy.

Née le 3 février 1818, elle était la treizième. Maman avait quarante-quatre ans et pouvait croire qu'elle était au bout de sa longue tâche maternelle, aussi fut-ce sans joie qu'elle envisagea tout d'abord la perspective de cette augmentation de famille. Mais le trésor d'amour dont son cœur était rempli était loin d'être épuisé. Peu d'heures après la naissance de sa fille, elle écrivait quelques lignes à Mme Stapfer pour lui annoncer, elle-même, la nouvelle bénédiction que Dieu lui avait accordée, s'accusant de l'avoir méconnue tout d'abord, et ajoutant qu'elle avait d'autant plus d'affection pour cette enfant qu'elle l'avait d'abord peu désirée.

La naissance de cette dernière venue fut une joie pour ses frères et sœurs. Il est touchant de voir, dans le journal d'Adèle, à quel point elle aimait et admirait sa petite sœur. Celle-ci, du reste, justifiait l'adoration dont elle était l'objet, par sa gracieuse figure, son intelligence, et surtout son angélique caractère. S'oublier soi-même et se dévouer aux autres a toujours été un besoin pour Betsy. Ce besoin a été parfois excessif, et il fallait se défendre contre les soins et les attentions dont on était l'objet de la part de cette sœur si tendre et si dévouée.

Le contraste entre elle et Élisa, avec laquelle elle a été élevée, a été aussi piquant que charmant. Il a été parfaitement exprimé par Mme Munier dans un dessin où ces deux enfants figurent ensemble.

Le premier et probablement l'unique chagrin que Betsy nous ait causé a été la maladie dont elle a été atteinte dès son enfance. A l'âge de trois ans, elle se mit à boiter légèrement de la jambe droite. On attribua cette boiterie à un défaut dans sa chaussure ; mais maman, éclairée par sa tendresse, ne se contenta pas de cette explication. A l'insu de tous, elle conduisit Betsy chez Dupuytren qui, à cette époque, était le premier chirurgien de Paris. Il fit marcher l'enfant, et, sans examen, la déclara atteinte d'un début de coxalgie. Il prescrivit un traitement sévère, dont le repos absolu dans la position horizontale était la première condition.

A son retour, maman, justement alarmée, fit appeler notre médecin, M. Duméril, qui voulut faire examiner Betsy par Antoine Dubois, rival et ennemi de Dupuytren.

Après un examen minutieux, ces Messieurs déclarèrent que Dupuytren s'était trompé et qu'il s'agissait uniquement d'une rétraction des muscles adducteurs de la cuisse ; que bien loin de laisser l'enfant au lit, il fallait lui imposer des exercices propres à vaincre cette raideur des muscles. C'était

une funeste erreur dont la pauvre enfant fut victime : elle commença à souffrir beaucoup de sa jambe. M. Marjolin, appelé à ma demande, vint confirmer le diagnostic de Dupuytren.

Mais il était trop tard pour enrayer le mal et Betsy dut subir un traitement de plusieurs années. La guérison ne s'obtint qu'au prix d'un raccourcissement du membre et de la soudure du fémur avec l'os de la hanche. Betsy a été condamnée à boiter pendant le reste de sa vie. Tant d'enfants succombent aux suites de la coxalgie, que nous avons eu tout lieu d'être reconnaissants de ce qu'elle nous ait été conservée à ce prix. Cette infirmité, en s'opposant au mariage de Betsy, lui a permis de satisfaire en toute liberté son penchant à se dévouer et de mener une vie qui a été si bien caractérisée par M. Gros lorsqu'il a appelé Betsy « une providence ambulante. » Je suis convaincu qu'Adolphe pensait à sa sœur dans le passage consacré à « la bonne tante » dans ses sermons intitulés : *la Femme*. En lui imposant dès sa tendre enfance une maladie qui devait la priver, pendant plusieurs années, de la marche, Dieu a initié Betsy à cette vie de sacrifice à laquelle il la destinait et qu'elle a si bien remplie.

Sa belle intelligence, son désir de s'instruire, le sentiment du devoir et surtout le besoin de faire

plaisir à ceux qui l'instruisaient, lui avaient permis de profiter largement de l'éducation qui lui avait été donnée. Aussi, lorsqu'à dix-huit ans elle alla remplacer Élisa auprès d'Adèle à Montauban, pour l'aider à soigner son mari malade et ses enfants, ne fut-elle pas au-dessous de sa tâche. C'était en 1836. Trois ans après, elle revint à Paris pour prendre auprès de maman, veuve, et jusqu'à la mort de celle-ci, en 1851, sa place de fille dévouée et infatigable.

Le dévouement de Betsy changea alors d'objet : elle se consacra à sa sœur Adèle et partagea la vie errante de celle-ci, déjà mentionnée. C'est ainsi qu'après avoir habité Paris pendant quelques années, Betsy est allée au Havre, puis, en 1864, à Beaumont, et en 1865 à Nîmes. Adèle, alors définitivement fixée auprès de son fils Charles, à Nîmes, n'avait plus besoin de Betsy, qui est venue, à la fin de 1865, demeurer avec Mimse dans un petit appartement, à la Tour, au-dessus de celui qu'occupait Marie et sa famille. C'est de là, qu'en 1867 elle est venue prendre auprès de Henri la place laissée vacante par la mort d'Élisa.

Là elle trouva enfin le terme de ses pérégrinations. Là commença sa belle tâche auprès de Henri et de sa famille, continuée auprès de Philippe et de Julien après la mort de leur père, et qu'elle poursuit

depuis vingt-deux ans avec autant de dévouement que de savoir faire, au grand bénéfice de ses deux neveux restés célibataires.

Gustave.

Je crois devoir commencer cette notice sur moi-même en protestant contre le portrait trop flatteur dicté à Adèle par sa tendresse pour son petit frère, et j'engage mes lecteurs à supprimer de ce portrait une bonne moitié des qualités dont Adèle me gratifie. Arrivé près du terme de ma vie, je sens vivement, au moment d'en retracer les principaux faits, combien je l'ai gâtée et gaspillée par mes défauts; je sens combien de motifs j'ai de m'humilier devant Dieu, bien loin de m'enorgueillir des succès qu'il a daigné m'accorder dans ma longue carrière. Dieu a exaucé la bénédiction que maman, au moment de mourir, a prononcée spécialement sur moi, et qu'Adolphe a renouvelée quand il nous a quittés. Il ne m'a pas fait porter la peine que j'ai méritée par mes péchés.

Cette confession faite à mes lecteurs, j'en viens à l'exposé de mes faits et gestes.

Je suis né le 30 décembre 1803. J'étais un enfant vigoureux. Maman, en effet, qui venait de nourrir coup sur coup six enfants, s'est trouvée obligée de

m'élever au lait de vache; or, malgré cette privation du sein maternel, j'ai eu ma première dent à six mois, j'ai fait mes premiers pas à huit mois, et me suis lancé seul à douze mois, à ce que rapporte la chronique maternelle. A la qualification de « Sans-souci » qu'Adèle m'attribue, il faut ajouter celle de « Jovial, » qui m'a souvent été donnée dans mon enfance. Voir les choses du bon côté était et est resté ma tendance pendant toute ma vie. Je crois que je serai optimiste jusqu'à la fin.

Pour ce qui concerne mon enfance, je renvoie mes lecteurs à mon Récit. A mes études classiques, faites sous la direction de Küster, j'ai joint de bonne heure celle des sciences naturelles, en particulier de la botanique et de l'insectologie. A l'aide de la Flore française que m'avait donnée Küster, j'étais arrivé à connaître la plus grande partie des plantes phanérogames des environs de Paris. J'avais commencé une collection d'insectes. Perkins, un de mes anciens camarades, m'avait envoyé d'Amérique une masse d'insectes, qui, étant mal fixés dans les boîtes, s'étaient brisés. Je passai, pendant deux ans, une bonne partie de mes récréations à restaurer, avec de la gomme, un grand nombre de ces insectes, pour enrichir ma collection. Lorsque j'ai été lancé dans la pratique médicale, je me suis

trouvé un jour délivré des soins à donner à mes collections d'insectes et de plantes par le fait que, fort judicieusement, maman en avait disposé sans m'en informer.

J'avais du goût pour le dessin, et peut-être aurais-je pu gagner ma vie à l'aide de mon crayon, si Küster et ma propre inclination ne m'avaient poussé vers la vocation de médecin. J'ai utilisé, cependant, mes dispositions artistiques, pendant mes études médicales, pour dessiner et peindre à l'aquarelle des pièces pathologiques; on trouvera ces productions de mon crayon et de mon pinceau dans mes cartons, après ma mort. Mais j'en ai surtout profité pour faire une série de caricatures aux dépens de ceux dont je voulais faire rire; je justifiais ainsi mon titre de « Jovial. » Une petite partie de ces caricatures ont été conservées dans un album qui contribuera, peut-être, à conserver ma mémoire parmi mes descendants.

En 1821, j'avais obtenu le diplôme de bachelier ès-lettres, seul exigé à cette époque pour être admis comme étudiant à la Faculté de médecine. A ce moment, l'examen sur le grec était facultatif, et la connaissance, même peu avancée, de cette langue assurait le succès. Or, grâce à Küster, j'étais passablement ferré sur le grec, et j'obtins mon diplôme, quoique M. Laromiguière, un de mes

uges, m'eût dit que je n'avais pas étudié la philosophie: cela était vrai, Küster ayant pour principe de n'en pas faire l'objet d'un enseignement spécial.

J'ai commencé mes études médicales tout en demeurant à la Tour. J'allais à l'École de Médecine pour suivre les cours de sciences préparatoires et rentrais ensuite dans la chambre qui m'avait été allouée pour travailler.

Il n'y avait pas encore d'omnibus à Paris. J'y suppléais par des jambes vigoureuses. Je me souviens qu'étant allé un jour de la Tour d'Auvergne à l'École de Médecine, et trouvant la porte de l'amphithéâtre close pour cause d'indisposition du professeur, je tournai sur mes talons et étais de retour chez moi une heure après mon départ.

J'avais mis à profit un grand hangar au fond du jardin de la Tour pour installer un petit laboratoire, et j'eus la lumineuse idée de me rembourser des frais de ce laboratoire en ouvrant un cours de chimie. Les auditeurs qui me payaient mes leçons étaient les élèves de Küster, auxquels se joignaient quelques autres personnes. C'est ainsi qu'en instruisant les autres, j'apprenais les éléments de cette science.

Je débutais de cette façon dans l'art de tirer parti de mes positions successives pour payer mes

frais d'études. J'y ai si bien réussi que j'ai pu éviter à papa la majeure partie de cette dépense, grâce à mes leçons et à la rémunération des places que j'ai obtenues successivement au concours.

Un matin je me présentai dans un des pavillons, dits de l'École pratique, où les élèves disséquaient des cadavres fournis par les hôpitaux, sous la direction des aides et prosecteurs. L'un de ces aides était M. Velpeau, à qui j'avais été recommandé par notre médecin. M. Velpeau, dans le but probablement de m'éprouver, me désigna un cadavre en pleine décomposition, dont le ventre et la poitrine étaient largement ouverts, et m'ordonna d'enlever les viscères, qui exhalaient une affreuse odeur. Je n'hésitai pas à me mettre à cette œuvre, quelque répugnante qu'elle fût. La besogne faite, M. Velpeau me dit qu'il était content de moi et me chargea d'être un des préparateurs des pièces nécessaires pour les leçons d'anatomie qu'il donnait.

J'étais, du coup, mis gratuitement en possession des moyens de disséquer, et de m'instruire par les leçons auxquelles j'assistais comme préparateur. J'en ai largement profité. Depuis 1821, année où j'ai commencé mes études anatomiques, jusqu'en 1825, année où j'ai obtenu au concours la place d'élève interne provisoire dans les hôpitaux de Paris, je n'ai

pas cessé de fréquenter les salles de dissection, non seulement pendant l'hiver, mais aussi pendant l'été, saison où les pavillons de dissection étaient fermés pour les élèves, mais ouverts pour le préparateur de M. Velpeau.

Pendant ces séjours prolongés au milieu des miasmes qui s'exhalaient des cadavres, envahis plus ou moins par la putréfaction [1], non seulement mes vêtements, mais mon corps s'imprégnaient de ces gaz au point que ma peau et mon haleine en portaient la trace pendant quelque temps après ma sortie de ces lieux infects. Les chiens me suivaient dans la rue. Heureusement pour les habitants de la Tour, le trajet des pavillons jusqu'à la maison, était assez long pour que je pusse être à peu près délivré de ces émanations avant mon retour.

J'excepte cependant les jours assez nombreux où je rapportais une portion de cadavre, pour poursuivre mon travail dans mon cabinet. Je me souviens d'avoir causé un soir une vive émotion à

[1] A cette époque, le luxe actuel des pavillons de dissection était inconnu. Ces locaux étaient dans un état déplorable sous tous les rapports ; on n'avait pas recours aux moyens employés aujourd'hui pour empêcher la putréfaction des cadavres, et c'était à leurs risques et périls que les étudiants venaient s'enfermer dans ces foyers de maladie. Aussi ai-je vu plusieurs de mes camarades en être victimes, pour s'y être exposés après des nuits de débauche.

un des élèves de M. Küster en l'envoyant sans lumière dans mon cabinet. En ouvrant la porte, il fut terrifié à la vue d'un bras humain lumineux, suspendu au plafond. J'avais dépouillé ce bras de la peau, et les chairs qui commençaient à se décomposer étaient par ce fait phosphorescentes.

Pour achever la confession de mes méfaits d'étudiant, j'avouerai que l'idée me vint d'utiliser la baignoire de ma mère, qui restait sans emploi dans l'écurie, pour y faire macérer dans l'eau une colonne vertébrale, et me procurer ainsi, sans bourse délier, les os qui forment cette colonne. Au bout d'une dizaine de jours, je me félicitais en constatant les progrès de la putréfaction; mais le malheur voulut que maman eut à faire une recherche dans son écurie; constatant, à sa grande indignation, que sa baignoire était en partie pleine d'une eau infecte, elle la fit vider par le domestique et découvrit ma colonne vertébrale. Je fus grondé, et pardonné, cela va sans dire; mais je fus privé de mes os: la colonne fut enterrée.

C'est à ma ténacité dans mes études anatomiques que j'attribue en grande partie mes succès dans les concours, grâce auxquels j'ai réussi à faire mon chemin.

A la fin de l'année 1824, au concours pour l'internat, je n'obtins que la place d'interne

provisoire, c'est-à-dire d'élève externe pouvant être appelé à remplacer provisoirement un élève interne obligé d'abandonner son service. Ce demi-échec fut un bonheur pour moi; car au mois de février 1825 je fus atteint, à la suite de la rougeole, d'une pleuro-pneumonie assez grave pour faire croire que je ne m'en tirerais pas. Je ne me rétablis que très lentement, et passai ma convalescence à la campagne, chez Étienne Gauthier, à Villeneuve-le-Roi. Ce ne fut qu'au mois de juillet que je pus venir à l'hôpital de la Pitié pour remplacer un interne tombé malade. J'occupai cette place jusqu'à la fin de l'année, époque où j'obtins au concours la place d'interne définitif pour 1826. Il en est résulté que j'ai profité des avantages de l'internat pendant quatre ans et demi, tandis que si j'avais réussi à mon premier concours, j'aurais perdu, grâce à ma maladie, six mois sur les quatre ans réglementaires. Et voilà comment mon demi-échec à mon premier concours a en somme tourné à mon bien.

Cette fluxion de poitrine a été ma seule maladie sérieuse dans ma longue existence.

Plus heureux que mes frères, Valdemar excepté, j'ai pu poursuivre mes études médicales, puis les travaux de ma profession, tout en restant à Paris, c'est-à-dire en jouissant du grand privilège d'être en rapports journaliers avec mes parents.

Je crus cependant devoir, dès la seconde année de mes études, m'établir dans le voisinage de la Faculté. Avec l'approbation de mes parents, je louai une chambre chez un marchand de vin, M. Léveillé, qui, à son commerce, joignait les fonctions de diacre de l'Église réformée de Paris. Cette maison, qui faisait le coin de la rue de la Harpe et de la courte rue aboutissant à la place de la Sorbonne, a disparu ainsi que ces deux rues, pour faire place au boulevard Saint-Michel.

Je ne résiste pas au plaisir de rendre hommage à la mémoire de maman, en reproduisant quelques lignes d'un billet qu'elle m'écrivit, quelques jours après mon installation au quartier Latin ; c'était le 30 décembre 1823, anniversaire de mon jour de naissance :

« Dieu te bénisse, mon bien-aimé Gustave, et te donne de poursuivre ta carrière avec zèle, fermeté et succès. Ce que je lui demande avant tout pour toi, c'est la conservation et l'affermissement de tes principes religieux, qui seuls pourront te préserver des écueils de toute espèce qui t'environnent, et te feront toujours trouver ton premier plaisir dans l'accomplissement de tes devoirs. Continue à être pour nous ce que tu as toujours été depuis que tu es en âge de raison ; nous ne pouvons rien désirer de plus. Il m'en coûte de ne pas t'embrasser

aujourd'hui, mais je t'approuve de rester à ton poste, et je suis loin de vouloir t'en détourner. Le petit paquet ci-joint contient ton bouquet et tes étrennes; tu l'employeras à ton gré. Il te revient encore une demi-douzaine de cravates et une redingote qu'il faudrait bien te donner tout de même, mais dont je suis bien aise de me faire honneur... »

Je dînais dans un restaurant, à côté de chez moi, tenu par un nommé Flicotteau, qui luttait contre une autre pension d'étudiants, le restaurant Rousseau, rue Saint-Jacques. De cette lutte résultait un prix aussi modéré que possible des mets indiqués sur la carte du jour. Deux plats de viande avec légumes, sans potage, dessert ni vin, composaient mon dîner. Le pain était à discrétion. Ces repas me coûtaient 60 à 70 centimes, et dans les jours de fête 90 centimes à 1 franc. Maman m'envoyait des provisions qui composaient mon déjeûner. C'est à le préparer que j'ai fait mes études de cuisinier. Je me souviens qu'un jour je voulus utiliser les œufs que maman m'avait envoyés, pour faire une omelette. Je partis de l'idée que l'omelette étant jaune, il ne fallait pas se servir des blancs d'œufs, et voulant avoir une omelette qui valût la peine d'être mangée, je cassai douze œufs et pris beaucoup de soin à jeter les blancs. Le résultat de mon expérience me révéla le mystère de la confection de l'omelette, et je devins de

première force pour la faire bien « baveuse. » J'avais fini par acquérir une certaine réputation comme cuisinier parmi les camarades que j'invitais parfois à partager mon déjeuner.

En repassant ces souvenirs de ma vie d'étudiant, je me dis que j'aurais maintenant de la peine à me faire à une telle vie: je la supportais à cette époque avec autant d'entrain que de gaieté.

Il est vrai que j'avais la ressource d'aller de temps en temps me restaurer et me réjouir à la table de la Tour.

En 1826, j'avais conquis, au concours, la place d'élève interne, aux appointements de 400 francs, avec le logement et la nourriture, les jours de garde. C'était le début dans les profits que j'ai dus à mon travail, soit pendant mes études, soit pendant ma pratique comme chirurgien des hôpitaux de Paris.

Je commençai mon internat dans le service de chirurgie de l'hôpital Saint-Louis avec MM. Richerand et Cloquet comme chefs de service.

La deuxième année, au grand étonnement de mes camarades, je demandai la place d'interne à Bicêtre. C'était le service qu'étaient obligés d'accepter les derniers nommés à l'internat. Ils regardaient Bicêtre comme un lieu d'exil et, après la visite du matin, avaient hâte de revenir à Paris,

quand ils n'étaient pas de garde. Mon but était, tout en profitant de cette année pour étudier les maladies des vieillards, de me préparer pour le concours d'aide d'anatomie à la Faculté. J'avais une surabondance de cadavres à ma disposition, et je pus satisfaire à mon gré mon désir de me perfectionner dans mes études anatomiques, de m'exercer à la pratique des opérations et de compléter les observations prises auprès des malades confiés à mes soins, par l'examen des lésions constatées après la mort.

Je faisais en effet l'autopsie de tous ceux qui succombaient dans mes salles, au grand mécompte du chef des travaux anatomiques de la Faculté, qui avait l'habitude de voir les salles de dissection pourvues surtout par les cadavres apportés de Bicêtre. Il ne recevait plus guère que des corps autopsiés, et me fit prier de prendre pitié des élèves privés des moyens d'étudier les organes internes.

J'eus la chance qu'un étudiant, riche créole, vint me demander de lui faire un cours d'anatomie. Il trouva à se loger dans le village et me paya largement l'honneur que je lui faisais d'être son professeur.

J'allais de temps en temps me retremper à la Tour. Une voiture publique me déposait au centre de Paris, et, grâce à mes bonnes jambes, j'accomplissais sans

peine le reste du voyage. Le bonheur que je goûtais pendant ces quelques heures chez mes parents me faisait supporter allègrement la fatigue du retour à Bicêtre que j'effectuais à pied, armé d'un énorme rotin que mon frère Édouard m'avait rapporté d'Amérique. Je n'ai jamais eu au reste occasion de m'en servir dans ces trajets nocturnes de 12 à 14 kilomètres. J'arrivais à Bicêtre vers une heure du matin. La porte de l'hospice était close pour tout le monde à minuit; mais j'avais la ressource d'escalader le mur du cimetière qui était fort bas, et de me faire ouvrir par le concierge du cimetière, moyennant 50 centimes, la porte qui donnait entrée dans l'hospice.

Une nuit d'hiver, je trouvai étendu dans un champ à peu de distance de Bicêtre un des pauvres qui y étaient domiciliés. L'ivresse l'avait empêché d'aller plus loin. Il était exposé à mourir de froid. Je parvins à le mettre sur ses jambes et le traînai jusqu'à la porte, que je me fis ouvrir malgré la consigne, en me fondant sur le fait que je ramenais un habitant de l'hospice. J'appris le lendemain que mon acte de charité m'avait évité un grand désagrément. Le directeur, dont le jardin avait été dépouillé d'une partie de ses produits, avait obtenu de la police de mettre cette nuit-là des agents dans le cimetière, et si j'avais suivi ma

voie ordinaire, j'aurais eu à prouver que je n'étais pas un voleur.

J'ai déjà signalé, dans la biographie de Henri, l'épisode concernant la visite à la Tour, où j'eus la joie de me rencontrer avec lui.

Un jour, j'eus le plaisir de recevoir à déjeuner papa et Adolphe, qui désiraient voir par eux-mêmes comment j'étais installé. Les élèves internes à Bicêtre avaient chacun un valet de chambre, choisi parmi les pensionnaires de l'hospice. Le mien était un ancien cuisinier de Talleyrand. Il me fut très utile pour la préparation de ce déjeûner. Je me souviens qu'il m'avertit à l'oreille que j'avais oublié le sel dans la confection des pommes de terre sautées, plat de résistance de ce repas. Papa et Adolphe me félicitèrent de mes talents culinaires.

Je n'eus qu'à me louer de la détermination que j'avais prise de m'exiler à Bicêtre. Dans l'automne de 1827, la Faculté de médecine ouvrit un concours pour la place d'aide d'anatomie. Je ne me croyais pas encore de force à concourir et laissai clore le registre d'inscription sans y mettre mon nom. Or il se trouva que le registre ne portait les noms que de trois concurrents: Michon, Robert et Sédillot, qui tous trois se sont fait plus tard une place brillante dans la chirurgie française. La Faculté décida de rouvrir le registre d'inscription et de retarder le

concours jusqu'en 1828. On m'encouragea à m'inscrire, et je concourus.

J'étais, en 1828, interne à la maison d'accouchement, dite la Maternité, où sévissait une forte épidémie de fièvre puerpérale. Je pus profiter de cette circonstance pour exécuter, dans des conditions exceptionnelles, les préparations anatomiques exigées, et pour la confection desquelles un intervalle de trois mois était accordé aux concurrents avant les épreuves écrites et orales. Je réussis à faire de très belles pièces anatomiques qui contribuèrent à mon succès.

Je fus nommé. Habituellement, les pièces présentées par les concurrents sont gardées dans le musée de la Faculté, mais cette fois les concurrents furent invités à les reprendre. Je tirai parti des miennes en les vendant à l'administration de l'Assistance publique pour le musée de la Maternité, où elles doivent figurer encore.

Ma dernière année d'internat se passa dans le service de Dupuytren. J'étais uniquement chargé de faire l'autopsie des malades morts dans les salles de chirurgie. Les internes qui m'avaient précédé dans ce service avaient le soin d'informer Dupuytren du résultat des autopsies, ce qui permettait à celui-ci, à la leçon de clinique qui suivait la visite des malades, d'annoncer d'avance quelles seraient les

lésions qu'on trouverait sur les cadavres de ceux qui avaient succombé à la suite des opérations.

Je ne voulus pas me prêter à cette comédie de mon chef. Il m'en voulut, et saisit l'occasion d'une plainte injuste du chirurgien en second, Bréchet, contre moi, pour me supprimer mes appointements tout en me laissant mes fonctions qu'il ne pouvait pas m'enlever. Je ne me tins pas pour battu, et à la fin de l'année je ne consentis à lui livrer le registre où j'avais inscrit, comme je m'y étais engagé envers lui en me chargeant de ce service, les observations de tous les malades morts dans l'année, avec le résultat des autopsies, registre auquel il tenait beaucoup, que sur l'autorisation signée de lui de toucher les six mois d'appointements qui m'étaient dus.

J'avais, du reste, moyen de parer à la disette que m'imposait Dupuytren, soit par mes appointements d'aide, soit par le parti que je tirais du cabinet qui m'était alloué à l'amphithéâtre de dissection, derrière l'hôpital de la Pitié ; j'en profitais pour donner des leçons d'anatomie, à l'aide des corps dont j'avais fait l'autopsie à l'Hôtel-Dieu et qui m'appartenaient.

Ma nomination à la place d'aide d'anatomie a été le moyen dont Dieu s'est servi pour me faciliter la route dans la carrière que j'avais choisie. C'est

grâce à ce premier succès que j'obtins successivement, au concours, la place de prosecteur en 1830, celle de chirurgien des hôpitaux en 1831 (j'avais été reçu docteur la même année) et celle de professeur agrégé en 1832.

C'était le dernier échelon que je désirasse atteindre. Dieu m'avait accordé tout ce que mon ambition avait osé concevoir, et je n'eus plus qu'à profiter de ces succès pour me former une clientèle.

Après avoir été, pendant six ans, chirurgien du Bureau central des hôpitaux, je fus nommé chirurgien titulaire de l'hôpital Cochin en 1838, puis chirurgien de la Maison municipale de santé en 1839, où je suis resté jusqu'en 1860 : je pris alors ma retraite. J'ai renoncé à la pratique quelques années après. J'avais été, pendant plus de trente ans, chirurgien, médecin et accoucheur et avais bien supporté les fatigues d'une vie exceptionnellement occupée. Ayant fait des économies qui me permettaient de renoncer au travail de praticien, je pus m'accorder le repos que j'avais laborieusement acquis.

En 1832, eut lieu la première invasion du choléra à Paris. Elle fut terrible. Le nombre des décès s'éleva jusqu'à 1200 dans les vingt-quatre heures. L'administration de l'Assistance publique fut obligée de convertir du jour au lendemain l'Institut des orphelins

du Faubourg Saint-Antoine en hôpital de cholériques. Mon collègue Robert et moi, quoique chirurgiens, fûmes appelés ainsi que Trousseau à faire le service dans cet hôpital improvisé. Ce dernier, alors médecin des hôpitaux, fut remplacé dans ce poste périlleux par un de ses collègues. Robert et moi échappâmes au danger et pûmes rentrer dans nos attributions chirurgicales, sains et saufs, lors de la cessation de l'épidémie. L'hôpital fut fermé; il a été plus tard transformé en un hôpital d'enfants, sous le nom de *Sainte-Eugénie*, aujourd'hui *Hôpital Trousseau*.

La funeste insurrection de juin, en 1848, amena à la Maison municipale de santé une telle quantité de blessés, que l'administration fut obligée de joindre à la Maison de santé, comme succursale, une partie de l'Hospice des incurables, dans la rue des Récollets ; cet hospice est maintenant un hôpital militaire. J'y avais un service de 250 lits. Ma visite durait trois heures, le matin; et, le soir, je retournais voir mes blessés. C'est pendant une de ces visites qu'un membre de la commission, qui avait remplacé le directeur de l'Assistance publique congédié, vint me demander si j'accepterais la croix de la Légion d'honneur. J'y consentis.

En 1849, mes collègues dans les hôpitaux m'élurent membre du Conseil de surveillance de

l'Assistance publique, qui venait d'être créé. J'ai rempli ces fonctions pendant six ans.

Pendant le siège de Paris, en 1870, j'acceptai le titre de chirurgien en chef de l'ambulance protestante, établie dans les bâtiments inachevés du collège Chaptal, et fus nommé l'un des trois présidents de la Société protestante de secours pour les victimes de la guerre. C'est à l'occasion des services rendus par moi pendant la guerre, que M. le professeur Wurtz, doyen de la Faculté de médecine de Paris, me fit nommer officier de la Légion d'honneur. J'aime à rappeler que je me suis borné à accepter les décorations de chevalier et d'officier de la Légion d'honneur.

Si j'ajoute que j'ai été chirurgien du Diaconat de l'Église réformée de Paris, de la Maison de santé des diaconesses et de la Société protestante de secours mutuels, je compléterai la liste des services que j'ai pu rendre pendant ma vie active.

J'ai été membre de la Société anatomique, depuis sa réorganisation en 1826, et membre fondateur de la Société de chirurgie en 1843.

Je suis maintenant le seul survivant des fondateurs de cette société, qui a pris un grand développement et occupe un rang élevé parmi les sociétés savantes.

J'en ai été d'abord le secrétaire et ai rédigé le pro-

cès-verbal de ses séances hebdomadaires. Ma femme a transcrit ces procès-verbaux dans un gros registre qui constituait une partie précieuse des archives de la Société, à une époque ou n'existaient pas encore les bulletins imprimés. Ce registre a été égaré lors d'une insurrection, pendant laquelle l'Hôtel de Ville, où se tenaient nos séances, fut momentanément occupé par les insurgés. C'est une véritable perte pour la science. C'en est une bien grande aussi pour moi, qui étais fier de ce monument de l'amour de Jane. Mes collègues m'ont récompensé de mes travaux comme secrétaire en me nommant président de la société pour l'année 1845.

En 1840, grâce en grande partie à ma qualité de fils du pasteur Monod, j'étais déjà en possession d'une belle clientèle. J'ai raconté dans le livre consacré à la mémoire de Jane, et que possèdent tous les membres de la famille, comment Dieu mit le comble à tous les bienfaits qu'il m'avait accordés jusqu'alors, en me la donnant pour femme. Il est inutile d'y revenir ici. Je renvoie aussi à cette brochure pour les événements de famille qui ont suivi cette union pendant quarante-cinq ans, et par suite desquels je reste seul aujourd'hui dans cet appartement de la Place Lafayette que j'occupe depuis 1844.

Dès le début de ma pratique, commencée même avant d'être reçu docteur, je vécus dans un tel

tourbillon, que, sans parler de ma paresse naturelle, je ne pus guère, pendant ma vie active, me livrer au travail de cabinet. Je regrette amèrement d'avoir ainsi gaspillé ma vie, en n'utilisant pas les observations que j'ai eu occasion de recueillir. Ce n'est guère que depuis l'époque où j'ai été affublé du titre de « vénéré, » c'est à dire de vieux propre à rien, que j'ai tâché de réparer en quelque mesure le temps perdu.

Je dois cependant rappeler, pour me disculper en partie, qu'en 1849, lors de la seconde invasion du choléra à Paris, je crus devoir, dans l'intérêt de mes clients, publier une petite brochure ayant pour titre: *Conseils au sujet du choléra.* Elle avait pour but d'indiquer les moyens que je croyais propres à préserver de l'épidémie et à en arrêter le développement. Cette brochure fit quelque bien. Aussi en 1854, lors d'une nouvelle invasion du choléra, je fus pressé de la réimprimer. Enfin en 1865, lorsque le choléra reparut pour la quatrième fois, je fus obligé de donner une troisième édition de mes *Conseils* avec les modifications que m'imposaient les progrès de la science à l'égard de cette funeste maladie.

Pendant les années 1875, 1876, 1877 et 1878, *l'Almanach des Bons Conseils* a bien voulu insérer quelques avis que je donnais aux mamans sur les

soins nécessaires à la santé de leurs enfants. La bienveillance avec laquelle ces articles furent accueillis m'encouragea à publier, en 1882, un petit livre intitulé *Nos Enfants*, destiné à vulgariser certaines notions d'hygiène et à indiquer les premiers soins à donner aux enfants avant l'arrivée du médecin.

Dans l'été de 1888, je fis un petit article sur l'utilité des *frictions sèches* que *l'Almanach des Bons Conseils* a publié en 1889. Peu après, j'écrivis sur le même sujet et fis imprimer un travail plus étendu. Le succès de cet article fut tel que je dus en faire paraître une seconde édition quelques mois plus tard. — De nombreux documents relatifs à cette question me sont parvenus depuis lors, et mon intention, si Dieu me conserve l'usage de ma plume, est de faire paraître un véritable Traité des frictions sèches. Ce sera un dernier effort pour réparer les négligences dont je me suis rendu coupable pendant ma vie active.

En attendant, j'ai indiqué, cette année même, dans *l'Almanach des Bons Conseils* pour 1891, quelques-uns des bons résultats que mes conseils au sujet des frictions ont donnés jusqu'ici. J'ai l'espoir qu'en attirant l'attention sur les avantages de cette pratique, j'aurai rendu, avant de mourir, un véritable service à mes semblables.

J'ajoute qu'après la mort de mon fils Frédéric j'ai fait imprimer une notice sur lui, en vue des jeunes gens de ma famille, sous ce titre: *Derniers moments d'un jeune homme, mort à l'âge de dix-huit ans, publiés par son père.* A la mort de ma femme, j'ai aussi consacré à sa mémoire le livre intitulé *Jane*, uniquement destiné à ma famille, et déjà mentionné.

Je rappelle encore, pour être complet, un mémoire sur *Le souffle placentaire*, fruit de mes observations à la Maternité, et mes diverses communications à la Société de chirurgie et à la Société anatomique.

Pour clore la chétive liste de mes publications je tiens à mentionner une brochure parue en mars 1887, dans laquelle je raconte comment Dieu s'est servi de la mort de ma femme pour doter, par mon entremise, la Société des Missions évangéliques de Paris de la Maison qui lui faisait défaut. C'est pour moi une occasion de rappeler une des plus grandes bénédictions que Dieu m'ait accordées dans ma vieillesse et dans la solitude qu'il m'avait faite.

Dieu a daigné se servir de moi pour provoquer la création de cette maison, dont on comprenait, depuis longtemps, l'urgente nécessité. Il a levé tous les obstacles, et le 31 mai 1887 a eu lieu l'inau-

guration de l'édifice, dix-huit mois après la séance du Comité où Dieu m'avait mis au cœur de proposer cette fondation en mémoire de Jane.

J'ai la joie de voir cette maison habitée maintenant par deux des fils de Gertrude, qui veulent se consacrer au Seigneur comme missionnaires médecins.

Pendant ma longue vie je n'ai quitté Paris que très rarement. En 1830, comme je l'ai dit dans mon Récit, je suis allé à Londres avec maman pour les couches d'Adèle. En 1865, j'ai accompagné à Santona en Espagne, une jeune cliente qui désirait faire ses couches dans son pays natal ; cette absence, à laquelle ma femme consentit courageusement, dura un mois.

A la suite de la mort de notre fils Frédéric, en 1860, je conduisis Jane et quelques-uns de nos enfants à Beuzeval, au bord de la Manche, pour un séjour de six semaines.

En 1866, lorsque William, notre fils aîné, nous eût été enlevé presque subitement, j'allai avec Jane, Gertrude et Léon, passer un mois à Hyères.

Je rappelle enfin le séjour que j'ai fait avec Jane, Gertrude et ses enfants à Fontainebleau, en 1871, pendant les événements de la Commune, et les heureuses vacances que depuis quelques années je passe à Meynard, où les enfants de mon ami John

Bost, après leur mère, m'accordent la plus large et la plus affectueuse hospitalité.

Pour terminer les renseignements concernant ma pratique médicale et ses résultats, j'ajoute que le fait d'avoir embrassé toutes les branches de la pratique, et d'avoir été fort modéré dans mes prétentions, m'a conduit à être un des médecins les plus occupés de Paris. Je me souviens d'avoir fait, en un jour, quarante visites et deux accouchements. Il est vrai que la journée fut de vingt-trois heures et que, dans cette longue tournée, je ne m'asseyais guère auprès du lit de mes malades.

Je n'ai jamais eu ni le besoin ni le désir de me salir en prenant part à cette honteuse exploitation de la gent malade, pratiquée de nos jours par quelques chirurgiens, de compte à demi avec certains médecins. J'ai travaillé seul, et m'en suis bien trouvé.

Au début de ma pratique, je prenais cinq francs par visite et me contentais souvent d'honoraires bien inférieurs, faisant de plus une large place à la médecine gratuite. Plus tard, je prévins ceux de mes clients qui pouvaient le supporter, que le taux de mes honoraires serait de dix francs ; la plupart me restèrent fidèles.

Mes gains annuels n'ont jamais dépassé 75 à

80,000 francs. Si je suis arrivé à une large aisance, qui m'a permis de venir utilement en aide, de mon vivant, à mes enfants — sans compter ce que je leur laisserai à ma mort — c'est surtout au placement heureux de mes économies que je le dois.

Je me plais à reconnaître de quel secours m'ont été à cet égard MM. Blanc et Colin, alors à la tête d'une des premières maisons de banque de Paris, qui, dès le début, ont bien voulu me diriger dans l'emploi de mes fonds.

M. Blanc en particulier m'a toujours témoigné la plus grande bienveillance, et ne m'épargnait pas ses bons conseils. Son amitié pour moi date surtout d'un incident qui vaut la peine d'être conté.

J'étais son médecin. Pour éviter tout compte d'honoraires, il m'avait proposé de m'allouer une somme fixe de 500 francs par an, pour les soins à donner à lui et à sa famille. Peu de temps après cette convention, il eut une fluxion de poitrine et m'imposa l'obligation de le soigner, sans l'aide d'aucun autre médecin, et la charge de faire son autopsie en cas de décès. J'acceptai, quel que fût pour moi, au début de ma carrière, le danger de cette responsabilité. M. Blanc se rétablit. Le jour où il put de nouveau faire usage de ses

jambes, son premier soin fut d'aller à son bureau ; il y prit 5000 francs, et me les remit en disant : « Mon cher ami, en ne voulant être soigné que par vous, je sens que j'ai fait courir à mon médecin un danger dont il n'est que juste que je tienne compte. » Cela ne l'empêcha pas, au bout de l'année, de me compter les 500 francs d'abonnement.

J'ai conservé des rapports d'amitié et d'affaires avec cette maison de banque dont la raison sociale a été successivement : *Blanc Colin, Blanc Mathieu, Mathieu Hentsch, Hentsch Lutscher, Hentsch frères* et qui porte actuellement le nom de *Velay, Hentsch, Odier et Cie.*

Les pensions allouées à mes enfants ont été motivées par le fait qu'à leur mariage, je n'ai pas cru devoir leur abandonner une partie du capital dont j'étais possesseur. J'ai pensé que je leur rendrais service en restant seul administrateur de ma petite fortune, me réservant la possibilité de faire à ceux d'entre eux qui en auraient besoin des versements en avancement d'hoirie. Je n'ai eu qu'à me féliciter de cette manière d'agir.

J'en dis autant de ma détermination de les laisser se marier jeunes, selon leur inclination sans avoir égard à la fortune de leurs conjoints. Les quatre de mes enfants qui se sont mariés ont dû compter prin-

cipalement sur leurs propres ressources pour élever leurs familles. Ils n'ont jamais eu à regretter le parti qu'ils avaient pris, et c'est avec un cœur reconnaissant que je pense aux bénédictions que Dieu a fait reposer sur ces unions.

Voilà ma vie jusqu'à ce jour. On trouvera peut-être que je me suis laissé aller à donner des détails peu intéressants pour la majorité de mes lecteurs et que j'ai abusé du privilège des vieillards d'être bavards. Mon excuse est d'avoir eu en vue ceux des membres de la famille qui ont embrassé, ou qui embrasseront la même carrière que moi. Je suis le premier Monod qui soit devenu docteur. Il pourrait être utile à ceux qui suivront mon exemple de savoir comment leur prédécesseur a fait son chemin.

Marié en 1840, j'ai eu, en douze ans, six garçons et une fille.

L'aîné de mes enfants, *William*, né en 1841, avait été pour sa mère et pour moi une source de joie par son intelligence, sa conduite et son assiduité au travail. J'avais pu lui procurer le grand privilège de faire, sous la protection de M. de Pressensé, un voyage en Égypte, en Palestine, à Constantinople et à Athènes.

Il voulut se consacrer au service du Seigneur dans l'Union des Églises évangéliques libres, et fit ses études dans la Faculté libre de Lausanne. Après avoir achevé très brillamment ses études, il désira les compléter en passant une année à Berlin.

Parti en novembre 1865, il succomba presque subitement dans la nuit du 1er au 2 janvier 1866 par le fait d'un étranglement de l'intestin suivi d'une péritonite foudroyante. Son corps rapporté à Paris a été déposé dans ma sépulture de famille au cimetière Montmartre, où il a été réuni à ceux de ma belle-mère, de mon beau-père et de deux autres de mes fils. Plus tard sa mère l'y a rejoint, précédée elle-même par un des enfants de Gertrude.

Frédéric, né en 1842, marchait sur les traces de son frère, lorsqu'il nous fut enlevé presque subitement à l'âge de dix-huit ans. Atteint d'une maladie ordinairement bénigne, les oreillons, il mourait quelques jours après à la suite de complications cérébrales. J'ai parlé plus haut de la brochure concernant sa mort.

Charles, né en 1843, devenu par la mort de ses deux frères l'aîné de mes enfants, a été pour sa mère et pour moi une source de consolation. Il a choisi la carrière médicale et a fait de brillantes études. Il s'est marié, lorsqu'il a été nommé élève

interne des hôpitaux, avec Mlle Léonie Alliez à laquelle il s'était fiancé trois ans avant, et qui n'avait pas de fortune. Il a obtenu au concours les places de chirurgien des hôpitaux et de professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Il s'est consacré uniquement à la pratique de la chirurgie et a conquis par sa parfaite honorabilité, ses connaissances scientifiques, son caractère aimable et affectueux, son tact et son habileté chirurgicales, enfin par ses nombreux écrits, une des premières places parmi les chirurgiens de Paris.

De son mariage sont nés neuf enfants, dont trois filles. L'une d'entre elles est morte en bas âge. L'aînée, Jeanne, vient de se fiancer avec M. Léonce Jalaguier.

Arthur, né en 1845, est mort subitement d'une syncope à l'âge de dix-huit mois.

Gertrude, notre fille unique et bien-aimée, née en 1846, a été, comme Charles, une source de joie et de consolation pour nous. Mariée en 1867 avec son cousin, le pasteur Théodore Monod, elle est morte en 1878. Elle avait eu sept garçons, dont deux morts en bas âge, et deux filles.

L'aîné de ses fils, Wilfred, qui a marché sur les traces de son oncle William, a embrassé comme lui la carrière pastorale. Il se destine au service de l'Église réformée, dans laquelle il y a tout lieu

d'espérer qu'il sera un fidèle et utile serviteur de Dieu. Il est, depuis deux ans bientôt, fiancé à sa cousine Dorina, fille de mon neveu William.

J'ai déjà mentionné ses deux frères, Maurice et Adrien, qui se destinent à la carrière de missionnaires médecins.

La bénédiction prononcée par Gertrude mourante sur ses enfants a été exaucée par le Seigneur.

Ernest, né en 1848, a voulu, comme William, embrasser la carrière pastorale. Appelé d'abord par John Bost comme suffragant au service de l'Église libre de Laforce, il est devenu second pasteur de cette église, quand elle s'est rattachée à l'Église réformée nationale. En 1878, à la demande de la fraction évangélique de l'Église réformée de Mazamet, il est allé fonder dans cette ville un culte indépendant, mais professant les principes de l'Église nationale. Après s'être consacré, pendant douze ans, avec un vrai talent d'administrateur et le plus grand zèle, à cette œuvre, par certains côtés, difficile, il vient d'être, à son grand regret et au regret unanime de ses paroissiens, forcé de l'abandonner. La nécessité de trouver pour l'éducation de ses enfants des ressources qui faisaient absolument défaut à Mazamet l'a déterminé à accepter l'appel qui lui a été adressé par l'Église réformée de Roubaix.

Marié, en 1874, à Mlle Hélène de Heimann, il est père de cinq enfants, deux fils et trois filles.

Léon, né en 1852, s'est d'abord fourvoyé dans l'agriculture. Marié, en 1877, avec Mlle Hélène Renous, il a essayé de gérer une ferme que j'avais louée pour lui près de Sedan. Après avoir perdu dans cette gérance une somme considérable, j'ai obtenu la résiliation du bail de cette ferme, et Léon a renoncé à l'agriculture. Après la mort de sa mère, en 1885, il est allé s'établir à Bordeaux, lieu de naissance de sa femme. En 1887, il a été attaché, à la fois comme commanditaire et comme employé principal, à une maison de commerce nouvelle, fondée par les frères Lopez. Il a quatre filles, dont l'aînée est née en 1878.

Ma tribu se compose donc actuellement de trois fils et de vingt-quatre petits-enfants, auxquels sont venus s'ajouter une petite-fille et un petit-fils en expectative, par suite des fiançailles de Wilfred et de Jeanne.

Au moment où je dépose la plume, je me sens pressé tout d'abord de rendre grâce à Dieu de ce qu'il m'a permis d'achever la tâche que je m'étais imposée. Je tiens ensuite à m'excuser auprès de

ceux pour lesquels j'ai entrepris ce travail de la manière dont je m'en suis acquitté. En relisant mon manuscrit j'y ai découvert tant d'imperfections que je me suis demandé s'il méritait vraiment l'honneur d'être imprimé, même « comme manuscrit. » J'ai passé outre, comptant sur l'indulgence de mes lecteurs: ils me pardonneront mes faiblesses en faveur de mes bonnes intentions.

LA BONTÉ DE L'ÉTERNEL
DURE A JAMAIS
SUR CEUX QUI LE CRAIGNENT,
ET SA MISÉRICORDE
SUR LES ENFANTS DE LEURS ENFANTS.

TABLE

Pages

Avant-Propos 1

I. Aïeux maternels 9

II. Aïeux paternels 41

III. Récit 49

Jeunesse et mariage de Jean Monod 49

Séjour à Copenhague 55

Départ de Copenhague et installation à Paris . . 62

IV. Notices biographiques. — Mes parents et « les Douze » 125

Jean Monod 127

Louise Monod 135

Portraits des Douze Moineaux, par Adèle 147

« Les Douze ». — Frédéric 161

Henri 174

Adèle 180

Édouard 194

Billy 197

Adolphe 209

Valdemar 211

Marie 215

Horace 223

Élisa 229

Betsy 232

Gustave 236

Strasbourg, typ. G. Fischbach. — 2976.

DATE DUE

GAYLORD		PRINTED IN U S A

Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01043 3698